

G.-J. ARNAUD

épouvantage



LES FOSSOYEURS DE LIBERTÉ

Illustration : G. Baudouin

FLÉUVE NOIR

G.-J. ARNAUD

LES FOSSOYEURS DE LIBERTÉ



ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII'.

CHAPITRE PREMIER

L'heure du couvre-feu approchait, mais l'épicerie fine Lascos était encore ouverte, et plusieurs élégantes chiliennes se pressaient près du comptoir ancien en bois ciré. Lascos était un petit bonhomme rond et brun de peau, le crâne chauve, à l'exception d'un curieux toupet sur le haut de la nuque.

Cesca Pepini pénétra silencieusement dans le magasin, regarda autour d'elle avec intérêt. La boutique regorgeait de marchandises rares et chères. Il y avait du foie gras français, dont les boîtes s'amoncelaient presque jusqu'au plafond, des conserves fines, des bouteilles millésimées. Plus loin, les rayons croulaient sous les boîtes de confiserie de tous les pays du monde, depuis les calissons d'Aix, jusqu'aux loukoums turcs, en passant par les spécialités venues de Hong Kong.

Le petit épicer s'affairait pour servir ses dernières clientes, paraissait jouir aux froissements du papier de soie, au crissement des rubans de couleur portant sa raison sociale.

— Dire que durant de longs mois vous nous refusiez ces bonnes choses, lui reprocha une cliente en manteau de fourrure.

Manteau qui répandait une légère odeur d'antimite. La grosse femme au triple menton qui le portait, avait dû le cacher jusqu'au coup d'état du 11 septembre.

— Comment faire, *señora*, comment faire ? Tout cela était considéré comme du luxe et était frappé de taxes exorbitantes... Et puis en vendre, comme en acheter, n'était pas très bien vu. Je n'osais pas ouvrir ma boutique, car il y avait parfois des gens des *poblaciones*, qui entraient pour me narguer.

— Quelle période horrible ! dit une jolie femme brune, qui portait un ensemble très élégant. Et qu'est devenue Pilar, votre serveuse ?

Lascos leva les bras au ciel :

— Elle était communiste. Je crois qu'elle est incarcérée au Stade Chile.

— Pilar, communiste ? Qui s'en serait douté ? s'exclama la jolie brune. Décidément, on ne pouvait se fier à personne durant cette époque.

— Oui, communiste... Je tremblais quand elle était ici. Elle m'avait menacé de se plaindre à son syndicat, parce qu'elle ne touchait pas, disait-elle, le salaire légal.

— Quel culot !

— Oui, au revoir, *señora*, à la prochaine fois.

La brune élégante sortit en tenant ses petits paquets par la ficelle, passa à côté de la Mamma en l'ignorant complètement. La grosse italienne, vêtue sans recherche ne pouvait attirer son regard. Dehors, dans la voiture rangée le long du trottoir, l'attendait son chauffeur. Il se précipita pour ouvrir la portière de la Mercedes 600, lorsque sa maîtresse parut.

— Je vois, dit Lascos, qu'elle a récupéré Luis.

La grosse femme au manteau de fourrure ricana :

— Juste au moment où il allait être arrêté. Il a été heureux de retourner travailler chez les Kelman. Mais, évidemment, il doit se contenter de ce qu'ils veulent bien lui donner. Mais, il n'en demande pas plus. Il a sauvé sa peau.

Après avoir ficelé ses paquets avec un plaisir évident, il raccompagna cette cliente jusqu'à la porte, s'empressa auprès de la dernière, qui d'une voix sèche, passa sa commande. Le long du trottoir, il ne restait qu'une Cadillac, et la Mamma supposa qu'elle appartenait à cette femme. Vêtue avec une sobriété raffinée, elle gardait un air dédaigneux, et Lascos n'osait entreprendre la conversation. Il la suivit jusqu'à la porte avec plusieurs courbettes.

— La générale Clemente. Son mari occupe un poste important dans le gouvernement actuel.

— Vous voulez parler de la Junta, murmura doucement la Mamma.

Cette réflexion fit sursauter l'épicier, qui découvrit alors son étrange cliente. Tout de suite, il détesta ce visage lourd, ces yeux noirs au regard insoutenable.

— Que désirez-vous, *señora* ? Il va falloir que je ferme. L'heure du couvre-feu approche, et...

— Comment se fait-il que d'un coup, on trouve tout ce qu'il faut dans les magasins de Santiago ? Et principalement chez vous, *señor Lascos* ?

Il fronça ses sourcils épais, regarda en direction de la rue. Malheureusement elle était vide, et il n'apercevait aucune patrouille de carabiniers ou de soldats.

— C'est normal, murmura-t-il... Maintenant que tous ces marxistes sont partis, le commerce est libre, tout redevient normal.

— Bien sûr, fit la Mamma entre ses dents. Que faisiez-vous de tout cela sous le gouvernement Allende ? Où le cachiez-vous ?

— Mais, *señora*, se rebiffa-t-il.

Soudain, elle lui prit le poignet, et l'entraîna vers l'arrière-boutique. Il eut envie de crier, mais une main épaisse lui cloua la bouche. Du pied, l'étrange vieille dame referma la porte, le propulsa contre des étagères centrales.

— Je vous ai posé une question, Lascos, et j'attends votre réponse.

— Mais, pourquoi moi ?... Tous les commerçants en ont fait de même... Et d'ailleurs, c'était la seule chose à faire. Sinon, on nous aurait pillés et dévalisés.

— Vous savez bien que non. C'est une légende inventée pour créer un sentiment d'insécurité, et préparer le putsch. Où étaient vos marchandises ?

— J'ai une petite maison à la campagne. Entre la capitale et Valparaiso. J'ai tout transporté là-bas.

— De votre propre initiative ?

— Mais bien sûr...

Il détourna les yeux, lorsqu'elle le fixait ainsi.

— Et cette initiative personnelle, vous avez voulu la faire partager à vos collègues épiciers. Vous étiez bien secrétaire de l'Union régionale des commerces de l'alimentation ?

— Mais j'ai démissionné, lorsque Allende a été élu.

— Oui. En façade. Mais, vous avez continué à diriger l'association.

— Ce n'est pas un crime. Je n'étais pas obligé d'avoir des idées marxistes tout de même ?

— Non. Pas du tout. Ce n'est pas ce que je vous reproche.

Il reprenait du poil de la bête :

— Et d'ailleurs, qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Votre attitude pourrait paraître suspecte aux nouvelles autorités. Vous feriez mieux de me laisser tranquille, et de partir avant qu'il ne vous arrive des ennuis. J'ai des relations, et...

— *Soplon*, par-dessus le marché ?

Ce mot signifiait mouchard, et Lascos pâlit terriblement.

— Vous n'avez pas le droit de m'insulter.

— Si. Vous avez dénoncé plusieurs épiciers qui n'avaient pas suivi vos consignes de boycottage du régime. Ils ont tous été arrêtés et déportés dans les îles. Il y autre chose, Lascos. Vous n'avez jamais caché votre marchandise dans votre maison de campagne. Vous l'avez vendue au marché noir, aux riches bourgeois de cette ville. Et puis, on vous a aidé à reconstituer rapidement votre stock, après le 11 septembre. Vous avez en effet des relations. De hautes relations. Qui dépassent même le cadre de votre pays.

Lascos essuya la sueur qui coulait de son front.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il... Vous vous trompez... Tout à l'heure, je me suis vanté, et...

D'un seul coup, il fonça sur la vieille femme, espérant la surprendre, mais la Mamma se déplaça avec une légèreté inattendue, et balaya ses courtes jambes de son pied. Il s'étala de tout son long, tandis qu'un lot de conserves d'asperges dégringolait. Les boîtes roulèrent dans tous les sens.

Lorsqu'il se releva en frottant ses reins, il ouvrit de grands yeux effrayés. La vieille dame avait sorti un petit automatique de son sac et l'en menaçait.

— Tenez-vous tranquille. Vous n'êtes pas de taille contre moi, malgré nos âges différents. Vous avez passé votre vie derrière votre comptoir, et vous avez trop de graisse. Je me demande comment vous avez pu vivre dangereusement durant l'expérience Allende. Car, vous avez vécu dangereusement. En restant secrétaire clandestin de votre syndicat de commerçants. Ne protestez pas. Il fallait qu'on vous paye cher pour cela, n'est-

ce-pas ?

Elle eut un sourire glacé :

— Comment êtes-vous entré en contact avec eux ?

— Eux ? Qui ?

— La C.I.A., qui vous paye pour avoir magnifiquement servi ses intérêts. Elle noyautait tout dans ce pays. Les syndicats de commerçants, de patrons routiers, ceux des pêcheurs, des artisans. Partout, il y avait des hommes comme vous, qui diffusaient des conseils, puis des consignes. Il fallait rendre la vie économique de ce pays difficile, appauvrir le ravitaillement, exacerber les gens ? Surtout les classes moyennes, car les travailleurs et les pauvres gens ne souffraient pas tellement de la situation. Ils avaient l'habitude. Ils continuaient à crever de faim, mais avec un gouvernement qui leur plaisait. Mais, les autres, les médecins, qui maintenant dénoncent leurs confrères socialistes ou communistes, les cadres, que la promotion ouvrière rendait déjà haineux, tous ces gens-là, qui ne pouvaient plus acheter le superflu, il fallait en faire des opposants farouches. D'autant plus qu'Allende les ménageait, espérant se les concilier. Une grave erreur d'ailleurs.

Lascos paraissait perplexe :

— Vous êtes communiste ?

— Non. Mais les questions, c'est moi qui les pose. Quel était votre correspondant ici, à Santiago ?

Il secoua sa grosse tête, et son ridicule toupet de cheveux suivait le mouvement avec retard.

— Vous vous trompez, fit-il avec lenteur... Je n'ai pas été manipulé. J'ai agi de mon plein gré. On a écrit que les U.S.A. ont contribué au putsch, mais c'est faux. Tout est parti d'un sentiment populaire, et l'armée a su écouter ces voix qui s'élevaient pour renier le régime.

La Mamma éclata d'un rire clair :

— Un régime qui avait fait plus de quarante pour cent des voix aux dernières élections. Vous parlez de sentiment populaire ? À cause de ces manifestations de femmes en manteaux de fourrure, devant le palais de la *Moneda*, peu de temps avant le coup d'état ? C'est ça, vos voix qui ont touché le cœur des généraux ? Vous êtes un imbécile, Lascos, et vous ne

comprenez pas que vous êtes en danger. Le Sénat américain a ordonné une enquête sur les événements du Chili. Une commission sénatoriale est en route, pour rechercher les causes de ce *pronunciamento*. Et je vous jure qu'elle fera son travail avec courage. D'autant plus, que la position de Nixon n'est guère solide en ce moment, et que le législatif se sent à juste titre responsable de notre image de marque dans le monde.

— Vous êtes américaine ? balbutia-t-il.

— Oui, et chargé de veiller sur des types comme vous. Oh ! ne croyez pas que ce soit très ragoûtant pour moi. Je déteste les mouchards et les délateurs, mais il faut que vous restiez en vie, pour répondre aux questions des membres de la commission.

— Rester en vie ? murmura-t-il.

Visiblement, il ne se croyait pas menacé. Il avait travaillé pour la Junta, et la Junta le protégeait. Il n'avait qu'à sortir sur le pas de sa porte, et héler une patrouille, pour que celle-ci se mette tout de suite à son service.

— Je ne plaisante pas. Vous ne savez pas ce qu'est la C.I.A. Lascos. Elle va chercher à vous liquider. La Junta cherchera également à se protéger, et à donner de son action une image pure de toute influence américaine. D'autant plus, que le Sénat américain a supprimé les subventions, en attendant le résultat de l'enquête de sa commission.

— Vous travaillez pour cette commission ?

— Je suis chargée de préparer son travail, et de lui faciliter les contacts. Mais, je ne peux vous obliger à m'écouter, si vous le refusez.

Lascos comprit qu'elle ne lui voulait aucun mal, et reprit courage. Il eut même un regard sournois, qui déplut à la Mamma. Elle préféra le mettre en garde.

— Ne croyez pas que je suis venue seule. Mes arrières sont protégés, et vous risqueriez gros à vouloir jouer le délateur. Je suis venue discuter sérieusement. C'est de votre peau qu'il s'agit. À vous de savoir si vous voulez la conserver.

— Je n'ai jamais eu de contact avec la C.I.A., fit-il avec une obstination têtue.

— Eh bien, je vous souhaite de passer une bonne nuit. Car, désormais, vous avez deux ennemis. La C.I.A. d'un côté, et la

Junte de l'autre.

Eux ne se contenteront pas de vagues promesses. Ils ne laissent rien au hasard. Souvenez-vous-en.

Elle ouvrit le grand sac qu'elle portait en bandoulière, et y laissa tomber son automatique.

— Si vous changez d'idée, je vous conseillerais utilement. Je vous rappellerai demain matin. Oh ! je sais qu'il y aura certainement la boutique pleine de carabiniers, si vous vous obstinez dans votre erreur de jugement, mais qu'importe. À demain.

Sans attendre de réponse, elle referma la porte de l'arrière-boutique, tourna la clé, et sortit du magasin. L'heure du couvre-feu était légèrement dépassée. Au bout de cent mètres, elle se heurta à une patrouille de carabiniers, qui l'obligèrent à se coller contre le mur.

— Je suis américaine, dit-elle, et je travaille pour l'ambassade.

Si jamais ils ouvraient son sac, ils découvriraient le pistolet, et tous les gadgets défensifs qu'il contenait. Elle fut autorisée à baisser les bras. Le sergent compulsa son passeport, le lui rendit :

— Excusez-nous, *señora*, mais vous devriez avoir un laissez-passer.

— Je suis arrivée de ce matin seulement dans la capitale, et je n'ai pas eu le temps de m'en procurer un.

— Nous sommes obligés de vous conduire à votre hôtel. Ce sont les ordres habituels.

— Eh bien, je n'aurais pas trouvé de taxi à cette heure, fit-elle avec bonne humeur.

Elle grimpa dans une Jeep qui démarra sèchement. Son chapeau faillit lui échapper, et elle dut le maintenir d'une main ferme. Son arrivée à l'hôtel ne passa pas inaperçue, et le veilleur de nuit parut mal à son aise, en apercevant les carabiniers.

— Donnez-moi ma clé, et faites-moi monter quelque chose à boire. Un whisky avec une bouteille d'eau gazeuse.

Le lendemain, en même temps que son petit déjeuner, on lui apporta « *El Mercurio* », journal d'extrême-droite qui, depuis le 11 septembre jouait le rôle de délateur, dénonçant des

personnalités de gauche, avec leur adresse, les journalistes étrangers qui essayaient de publier la vérité sur le nouveau régime. Elle y jeta un coup d'œil, sursauta en découvrant un titre dans un coin : « Un honnête commerçant patriote victime des marxistes ». Elle pensa à Lascos, mais il s'agissait d'un certain Heinrich, dont le magasin avait été plastiqué dans la nuit. Le corps du commerçant avait été retrouvé dans les débris, atrocement mutilé.

Ce nom disait quand même quelque chose à la Mamma, qui consulta une liste enfermée dans son sac. Elle y trouva le nom d'Heinrich, président de la Fédération des commerces du vêtement et des textiles. Lui aussi, avait figuré sur les tablettes de la C.I.A.

Elle s'habilla rapidement, préférant téléphoner d'une cabine publique que de son hôtel, mais elle découvrit que tous les postes publics étaient débranchés. Elle dut pénétrer dans une poste de quartier. Un carabinier était assis à côté de l'employé auquel elle demanda le numéro de Lascos. Il nota sans se cacher le numéro en question, sur une liste déjà longue.

— Cabine 2.

La Mamma reconnut la voix de Lascos, le petit épicier. Elle lui parut changée.

— *Señor Lascos* ? Avez-vous une réponse pour ma commande ? Vous souvenez-vous, je suis venue hier, avant la fermeture, et nous avons discuté dans votre arrière-boutique.

— Oui, je me souviens. Je... Où, puis-je vous la livrer ?

Surprise, elle resta silencieuse durant quelques secondes.

— Je peux passer chez vous, dit-elle.

Que risquait-elle ? Au pire l'expulsion. Mais la C.I.A., elle, ne la raterait pas. Il lui fallait prendre le risque, alors qu'elle n'avait pas encore pu se procurer une voiture.

— Bien, je vous attends, dit-il.

— Avez-vous lu *El Mercurio* ? se hasarda-t-elle à demander.

— Je viens de le faire.

— Vous connaissiez Heinrich ?

— Oui... Nous avions des relations sociales, soupira-t-il avec un accent sincère... Le pauvre garçon. Victime de ces salauds...

Mais, il ne spécifia pas de quels salauds il s'agissait. Elle

raccrocha, paya sous l'œil vigilant du carabinier. Son visage olivâtre pouvait prêter à confusion. Peut-être la prenait-on pour une métisse. Mais, on ne lui demanda pas ses papiers.

Elle prit un taxi jusqu'à l'épicerie fine, et tout en réglant sa course, regarda à travers la vitrine. L'endroit paraissait calme.

— C'est bien achalandé chez Lascos, lui dit le chauffeur. Maintenant qu'on retrouve de tout, c'est chez lui, qu'on peut acheter le plus fin. Si vous étiez venue il y a trois mois, c'était différent.

— Vraiment, fit-elle, en reprenant sa monnaie.

— Ces cochons de l'Union populaire nous affamaient, oui.

Elle avait toujours constaté l'esprit conservateur des chauffeurs de taxi, dans les pays où elle avait voyagé. On lui avait dit que ceux de Santiago comportaient un certain pourcentage d'indicateurs de police.

Elle descendit enfin, pénétra dans la boutique. Lascos servait un gros homme vêtu de noir, qui lui achetait un coffret de trois bouteilles de Cinzano, rouge, blanc et dry.

— C'est pour un cadeau ?

— Bien sûr, fit l'obèse. Puisqu'on peut de nouveau offrir quelque chose à ses amis, profitons-en.

Lascos ne lui avait pas adressé un regard. Elle visita les allées, essayant de percevoir d'autres présences. Peut-être y avait-il des tueurs de la C.I.A. dans l'arrière-boutique.

Avec force courbettes, il raccompagna son client jusqu'à la porte, revint vers elle, le visage bouleversé :

— Vous aviez raison... Heinrich... Ils disent que ce sont les marxistes, mais c'est impossible. Avec toutes ces patrouilles, surtout dans le quartier où il avait son magasin. Le plus huppé, le plus surveillé aussi... Et les marxistes se fichent bien de Heinrich comme de moi... Pour l'instant, ils ont d'autres chats à fouetter...

— Vous reconnaissiez que vous travailliez pour la C.I.A. ?

Lascos regarda en direction de la rue avec appréhension :

— Que m'offrez-vous en échange de ce que je sais ?

— La sécurité.

— Mais, laquelle ? On ne peut quitter ce pays, vous le savez bien ?

— Nous avons réfléchi à la chose. Nous allons installer un asile sûr.

— Je ne veux pas rester plus longtemps ici.

Elle le regarda avec un mépris amusé. C'était toujours pareil avec les mouchards et les délateurs. Ils finissaient toujours par devenir leur propre victime, et ne savaient plus alors que faire.

— Votre maison de campagne est-elle connue de la C.I.A. ?

Il la fixa avec hébétude, puis se reprit un peu :

— Je ne sais pas, c'est possible.

— Réfléchissez.

— Comment le saurais-je ?

— Connaissez-vous un autre endroit où vous réfugier provisoirement ? L'espace de quelques jours ?

Il commençait de secouer la tête, puis son visage s'éclaira un peu.

— J'ai les clés d'un ami qui voyage en Europe... Un appartement dans un immeuble de luxe. Ils ne viendront pas me chercher là-bas.

— L'adresse ?

— 17, avenida San Miguel. L'appartement porte le numéro 34. Il était parti à cause des marxistes. Mais, il ne reviendra pas tout de suite. Il appartenait à la Démocratie chrétienne.

— Pourtant, ils soutiennent les généraux.

— Lui non. Certainement pas.

— Vous allez fermer la boutique, et filer là-bas le plus directement possible. Pouvez-vous quitter ce magasin sans vous faire remarquer ?

— Oui. Par derrière. Il y a une cour avec plusieurs entrées. Difficile de les surveiller toutes.

Elle s'approcha d'une étagère, souleva le couvercle d'une boîte en forme de losange, qui contenait des calissons. Elle en fourra un dans sa bouche.

— Vous croyez que je dois tout laisser ?

— N'emportez que le minimum, et votre peau évidemment. C'est elle, qui compte en ce moment.

— Oui, vous avez raison, fit-il.

— Je vous rejoins là-bas dans une heure, ajouta-t-elle en prélevant un autre calisson, et en se dirigeant vers la porte.

Tranquillement, elle descendit la rue, la traversa, et la remonta dans l'autre sens. Lascos avait déjà baissé son rideau de fer, et deux femmes élégantes discutaient devant avec véhémence. La Mamma repéra également la petite voiture française arrêtée un peu plus loin. À l'intérieur, deux hommes immobiles. Impossible d'affirmer s'ils s'intéressaient au magasin fermé. Elle fit quelques vitrines en les surveillants, jusqu'à ce que l'un d'eux descende de la Simca, et traverse la rue. Il pénétra dans un passage couvert, disparut pendant plusieurs minutes. Lorsqu'il reparut, elle eut l'impression qu'il était nerveux. Dès qu'il fut remonté dans la voiture, celle-ci démarra aussitôt. Elle n'aurait pu dire s'il s'agissait des services secrets chiliens ou de la C.I.A.

À pied, elle poursuivit vers l'avenue San Miguel, y arriva une demi-heure plus tard. Le 17 était niché dans un îlot de verdure, et était vraiment très luxueux, avec ses larges balcons, son marbre, et ses immenses baies. Discrètement, elle regarda autour d'elle avant de suivre l'allée dallée, qui traversait une pelouse magnifique.

L'appartement 34 était situé au second étage, et elle prit l'ascenseur. La porte en acajou massif était tout au fond, et elle s'en approcha, songeuse. Il y avait un œillet de viseur optique derrière lequel Lascos pouvait la voir arriver.

Lascos, ou n'importe qui d'autre. Pourtant, sans hésiter, elle pointa son index sur la sonnette.

CHAPITRE II

La porte ne s'ouvrit pas tout de suite, et le silence de l'immeuble, feutré comme il se doit, rendait cette attente encore plus inquiétante. Mais Lascos finit par se montrer.

— Vous avez du retard, dit-il, et je craignais le pire.

— Et vous n'avez pas songé à utiliser le viseur optique ?

— Si, mais ils pouvaient se trouver à l'angle du couloir.

Venez.

Évidemment, il n'avait même pas entrebâillé un volet, et une pénombre triste éclairait les meubles cachés par des housses. Le petit épicer se dirigea vers une baie, regarda à travers les persiennes métalliques.

— D'ici, on découvre toute l'avenue, et la rue qui la coupe juste en face. Tout à l'air tranquille, mais on ne sait jamais. Il y a des *soplones* partout en ce moment. Moi-même, j'ai été dénoncé deux fois, par des concurrents jaloux. Heureusement que je jouissais de hautes protections... Enfin, jusqu'à aujourd'hui.

Il se retourna vers la grosse femme, regarda d'un air soupçonneux cette silhouette épaisse, ce visage basané, sur lequel un chapeau en paille noire ajoutait une ombre voilant le regard.

— Je me demande si j'ai raison de vous croire.

— Même après l'attentat qui est arrivé à Heinrich ?

— Oui bien sûr, soupira-t-il... Mais enfin, j'ai rendu de grands services à tout le monde. La Junte, et vos compatriotes.

— Chez nous, aux yeux de bien des gens, Nixon n'est plus responsable de ces actes. La C.I.A. lui impose ses actions, et il ne peut ensuite la désavouer. Mon service a opté pour le législatif, je vous l'ai déjà dit. Il nous faut des preuves, contre ce service de renseignement.

Lascos fit quelques pas dans la pièce sombre :

— Je comprends, mais ça ne veut pas dire que je suis véritablement en danger.

Il l'écoeurait. Après un moment de panique, il essayait de se rassurer, donnait à sa personne plus d'importance qu'elle n'en avait en fait, aux yeux des nouveaux maîtres du Chili. Mais, cela ne l'empêchait pas de regarder fréquemment dans l'avenue.

— J'ai eu tort de quitter précipitamment ma boutique. Tort de vous écouter. Après tout, ce sont peut-être des marxistes qui ont fait sauter Heinrich... Ou alors, il avait commis une faute.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas l'enfermer dans l'un des deux stades qui servent de camp de concentration ?

Il ne répondit pas. La Mamma ouvrit son sac, et il sursauta, croyant qu'elle allait prendre son arme, mais elle en sortit une boîte de cigarillos.

— En voulez-vous un ?

— Merci.

Il la regarda avec curiosité. Et si elle n'était pas américaine ? Elle parlait très bien l'espagnol, ressemblait à une métisse, à une Chilote même, ces femmes originaires de l'île de Chiloe dans le Sud, et qui s'engagent comme bonnes à tout faire dans la capitale.

— Je crois que je vais rentrer, dit-il.

— Vous vivez seul, Lascos ?

Surpris, il hésita une seconde :

— Oui, tout seul. J'ai une vieille femme qui s'occupe de mon ménage, mais je ne la vois jamais... Je suis veuf.

— Sans enfants ?

Il tressaillit :

— Une fille... Mais, je ne la vois pas.

— Vous êtes en froid ?

— Depuis longtemps... Des années. Je vous en prie, ne me parlez pas d'elle.

— Pourquoi ? Vous la détestez ?

— Elle a voulu vivre sa vie. Dès l'âge de dix-sept ans... Il y a cinq ans de cela. Je ne l'ai jamais revue. Elle fréquentait des voyous, des jeunes excentriques à cheveux longs. Et puis elle est partie dans les Andes former une communauté agricole avec les

autres, mais j'ai eu des échos. Ils cultivaient de la marijuana, et suivaient un entraînement paramilitaire.

— Elle appartient au M.I.R. ?¹

— Je n'en sais rien, et je ne veux pas le savoir, cria Lascos. Laissez-moi tranquille avec ça.

— Vous l'a-t-on déjà reproché ?

— Je ne répondrai pas.

Elle tira tranquillement sur son cigarillo, tandis qu'il retournait à la fenêtre, posait ses deux mains grassouillettes sur la vitre.

— Si vous étiez vraiment sûr de votre sécurité, vous ne resteriez pas à attendre leur arrivée, dit-elle. Vous feriez mieux de parler. Vous aviez de fréquents contacts avec la C.I.A. ? En quel endroit ? Connaissez-vous des noms, des adresses ?

Lascos gardait le dos tourné. Sans plus attendre sa réponse, elle sortit de la pièce, alla jeter un coup d'œil à la cuisine. Dans le réfrigérateur débranché il n'y avait que de la nourriture pour chats. Elle eut un sourire. Il n'y avait rien d'autre dans les placards, juste quelques bouteilles de vins chiliens, et de Champagne français. Elle retourna dans le living.

— Il est inutile que je m'attarde ici, dit-elle. Cela peut devenir dangereux. Vous allez rester ?

— Je ne sais pas.

— De toute façon, il n'y a rien à manger, je vous le signale. Juste du vin. Si vous voulez m'accompagner, c'est le moment. Vous êtes venu avec votre voiture ?

Il inclina la tête.

— Il vaudrait mieux partir.

— Où ?

— Nous verrons.

— Toutes les issues de la ville sont surveillées. Nous ne pourrons aller bien loin.

— Vous avez un laissez-passer, non ? Pour vous rendre dans votre maison de campagne, pour aller vous ravitailler à Valparaiso ? Vous êtes un privilégié du nouveau régime.

— Justement... Ils peuvent m'arrêter...

¹ Parti révolutionnaire.

— Donc, vous hésitez entre moi et eux, mais vous n'êtes pas tout à fait certain de leur appui.

— Regardez.

Un Dodge bâché remontait la rue en face, venant vers la résidence de luxe.

— C'est quand même rare dans le coin, fit Lascos en avalant sa salive. Il n'y a ici que des gens favorables aux militaires.

Le camion s'arrêta, et des soldats en descendirent. La Mamma fila dans la chambre voisine, regarda par une autre fenêtre. Il y avait un autre camion dans l'avenue.

— Venez, dit-elle, ne perdons pas de temps.

— Mais qu'allons-nous faire ?

— Nous verrons plus tard. Il faut sortir d'ici.

Il la suivit en trottinant derrière elle, puis fit demi-tour, pour aller chercher son imperméable fourré.

— Comment sauraient-ils ? gémit-il. Ils viennent peut-être pour quelqu'un d'autre.

— N'attendez pas d'en avoir la confirmation.

Dans le couloir elle se dirigea vers la montée d'escalier. Ils le grimpèrent jusqu'au troisième, longèrent les portes palières. L'immeuble s'étendait sur une grande longueur, comportait plusieurs appartements par étage.

Elle appuya sur une sonnette.

— Mais vous êtes folle !

Puis il se raidit. Un brouhaha montait du rez-de-chaussée, des bruits de bottes.

En même temps, la porte s'ouvrit sur une bonne d'opérette, en robe noire, tablier en dentelle et coiffe dans ses cheveux noirs. Un visage d'Indienne.

— Il n'y a personne, dit-elle. La *señora* et le *señor* sont sortis.

— Tant mieux, dit la Mamma en la repoussant à l'intérieur de l'appartement.

Comme la métisse allait crier, elle lui écrasa la bouche de sa main.

— Trouvez-moi de quoi l'attacher.

— Vous n'y pensez pas, protesta Lascos scandalisé. Ce que vous faites là est honteux.

La Mamma entraîna la bonne dans l'intérieur de

l'appartement, trouva enfin une vaste penderie servant de dressing-room, lui parla froidement à l'oreille :

— Si tu bronches, je te tue. Nous sommes recherchés par les soldats, et prêts à tout. Assieds-toi sur ce tabouret.

Terrorisée, l'Indienne obéit. La grosse femme trouva des collants dans un tiroir, et lui attacha bras et jambes avec. Avant de lui mettre un bâillon elle lui demanda qui étaient ses patrons.

— Le *señor* Calvez est recteur de la faculté catholique... La *señora* l'accompagne toujours depuis les événements.

— Elle est sa collaboratrice ?

— Oui... Elle participe à l'épuration. Son frère appartient à la nouvelle administration. Elle est chargée de prendre les inscriptions. Tous les étudiants doivent s'inscrire à nouveau.

Elle lui bâillonna la bouche. Lascos se tenait toujours dans le hall luxueux, l'oreille contre la porte.

— Je crois qu'ils sont à l'étage au-dessous, bégaya-t-il.

— Nous allons attendre.

Tranquillement elle se dirigea vers une glace monumentale au cadre doré, s'examina avec attention. Elle ôta son chapeau, son manteau. Puis après réflexion, la veste de son tailleur. Le corsage à fleur ne convenait pas tellement, mais peu importait. Retournant dans le dressing-room, elle fouilla partout, puis chercha la cuisine. Elle y trouva un tablier qui pouvait aller, mais dont les brides joignaient difficilement autour de ses hanches larges. Lorsqu'elle revint, Lascos parut hébété de la voir ainsi déguisée.

— Allez avec la bonniche, et pas de bruit.

On sonna impérativement une dizaine de minutes plus tard, et elle attendit quinze secondes avant d'ouvrir. Deux soldats, armés de mitraillettes, se présentèrent.

— Qui habite ici.

— Le *señor* Calvez, recteur de l'université catholique.

Ils parurent impressionnés, mais jetèrent un coup d'œil dans le hall.

— Vous n'avez vu personne ? Un petit homme assez gros ?

Elle secoua la tête :

— Personne. Je suis en train de faire mon ménage.

— Il faut que nous fouillions partout.

— Le *señor* ne sera pas content. Et surtout la *señora*.

À ce moment-là un sergent arriva, et lut le nom sur la plaque de cuivre. Il entra dans une colère subite, rabroua les deux hommes et s'excusa.

— Dites au *señor* Calvez qu'il s'agissait d'une erreur.

— Je n'y manquerai pas, dit-elle.

La porte refermée, elle rejoignit le couple. Lascos était vert de peur.

— Ils nous cherchent ?

— Non. Ils vous cherchent. Jusqu'à présent, nul ne sait que nous sommes ensemble.

Elle lui fit signe de la suivre, le conduisit au salon. Elle lui tendit une bouteille de Cutty Sark après l'avoir débouchée :

— Buvez une gorgée ou deux, cela vous fera du bien.

Il obéit, et elle dut lui arracher la bouteille, la remit en place.

— Qu'allons-nous faire ?

— Attendre.

— Ils ne partiront pas tout de suite.

— Pourquoi pas ? Ils penseront avoir reçu un faux renseignement. Ils n'ont pas de temps à perdre.

— Mais qui peut savoir que j'ai les clés de cet appartement.

Qui ?

— Cherchez à qui vous en avez parlé.

Il la suivait, tête basse, et soudain gémit :

— Ma femme de ménage. Je l'envoyais ici, pour faire du ménage.

— Imbécile ! Vous ne pouviez pas le dire, que cette planque était grillée ?

— Mais il y a vingt ans qu'elle travaille pour moi.

— Et je suppose qu'elle s'est enrichie à votre service ?

De le voir si ahuri, elle éclata de rire :

— Non ? Alors, ne vous étonnez pas de sa réaction. Ce n'est même pas de la trahison. Juste un équitable retour des choses.

— Elle va dévaliser mon appartement, gémit-il.

— Pourquoi ? Elle a eu une grande satisfaction aujourd'hui. Cela lui suffira peut-être.

Depuis la fenêtre, ils purent assister au départ d'un premier Dodge.

— Mais les autres ? s'impomba-t-il.
— Essayez de garder votre sang-froid. Ils finiront par s'en aller.

— Ma voiture est certainement repérée.
— Exact. Allons interroger notre petite bonne.
Lorsqu'elle les vit entrer, elle crut sa dernière heure venue.
La Mamma en rajouta, en sortant son pistolet de son sac.

— Je vais te poser une question. Mais n'en profite pas pour appeler au secours, lorsque je t'aurai retiré ton bâillon.

La petite battit des paupières, et la Mamma détacha le cordon qui lui sciait les lèvres.

— Combien de voitures possèdent tes patrons ?
— Deux.
— Ils les ont prises toutes les deux ce matin ?
— Non. Juste celle de Monsieur. Une BMW.
— L'autre ?
— Une Volkswagen. Elle est au sous-sol.
— Les clés ?
— Dans la chambre de la *señora*.
— Allez-y, Lascos. À vous de jouer.
— Mais c'est du vol... Vous ne savez pas qu'ils fusillent sur-le-champ tous ceux qui roulent au volant d'une voiture ne leur appartenant pas.

— Je le sais. Et ce n'est pas pour freiner le vol des véhicules, mais pour liquider tous les anciens fonctionnaires du régime Allende, qui utilisaient une voiture de fonction. Mais nous allons en prendre le risque.

Il disparut, revint avec un trousseau de petites clés.
— Parfait, dit la Mamma. Comment descend-on au sous-sol ?
— Par l'ascenseur, répondit la jeune fille.
— Pas de gardien ?
— Non. Il faut faire basculer la porte avec un appel de phare.
— Tu connais le code ?
— Trois appels.

Comme la fille paraissait coopérante, la Mamma lui sourit :
— Tu aimes tes patrons ?
— Non. Ils prennent leurs domestiques dans un orphelinat tenu par les sœurs, et ne nous payent presque pas. Le peu qu'on

gagne est versé sur un compte spécial, que nous ne pouvons toucher. Il faut l'accord de la supérieure du couvent. Tous les deux ans, ils changent de fille.

— Une sale Indienne révolutionnaire, fit Lascos avec mépris.

— Taisez-vous, mon vieux. Ils veulent vous tuer, et vous êtes encore de leur bord ? Vous m'étonnerez toujours.

— Vous n'êtes qu'une sale marxiste, et je me demande si vous travaillez vraiment pour votre pays... Les intérêts des U.S.A. ont été spoliés par Allende. Vous devez me mentir.

— Ne confondez pas les gros sous avec l'honneur d'un pays, mon vieux. Jusqu'ici, des tas de margoulins ont fait le cumul. Cela ne nous a guère réussis de par le monde. Mais je ne vais pas vous faire un cours de politique internationale.

Elle se tourna vers la petite :

— Je vais te bâillonner de nouveau. Pas que je manque de confiance en toi, mais pour tes patrons, tu passeras pour une victime.

— Allongez-moi sur le lit de la *señora*. Elle en sera malade, et je pourrai me reposer.

La Mamma la souleva sans effort dans ses bras, et la transporta dans la luxueuse chambre de sa patronne, la déposa sur le jeté de lit en dentelle. Les yeux de la petite Indienne brillaient d'une joie naïve et perverse à la fois.

— En route, mon vieux. Le temps que je me rhabille, dites, essayez de trouver d'autres vêtements dans la penderie du recteur. Avec un peu de chance, vous pourriez transformer votre silhouette.

Mais le recteur étant d'une bonne taille, il ne trouva qu'un chapeau, qui lui donnait un air cocasse.

— Non, dit la Mamma en le faisant sauter d'une pichenette, surtout pas, c'est encore pire.

Dans le couloir, il se serra contre elle, jusqu'à ce qu'ils atteignent le sous-sol. Ce dernier était très vaste, et contenait plusieurs dizaines de voitures.

— Il y a quelqu'un, chuchota Lascos.

Un soldat vérifiait chaque véhicule. Il ne les avait pas entendus.

— Je vais l'occuper. Sortez par la petite porte là-bas, et

attendez-moi à proximité.

— Je vais me faire arrêter.

— Non. Du courage, bon sang ! Songez que vous mettez votre peau en jeu désormais.

Elle le laissa, se dirigea d'un pas lourd vers le fond du garage. Un moment, elle paniqua, ne sachant où se trouvaient les boxes des Calvez, puis découvrit qu'ils étaient numérotés comme les appartements. Le soldat la regardait venir, sans trop s'intéresser à elle.

— Bonjour, dit-elle. Vous avez trouvé ce sacré marxiste ?

— Pas encore. Il a dû quitter l'immeuble, ou n'y est jamais venu. Mais, je relève les numéros des voitures à tout hasard.

— Je peux prendre la mienne ?

— Laquelle ?

— La bleue, la petite Volkswagen.

— Au nom de qui ?

— Calvez. C'est ma fille, qui est mariée avec le recteur.

— Je vous en prie, *señora*, fit-il en rectifiant la position.

Une fois installée au volant, elle lança le moteur, trouva aisément la marche arrière. En dépassant le soldat, elle agita aimablement les doigts. Devant la porte basculante, elle actionna trois fois ses phares, et celle-ci se releva lentement. Dès qu'elle l'eut franchie lentement, elle se referma derrière elle.

Lascos surgit d'un bosquet, alors qu'elle ouvrait la portière droite, se laissa choir au fond du siège.

— Ou vous vous cachez complètement, ou vous vous redressez, lui dit-elle. Pas de demi-mesure pour attirer l'attention. Nous allons rouler vers le centre ville.

— Vous êtes complètement folle, fit-il avec une résignation forcée. Nous serons vite arrêtés.

— Ils patrouillent surtout dans les *poblaciones*. Pas dans les quartiers huppés.

— Nous ne pourrons pas sortir de toute façon.

— Il y a certainement un moyen. Creusez-vous la tête. Ça vous empêchera de claquer des dents.

Ils arrivaient dans le centre, embouteillé par les voitures. Tout paraissait normal, à l'exception des chars AMX postés à

certains carrefours, et des patrouilles sur les trottoirs.

— On pourrait longer l'autoroute. Le plus longtemps possible. De toute façon, on ne peut la rejoindre. Il y a un grillage. Mais, peut-être, que nous pourrions passer à pied.

— Allons-y, guidez-moi. L'autoroute de quoi, au fait ?

— De Valparaiso.

— Il y a des cars ?

— Ils sont également contrôlés.

— Oui, à la sortie, mais plus loin ?

— On ne peut marcher sur l'autoroute, sans se faire remarquer.

Bientôt, elle roula sur la rue parallèle à la grande voie de communication. Il y avait effectivement un grillage élevé. Elle finit par se ranger sur le côté.

— On continue à pied.

— Regardez cette patrouille.

Une automitrailleuse française venait à leur rencontre, mais le chef de voiture levait la tête vers les immeubles modestes aux façades lépreuses, et ne leur prêta aucune attention. Après son passage, ils descendirent, continuèrent à petite allure. Lascos se retournait souvent, et elle lui demanda de se surveiller.

— Soyez naturel. Nous n'avons rien de clochards, ni de miséreux. Juste un couple qui se rend chez des cousins. C'est ça. Et pour bien faire, donnez-moi le bras.

Il lui donna l'impression de s'accrocher à elle comme à une bouée de secours, et elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Plus loin, la rue faisait un angle droit, mais un sentier riverain continuait le long de l'autoroute. Lascos eut un mouvement de recul lorsque la grosse femme s'y engagea.

— Nous ne pourrons pas expliquer notre présence dans ce coin.

— Nous verrons bien. Dépêchons-nous.

Plus loin, elle remarqua que des ruisseaux franchissaient le grand axe routier, par des conduits assez gros. Ils auraient pu traverser en se courbant seulement, mais elle préféra descendre encore quelques kilomètres vers Valparaiso. Bientôt, les immeubles devinrent rares, et furent remplacés par des constructions légères, puis par des bidonvilles.

— Je vous en supplie, ça grouille de policiers et de soldats là-dedans.

À plusieurs reprises, ils avaient vu des véhicules de carabiniers et de parachutistes passer rapidement sur l'autoroute dans les deux sens, mais il y avait aussi bon nombre de voitures particulières, des camions et des cars. La vie économique reprenait automatiquement ses droits.

— On va traverser là.

— C'est un cloaque, dit-il, en se penchant sur l'égout nauséabond qui s'enfonçait sous terre. Vous le faites exprès. Il y avait d'autres endroits plus praticables, mais non, vous choisissez le plus dégoûtant.

— Justement. Nul ne nous y accompagnera, ou ne nous y poursuivra. Allons, venez.

Avec répugnance, il essaya de protéger ses chaussures, mais bientôt, dut patauger dans dix centimètres de fange puante. De l'autre côté de l'autoroute, la Mamma découvrit la petite route qui serpentait à travers des terrains vagues et des jardins ouvriers.

— Il y a une cabane là-bas. Nous allons essayer de l'atteindre, sans nous faire remarquer.

— Pourquoi faire ?

— Y passer la nuit.

Lascos sursauta :

— La nuit ? Nous en avons pour six heures au moins. Nous n'avons rien à manger, rien à boire.

— Essayez d'oublier votre corps pour quelque temps. Mieux vaut être léger pour courir. Je vais d'abord me rendre là-bas, et je vous ferai signe ensuite qu'il n'y a aucun danger.

— Pourquoi ? fit-il méfiant.

— Parce que pour l'instant, je ne suis pas recherchée, moi, et que je possède un passeport américain.

— Pourquoi ne m'avez vous pas conduit à votre ambassade, hein, ricana-t-il ; puisque vous êtes si bien placée ?

— Ça grouille d'agents de la C.I.A. là-bas, et de plus, ils ne reçoivent aucun Chilien traqué. À tout à l'heure.

Elle traversa le terrain vague, atteignit la cabane à moitié en ruine. Elle n'apercevait personne, mais savait qu'il pouvait y

avoir des dizaines d'yeux invisibles dans le secteur. Une fois sur place, elle agita brièvement le bras, et il la rejoignit, courbé en avant, presque à quatre pattes.

— Il y a un peu de foin séché. Allongez-vous, et reprenez vos forces.

— Mais, à la nuit, que ferons-nous ?

— Je vais y réfléchir, dit-elle, en allumant un de ses petits cigares à l'odeur tenace.

— Comment, s'indigna-t-il, vous n'avez même pas un endroit sûr où me conduire ? Mais qui êtes-vous donc, à la fin ?

CHAPITRE III

À l'hôtel *San Cristobal* de Santiago, la commission d'enquête sénatoriale américaine disposait de plusieurs salons comme bureaux. Installée depuis deux jours dans la capitale chilienne, on l'entourait de beaucoup d'égards, et d'un confort exceptionnel. Trop, pensait le sénateur John Holden, depuis qu'il avait débarqué de l'avion. Il doutait que, dans ces conditions, le travail du groupe qu'il dirigeait puisse obtenir des résultats satisfaisants, et authentiques.

Ce matin-là, le Commander Serge Kovask se présenta à l'hôtel vers les 10 heures, et fut reçu par la jolie Marina Samson, secrétaire particulière de John Holden. C'était une fille magnifique de vingt-cinq ans, grande, mince, aux cheveux châtain clair, aux yeux légèrement effilés. Elle portait un ensemble pantalon gilet en gros lainage chiné, qui mettait en valeur son corps parfait. Elle lui sourit, lui demanda de patienter.

— Le sénateur reçoit Juan Palacio.

— Un des patrons du syndicat des camionneurs ? s'étonna Kovask.

— Il s'est présenté de lui-même, dit-elle.

En même temps, elle détaillait discrètement ce diable d'homme au visage bronzé, aux cheveux et aux yeux presque blancs, comme délavés par l'air du large.

— Curieux, fit Kovask. Il a certainement été conseillé par la Junta. Il a été le plus coriace des adversaires d'Allende, lors de la fameuse grève qui a ruiné l'économie de ce pays et précipité la chute du Président. Je ne crois pas qu'on en tire grand-chose.

— Vous connaissez son *curriculum vitae* ?

— Assez bien, oui. Il possède une grosse entreprise, dont les camions ont souvent travaillé pour l'Anaconda et l'ITT. Rien

que cela le rend suspect d'avoir perçu des fonds de la C.I.A. et de ces sociétés pour sa lutte professionnelle.

À ce moment-là, la double porte derrière eux s'ouvrit, et en sortit un gros homme, vêtu d'un costume clair avec chemise noire et cravate blanche. Il tenait à la main un chapeau à large bord, comme les cavaliers *huasos*. Il s'inclina devant le sénateur Holden, martela le marbre du sol de ses talons, sans accorder un regard au couple. Kovask nota le lourd visage brutal, les petits yeux rusés de l'homme, avant de s'approcher du sénateur.

Ce dernier venait vers lui ventre en avant, cigare aux lèvres, quelque peu churchillesque, mais sans le moindre ridicule. Il tapota l'épaule de Kovask, ce qui l'obligea à lever haut le bras, le poussa amicalement vers son bureau.

— Vous avez vu ?

— Juan Palacio. Un des tombeurs d'Allende.

— Il s'est vraiment précipité pour me rencontrer, dit le sénateur en se laissant tomber dans le fauteuil, derrière un imposant bureau Louis XVI.

— Vous en avez tiré quelque chose ?

— Non.

Il aspira avec volupté une bouffée de fumée :

— Notre travail est délicat. Ils ne sont pas obligés de répondre, ces gens-là, et nous ne pouvons les y forcer. Pourtant, lorsque je lui ai dit, que désormais les activités de l'Anaconda et de l'ITT seraient surveillées dans tous les pays de l'Amérique du Sud, il a tiqué. Il n'a pas nié avoir travaillé avec ces deux compagnies, mais affirmé que jamais il n'a eu de contacts avec la C.I.A.

— Il a bien connu Cord Mayer junior² pourtant ?

— Et ne l'a pas nié, mais prétend qu'il n'a jamais entretenu avec lui de relations professionnelles.

Il haussa ses épaules massives, regarda Kovask avec un sourire finaud.

— On les coincera quand même. Ils vont nous jeter dans les bras des types dans le même style, mais ça nous permettra de chercher ailleurs. Où en êtes-vous ?

² Agent de la C.I.A., qui a révélé que des fonds secrets avaient été versés au journal « *El Mercurio* », de tendance extrême-droite.

— J'ai un agent qui s'occupe de l'ancien secrétaire d'un syndicat de commerçants qui lui, a reçu de l'argent d'un agent de la C.I.A. De ce côté-là, tout est à peu près tranquille.

En fait, il n'avait aucune nouvelle de la Mamma, et celle-ci ignorait qu'il se trouvait à Santiago.

— Il y a aussi un petit transporteur, du moins un ex-transporteur, complètement ruiné depuis la dernière grève. Un certain Jorge Varegas. Il avait un contrat avec le gouvernement, pour approvisionner les centres de ravitaillement ouvriers. Mais ce n'est ni un marxiste, ni un partisan de l'ancien gouvernement. Seulement, depuis six mois, il doit travailler comme éboueur à cause du syndicat de Palacio. Ils l'ont obligé à se mettre en grève, l'ont même molesté un soir. Ils l'ont attendu, et l'ont sérieusement frappé.

Holden s'arrêta un instant de téter son gros havane :

— Mais que peut-il pour nous ?

— Il détiendrait la preuve que le syndicat de Palacio a touché cent mille dollars de la C.I.A.

— Directement ?

— Il affirme que oui. Le syndicat aurait été payé en marks allemands, et il aurait pu relever le numéro des billets. Par la suite, l'argent a été partagé.

— Vous croyez à cette histoire ? Ce serait vraiment trop beau.

— J'ai retrouvé Varegas. Il ne parlera que s'il jouit de garanties formelles pour lui, sa femme et ses enfants. De même notre épicer secrétaire de syndicat.

— Vous savez bien les difficultés que l'on va rencontrer ? Il faudrait ramener ces gens-là aux U.S.A. Or, dans l'heure, c'est impossible. Pas question de les conduire à l'ambassade, qui fourmille d'agents secrets.

— Je crois avoir un plan, dit Kovask, mais il sera risqué.

Holden lui dédia un regard scrutateur :

— Vous êtes un collaborateur de mon ami le Commodore Garry Rice. Je sais de quoi vous êtes capable, mais je vous conseille la prudence. Ce pays est terriblement dangereux. Vous savez, j'ai connu l'Allemagne nazie, mais je me demande si ce n'est pas encore pire ici. Lorsque je me promène dans la rue, une angoisse horrible m'étreint. Tenez, dans le Barrio Alto, le

quartier chic, où j'ai été reçu hier au soir... Ces gens fortunés sont épouvantables. Ils liquideraient la moitié de la population pour survivre... Et ces femmes, jolies pour la plupart, d'une haine terrible pour les humbles, les travailleurs, et les Indiens. Quand on entend des gens parler de racaille à notre époque, il y a de quoi désespérer. Vous avez retrouvé ce Varegas, disiez-vous ?

— Cette nuit. Non sans mal. Et c'était dans un *poblacion*. Imaginez une maison en planches et en adobes, avec un toit en tôle. Deux pièces, cinq personnes. Varegas avait deux camions. L'un était conduit par un de ses beaux-frères, qui a été tué dans les combats du mois de septembre. Avant la grève des patrons routiers, il vivait heureux. Maintenant, c'est un *rotto*, un demi-clochard.

— Je me méfie des gens pleins de haine, dit fermement le sénateur.

— Il est plutôt amer.

— Mais il appartenait au syndicat ?

— Il faisait partie du comité de direction. Il représentait les petits artisans camionneurs.

— Et ces cent mille dollars, il les a vus ?

— Il dit que oui. Les membres du comité se les seraient partagés. Ils étaient sept. Lui n'a rien reçu. Ils l'ont habilement éliminé à ce moment-là.

Holden ne paraissait pas satisfait.

— C'est louche, non ?

— Varegas est sur la défensive. J'en apprendrai plus ce soir certainement.

— Vous y retournez ?

— Je crois en cette piste.

Holden prit le journal qui traînait sur sa table.

— Vous avez vu cet Heinrich ? Président d'un syndicat du vêtement ? Liquidé salement. Attentat marxiste. Ils n'ont même pas de logique. Ils prétendent que la ville est calme, et d'un autre côté leurs ennemis de gauche peuvent frapper. Un commerçant sans importance. Pourquoi pas un type plus haut placé.

— Heinrich figuré sur cette liste noire de ceux qui ont touché

des fonds de Langley.

— Je sais. Voilà qui va clore le bec de tous les autres.

Kovask alluma une cigarette, croisa ses longues jambes.

— Que font les autres membres de la commission ?

— Ils travaillent. Certains sont partis pour les régions minières, les centres industriels. Nous enquêtons aussi sur les Américains installés dans ce pays.

Dans sa main droite, il brandit une poignée de feuilles :

— Le double des convocations. Mais viendront-ils ? Il paraît qu'une vingtaine de nos compatriotes ont quitté la capitale ces jours derniers, et j'ignore par quels moyens. Mais je voudrais que vous vous intéressiez plus particulièrement à cet homme-ci.

Kovask se leva pour prendre une fiche. Il ne connaissait pas ce visage rond de doux intellectuel, aux yeux presque étonnés derrière des lunettes à la monture fine, aux cheveux rares et un peu fous.

— Qui est-ce, un gauchiste ?

— Pas du tout. Michael Mervin, un spécialiste des pays de l'Amérique latine. Il s'est installé au Chili voici un an, en provenance du Brésil. On l'a vu aussi en Bolivie, en Uruguay, en Argentine.

— C.I.A. ?

— Rien ne le prouve. C'est un type effacé et prudent.

— Sa raison sociale ?

— Correspondant des Chambres de commerce de l'Amérique du Nord.

— C'est vague.

— Oui, mais il fournit de la documentation régulière, paraît-il, à certaines villes du Canada, des U.S.A. et du Mexique. Curieusement, il était toléré par le gouvernement Allende, allez savoir pourquoi. Emportez cette fiche, et étudiez-là.

— Cela suffira, dit Kovask. J'ai noté l'essentiel, dont son adresse.

— Le personnage serait le chef d'un réseau parallèle, créé par Langley.

Le Commander fronça ses sourcils :

— Vous êtes bien renseigné, sénateur.

— Et comment ! Après tout, nous avons nous aussi notre

service de renseignement à Washington. Vous ne pouvez savoir la masse d'informations que nous recevons, et je dois louer un ordinateur plusieurs jours chaque mois pour les traiter.

— Votre secrétaire doit avoir beaucoup de travail.

— Marina ?

Holden eut un air assez polisson :

— Elle n'est chez moi que depuis peu. Mais j'ai un pool bien rodé, dans la capitale. Vous vous occupez de ce Mervin ?

— Promis.

Il serra la main du sénateur, et passa dans la salle d'attente. Un homme attendait, Américain du Nord rien qu'à son aspect. Il paraissait très nerveux, et se précipita vers le sénateur :

— Je ne comprends pas à quoi rime cette convocation.

— Un instant, et je vous l'explique, dit placidement Holden en refermant la porte.

Marina et Kovask échangèrent un regard amusé.

— Il m'accabloit de questions, se montrait même désagréable. Je crois, qu'on va en recevoir des dizaines comme lui. Ça promet.

— Une chance pour vous de recevoir une invitation à dîner.

— Oh ! ce genre de type ne me plaît pas tellement. J'aime bien choisir.

— Dommage que je sois occupé si tard aujourd'hui. M'auriez-vous choisi ?

Elle sourit gentiment :

— Pourquoi pas ? Mais avec ce couvre-feu, ce n'est guère facile.

— On doit pouvoir y remédier, dit-il.

Marina lui dédia un regard soupçonneux :

— Champagne, électrophone et lumière tamisée dans votre chambre par exemple ?

— Ou dans la vôtre, fit-il sur le même ton.

Elle parut rester rêveuse :

— Pourquoi pas. Mais j'aime bien m'endormir avant minuit.

— J'essaierai d'être ici.

Dans le hall de l'hôtel un officier de marine, un capitaine de vaisseau, équivalence de son grade de commander, s'approcha de lui, et lui demanda s'il était bien le Commander Serge

Kovask.

— Bien sûr. Vous m'attendiez ?

— L'amiral José Coruna désirerait vous rencontrer. J'ai une voiture devant la porte.

Kovask resta interdit durant quelques secondes. Coruna était le patron des services secrets de la Marine chilienne, un homme réputé pour sa férocité, et son extrémisme fascisant.

— Tout de suite ? s'étonna-t-il. Mais c'est un enlèvement.

Le capitaine de vaisseau resta de marbre. Ils étaient les maîtres du pays, et l'affirmaient avec autorité. D'ailleurs, il ne s'était même pas présenté. Kovask faillit répondre qu'il ne pouvait le suivre, et proposer une autre heure, mais il ne pouvait compliquer la situation.

— Je suis donc forcé de venir.

Dehors, il monta dans la Mercedes noire, qu'un marin pilotait. Un autre, en tenue de combat, tenait la portière ouverte. Sa main droite ne quittait pas la détente de sa mitrailleuse.

Le court trajet fut silencieux jusqu'au ministère de la Marine. Kovask se contenait à grand-peine, et il dut faire appel à tout son sang-froid dans l'ascenseur.

Ils traversèrent un bureau où travaillaient des marins en uniforme, puis le capitaine de vaisseau heurta du doigt une double porte, l'ouvrit, s'effaça.

— Entrez, *señor Commander*.

Kovask reconnut de suite le visage de fanatique de l'amiral Coruna, son profil d'aigle, sa petite moustache, son regard illuminé. Un sourire sans chaleur entrouvrit des lèvres parcheminées, sur de petites dents blanches.

— Commander Kovask, je suis heureux de vous rencontrer. Dès que j'ai su que vous faisiez partie de la commission sénatoriale d'enquête de votre pays, j'ai eu hâte de vous connaître.

Il lui désigna une chaise :

— Vous êtes déjà venu dans ce pays ?

— En effet, dit Kovask. C'était en 1969.

— Oui, je me souviens. Il y avait eu collaboration entre nos services. D'ailleurs, il y a toujours eu une grande entente entre

la Navy et notre marine.

— Il devait même y avoir des manœuvres début septembre, dit tranquillement Kovask. Des navires de nos deux pays devaient y participer.

Allende avait cru se débarrasser de sa marine, mais celle-ci, désobéissant aux ordres, était revenu à Valparaiso quelques heures plus tard, et ce retour avait marqué le début du putsch. Coruna garda tout son calme malgré cette allusion.

— Je souhaite que cette entente continue, dit-il. Elle a été nouée à de très hauts niveaux. Il ne faudrait pas qu'elle soit détruite par des initiatives personnelles.

Kovask gardait un visage glacé.

— Nous avons toléré que des sénateurs étrangers viennent dans notre pays pour y interroger leurs ressortissants, et éventuellement quelques Chiliens. Tout doit se passer dans les meilleures conditions, et il ne faudrait pas que cette sérénité soit gâchée par quelques incidents déplaisants.

— Vous craignez quelque attentat ? dit sèchement Kovask. De l'ordre de celui dont parle *El Mercurio* aujourd'hui ?

L'amiral Coruna s'immobilisa, comme frappé en plein visage. Il mit quelques secondes à se ressaisir :

— Oh ! ces attentats sont le fait d'irresponsables. Je veux parler d'autre chose. Je voudrais, Commander, que vous ne tentiez pas d'outrepasser les limites de votre mission.

Kovask se leva lentement :

— Vous serait-il possible de me faire parvenir vos recommandations par la voie hiérarchique ? Je ne reçois d'ordre que de mon chef, le Commodore Gary Rice, qui a provisoirement délégué ses pouvoirs au président de la commission, le sénateur John Holden.

Il y eut un silence et Coruna revint derrière son lourd bureau de style colonial.

— Vous ne me comprenez pas, Commander. Je ne cherche nullement à vous mettre des bâtons dans les roues. Je sais que vous bénéficiez d'une immunité diplomatique, et je n'aurais garde de l'oublier, mais je vous demande d'être prudent. Les esprits sont terriblement échauffés, et s'il devait vous arriver quelque chose, songez que les rapports entre nos deux pays s'en

trouveraient ternis.

La menace était directe et franche. Coruna souriait, avec un air de loup affamé.

— Je vous remercie, dit Kovask. Notre but est de rechercher la vérité. Il y a de grandes chances pour que celle-ci, quelle qu'elle soit, ne finisse par jaillir un jour ou l'autre.

— Nous le souhaitons avec vous, Commander.

Kovask s'inclina, mais d'un geste, l'amiral lui fit signe d'attendre un instant. Il prit un papier sur la table, et fit semblant de le lire avec attention.

— Vous êtes accompagné d'une certaine *señora* Pepini ? Francesca Pepini ?

— C'est exact, dit Kovask secrètement inquiet. Madame Pepini est ma secrétaire. C'est une vieille dame inoffensive. Étant donné mes fonctions habituelles, j'ai cru bon de m'adjoindre une personne de ce genre.

Coruna hocha la tête :

— Inoffensive, vraiment ? Savez-vous où elle se trouve en ce moment ?

— Mais à son hôtel, très certainement. Elle prépare des dossiers, fait quelques visites et promenades dans la ville.

— Oui. Est-ce qu'elle sait conduire ?

Kovask fronça les sourcils :

— Mais oui.

— On l'a vue au volant d'une Volkswagen ce matin. Il n'y a pas une demi-heure d'ailleurs.

— Elle a dû la louer.

Coruna eut un sourire sardonique :

— Hélas non ! Ou bien elle a été la victime de gens malhonnêtes, car cette voiture a été volée à la femme du recteur de l'université catholique. Et, en ce moment, la loi martiale est stricte. Toute personne trouvée au volant d'un véhicule volé est immédiatement fusillée.

Sentant son cœur battre plus vite, Kovask se demanda si cet être démoniaque ne lui destinait pas quelque coup horrible.

— La *señora* Pepini est assez naïve... Peut-être a-t-elle été abusée ?

— Je l'espère pour elle. Mais ne vous inquiétez pas. J'ai

donné des ordres pour qu'on la prévienne du danger qu'elle courre. J'espère qu'ils arriveront à temps.

Kovask s'incline :

— Je vous remercie, dit-il une injure au bord des lèvres. Dès que je la reverrai, je la mettrai en garde contre ce genre d'imprudence.

— Eh bien, au revoir, Commander. Je vous souhaite un séjour très agréable dans notre capitale. La vie reprend rapidement un cours paisible, et d'ici quelque temps, il n'y aura même plus de couvre-feu. Les endroits où l'on s'amuse rouvriront, du moins les plus convenables, et vous pourrez constater que le *Santiago by night* ne manque pas de charme.

Le même capitaine de vaisseau, toujours aussi glacé, le reconduisit à son hôtel. Il eut envie de signaler l'incident au sénateur, mais il y renonça. Il avait été mis en garde, et cela le regardait seul. Il commanda un taxi, et se fit conduire à l'hôtel de la Mamma. On lui apprit que, sortie depuis le matin, elle n'avait pas encore reparu.

Il demanda à son chauffeur de passer devant la boutique de Lascos, et vit que le rideau de fer de cette dernière était baissé. Il n'en comprenait que trop facilement la raison. Impressionné par la mort d'Heinrich, Lascos avait accepté de se confier aux mains de la Mamma. Dieu seul savait où ils se trouvaient actuellement.

— Laissez-moi ici, dit-il au chauffeur.

Après avoir marché durant cinq minutes, il reprit un autre taxi, et se fit conduire dans la rue de Michael Mervin. Il continua ensuite à pied, s'arrêtant devant les vitrines, se rapprochant peu à peu de l'immeuble visé.

Il fut surpris par son aspect vieillot. Sans être délabré, il aurait bien eu besoin d'un ravalement. Il pénétra dans le hall du bas, fit la grimace. Les peintures s'écaillaient, et l'endroit paraissait mal entretenu, sale. Il y avait plusieurs boîtes aux lettres, dont celle de Michael Mervin. Au premier étage.

À ce niveau, une pancarte invitait à entrer sans frapper. Il le fit, et fut surpris de découvrir un secrétariat en pleine activité. Trois filles tapaient à la machine, une quatrième discutait avec un visiteur. Deux autres personnes attendaient leur tour. Il rafla

des brochures rédigées en langue anglaise et espagnole, s'assit pour examiner attentivement l'endroit.

Des bribes de conversation lui parvenaient. Celui qui parlait, un Chilien très élégant, s'informait des conditions de reprise du commerce des juke-boxes avec les fabriques américaines, et la préposée lui répondait avec compétence. Kovask chercha désespérément le sujet qu'il pourrait aborder lorsque ce serait son tour.

Lorsque la porte palière s'ouvrit, il releva la tête, la rabaisse aussitôt, et s'arrangea pour que le nouveau venu ne puisse découvrir son visage. Il s'agissait de Juan Palacio, l'un des patrons du syndicat des transporteurs routiers. Il paraissait très au courant de la maison, car il longea les guichets, alla jusqu'à une porte au fond, entra sans frapper. Kovask eut juste le temps d'apercevoir, la silhouette épaisse du Chilien ne lui en permettait pas plus, le visage d'une femme à lunettes, certainement une secrétaire particulière.

À priori, rien de surprenant dans une telle visite. Palacio pouvait avoir des raisons professionnelles de venir chez Michael Mervin. Mais le fait qu'il soit un familier des lieux était autre chose.

Il jugea inutile de s'attarder dans cet endroit. Il replia la documentation sur les activités des différentes Chambres de commerce du Canada et de la côte Ouest des U.S.A., se dirigea vers la porte. Nul ne fit attention à lui lorsqu'il s'esquiva. Dans le couloir, il s'immobilisa, tourna à droite au lieu de reprendre l'escalier, arriva en face d'une porte. Elle devait permettre à Michael Mervin de sortir discrètement de son bureau. Il nota ce détail, et quitta définitivement l'immeuble. Dehors, tombait une petite pluie fine.

CHAPITRE IV

— Vous n'auriez pas dû revenir, *señor*. Mon mari ne sera pas content. Il a déjà beaucoup de difficultés, et vous allez lui en apporter d'autres.

Dans le taudis mi-planches, mi-adobes, flottait une vapeur qui sentait la pomme de terre. Une grande marmite cuisait sur une vieille cuisinière rouillée, certainement récupérée sur une décharge publique. Groupés autour d'une lampe à pétrole posée sur une petite table, les trois enfants du couple Varegas jouaient aux cartes. Kovask les trouva beaux, malgré leurs vêtements usés et leurs yeux tristes. Maria Varegas était une petite femme malingre, au visage allongé et maigre. Il lui manquait de nombreuses dents, et en parlant, elle mettait toujours la main devant sa bouche, pour cacher ce trou. Ses cheveux ternes glissaient par mèches lorsqu'elle secouait la tête.

— Je sais ce que vous attendez de Jorge, mais il ne dira rien. Parce qu'il a voulu continuer à travailler, les autres l'ont battu, poussé à la grève. Nous avions des dettes, et nous avons tout perdu. Les camions d'abord, puis tout le reste. Mon frère Carlos travaillait avec lui. Il a été fusillé par les soldats. Ils ont arrêté mon mari, mais l'ont relâché au bout de quelques jours.

Kovask prit son paquet de cigarettes, le lui tendit. Elle refusa d'un geste.

— S'il avait fait grève, nous n'en serions pas là. Mais il croyait à l'union populaire. Il continuait de ravitailler les magasins créés par le C.U.T., le syndicat unique des travailleurs. Il n'a même pas été payé. Et puis, ils l'ont agressé. Il ne pouvait plus travailler. Les camions sont tombés en panne, certainement sabotés par les autres transporteurs.

Elle secouait la tête, et une mèche s'obstinait à tomber sur sa

joue droite.

— À partir de là, tout est allé très mal. Nous avions toujours eu du ravitaillement, puisque Jorge en transportait. Et puis, d'un coup, plus d'argent, plus rien à manger. Et la vie qui devenait terriblement difficile. Les prix doublaient, triplaient, et on ne trouvait pas grand-chose. Il y avait des gens à l'affût, pour vous racheter vos meubles, votre linge, pour une bouchée de pain. Nous avions construit une petite maison dans la banlieue nord. Il nous a fallu la revendre, ce qui a été tout juste suffisant pour rembourser le prêt. Et nous sommes venus ici.

L'aînée des enfants, une petite fille aux yeux magnifiques, se tourna vers eux comme pour reprocher à sa mère de se laisser aller à des confidences.

— Vous comprenez, *señor*, pourquoi je vous demande de vous en aller ? Je sais ce que vous voulez, et Jorge a tellement de haine dans le cœur qu'il est troublé par vos propositions. Mais vous attendez tout de lui, et ne lui donnerez rien. Que pouvez-vous pour nous ?

— Vous aider à quitter ce pays, murmura Kovask pas très à l'aise, se demandant s'il pourrait tenir ce genre de promesse.

Elle eut un petit rire :

— Vous mentez mal. Peut-être parce que dans le fond, vous n'êtes pas un mauvais homme. Quitter le Chili maintenant ? Il y a des centaines de milliers de gens qui voudraient en faire autant. Mais les frontières sont fermées, les soldats et les carabiniers patrouillent partout, et principalement dans les *poblaciones*. Comment avez-vous fait pour passer ? demanda-t-elle méfiante ?

— J'ai pris des précautions, répondit-il.

— Peut-être qu'ils vous ont suivi, et qu'ils attendent tapis dans l'ombre. Même dans ces endroits misérables, il y a des *soplones* pour dénoncer les autres. C'est tous les jours qu'ils viennent arrêter, perquisitionner. Ils rentrent dans ces taudis, et bouleversent tout. Parfois même la maison est inhabitable, car ils ont crevé les murs et les toits.

— Y a-t-il eu des morts dans le quartier ?

— Non, il n'y en a pas eu. Ce sont les soldats qui le disent, et l'affirment, et si on dit le contraire, on peut être arrêté. Mais le

curé a procédé à onze enterrements, et encore, il ne parle que de ceux qui ont voulu passer par son église. Pas des autres.

La porte s'ouvrit, et Jorge Varegas entra. Il ne parut pas surpris de voir Kovask. Sans un mot, il se débarrassa d'un morceau de plastique, qui lui servait d'imperméable, s'approcha de la cuisinière pour tendre ses mains. Ses vêtements mouillés se mirent à fumer. Il devait être grand, mais se tenait un peu courbé. Il avait toujours les yeux mi-fermés, comme pour cacher la flamme intense de son regard. Des rides verticales tranchaient son visage en parts terreuses.

— Tu rentres tard, dit-elle.

— La benne est tombée en panne. Personne n'est venu, et nous sommes revenus à pied. On nous a arrêtés deux fois, et fouillés. Ils empêchent les *paisano* de venir en ville. Beaucoup s'enfuient des *estancias*, que les anciens propriétaires veulent reprendre.

Kovask s'approche de lui, pour tendre son paquet de cigarettes. Varegas en prit une, et la fuma avec une sorte d'avidité.

— J'ai réfléchi, dit-il. Je crois que nous n'avons plus rien à perdre maintenant.

— Jorge, crie sa femme, pense aux enfants !

Il parut ne pas entendre.

— Il faut que je parle. Vous ferez ce que vous voudrez ensuite.

— Nous vous ferons sortir de ce pays. À bord d'un bateau, qui relâchera dans le port de Valparaiso.

— Valparaiso ? Avec toute la flotte militaire ? Avec tous ces marins, qui sont les pires de tous ?

— Justement. Nous attirerons moins l'attention. Mais nous reparlerons de tout ça plus tard.

— Bien sûr, fit la femme, avec agressivité. Pour vous, c'est le moins important. Vous allez le presser comme une éponge, et puis ne plus vous préoccuper de nous tous.

— Tais-toi.

Il ne l'avait même pas regardée, n'avait pas crié, et elle se tut aussitôt.

— Il reste un peu de vin, dit-il, sers-nous deux verres.

Les gosses avaient déserté la petite table, disparu dans la pièce voisine plongée dans l'obscurité. Ils s'assirent en face l'un de l'autre.

— J'ai rencontré Palacio aujourd'hui. Il s'est présenté de lui-même devant le président de la commission sénatoriale venue de mon pays.

— De lui-même, répéta Vargas. Il n'y était pas obligé ?

— En principe, cette commission ne doit recevoir que des Américains. Ceux-là ne peuvent refuser de comparaître, mais les Chiliens n'ont pas à répondre. Ceux qui le font viennent librement.

— Ils ont conseillé à Palacio de se présenter. Il était toujours bien nourri ?

— Toujours.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Pas grand-chose. Qu'il n'avait jamais eu de contacts avec la C.I.A. Mais je ne le crois pas. Peu de temps après, il est allé rendre visite à un certain Michael Mervin. Vous le connaissez ?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois. Mais appartiendrait-il lui aussi à la C.I.A. ?

— Nous n'en avons pas la preuve. Il a pu créer un service indépendant. Où l'avez-vous rencontré ?

— Mais au siège du Syndicat des transporteurs. Beaucoup de cargos font relâche à Antofagasta, au nord, à près de quinze cents kilomètres d'ici. Il faut des camions, pour aller chercher la marchandise. Mervin traitait pour les expéditeurs.

— Avez-vous bénéficié de contrats ?

— Quelquefois, mais la plus grosse partie allait à Palacio et aux autres évidemment, surtout pour les containers. Je n'étais pas équipé pour leur transport. Je devais me contenter du vrac.

— Si nous en venions à ces cent mille dollars ?

— En fait, il s'agissait de marks. Trois cent mille marks allemands. Ici, cette monnaie est très prisée. Peut-être parce qu'il y a beaucoup d'Allemands dans ce pays. Mais j'ai vu l'argent sur la table. Des billets neufs, dont les séries se suivaient. Rien de plus facile à retenir. Il suffisait de se souvenir du premier et du dernier numéro.

— Et vous vous en souvenez ?

La femme de Varegas apporta les deux verres d'un vin épais. L'ex-camionneur y plongea tout de suite les lèvres.

— Vous pouvez en boire, dit-il, en voyant que Kovask ne prenait pas son verre. Il n'est pas mauvais.

— Tout à l'heure. Pourquoi n'avez-vous pas eu droit au partage ?

— Il a été décidé que l'argent serait gardé en réserve, pour soutenir la grève. Il a même été décidé qu'on pourrait tout de suite en distribuer le tiers. Comme premier secours. Premier secours, ricana-t-il, à des gens qui pour la plupart sont très riches. J'ai demandé qu'un effort soit fait pour les petits transporteurs. Ils ont fait de vagues promesses.

— Mais vous n'étiez pas en grève à ce moment ?

— C'était au début. Beaucoup hésitaient, pas mal de gros. Et puis, d'un coup, je me suis retrouvé seul.

— Qui avait apporté l'argent ?

— Une fille. Je ne l'avais jamais vue, et je ne connais pas son nom. Elle l'avait dans une serviette. Nous étions en réunion extraordinaire, et Palacio paraissait attendre quelque chose. C'était cet argent. Il est resté sur la table plus d'une heure. Chacun a pu le toucher. J'ai été le seul à découvrir que les numéros se suivaient. Je me suis amusé, au cours de la conversation, à le mettre en tas. Vous comprenez, dans ces réunions, j'étais un peu le parent pauvre. Quand il fallait des bières, des sandwiches, c'est à moi qu'on s'adressait. De même, pour aller chercher des dossiers, un papier, ou de quoi écrire. Je servais de larbin. Personne ne s'est donc étonné que je range l'argent sur un coin de table. Bien sûr, on me surveillait, des fois que l'envie me prenne d'empocher une liasse, mais ils ne se sont pas doutés que je notais les numéros de cette façon. À tout hasard.

— Vous ne savez rien de cette fille ?

— Non. Absolument rien.

— La reconnaîtriez-vous, au besoin ?

— Je crois. Elle n'était pas très belle, avec un corps massif, de grosses jambes. Des lunettes aussi.

— A-t-elle parlé ?

— Juste avec Palacio, pour lui demander un reçu.

— De quelle sorte le reçu ?

— Un papier bleuté imprimé. Elle possédait un carnet à souches. Palacio a rapidement compté, puis a signé. La fille lui a remis une feuille, jaune celle-là. C'est tout.

Kovask but un peu de vin, fut surpris par sa force et son bouquet. Le climat du Chili permettait d'obtenir des crus honorables, contrairement aux vins argentins, qui ne varient jamais d'une année à l'autre, et restent assez médiocres.

— Ensuite ?

— Nous nous sommes séparés. À partir de là, j'ai été contacté par la C.U.T., pour ravitailler les magasins qu'elle avait créés un peu partout.

Les commerçants dissimulaient leurs stocks, commençaient à vendre au marché noir. La centrale syndicale a décidé de se passer d'eux.

— Vous n'étiez pas communiste pourtant ?

— Je ne l'ai jamais été, mais mon beau-frère, qui travaillait chez moi comme salarié, faisait partie du syndicat. C'est lui qui s'est débrouillé pour nous obtenir du fret. Au début, nous avons été payés rubis sur l'ongle, puis terminé.

— Vous avez continué quand même ?

Varegas parut gêné d'abord, puis il haussa les épaules :

— Après tout, je n'ai rien fait de grave, c'est humain. J'avais toute l'essence que je voulais, et je pouvais récupérer du ravitaillement. Suffisamment pour nourrir ma famille. C'est pourquoi j'ai continué.

— Et votre syndicat ?

— Ils faisaient pression sur moi, et me convoquaient. Je n'y allais pas toujours. Ils étaient furieux, me menaçaient, disaient que j'étais un traître, un jaune, un mauvais patriote, que la plupart des partis, de droite bien sûr, avaient déclaré que nul n'était tenu d'obéir à un Président qui avait failli à sa mission. Mais moi, le *companero* Allende me plaisait assez. J'ai refusé. Et puis un soir, ils m'ont attendu pas loin de mon garage. J'étais seul, et ils avaient des barres de fer. Ils m'ont laissé pour mort, à cause d'un coup sur la tête. Mais je n'avais rien d'autre de cassé. Impossible de conduire. Mon beau-frère faisait ce qu'il pouvait, jusqu'à ce que son camion tombe en panne, puis le mien.

Impossible de trouver les pièces de rechange. Carlos mon beau-frère m'a quitté pour travailler directement avec les véhicules de la C.U.T. C'est pourquoi il a été fusillé, parce qu'il conduisait un véhicule qui ne lui appartenait pas. Le reste vous vous en doutez. La grande dégringolade, et nous voilà ici. Encore heureux que j'aie trouvé cette place d'éboueur.

Kovask lui tendit ses cigarettes, et ils restèrent silencieux. À côté, les enfants chantonnaient une étrange mélodie indienne. La femme, debout devant son fourneau, leur tournait le dos.

— Palacio n'a pas cherché à vous nuire depuis ?

— Non. Pourquoi le ferait-il ? Il m'a ruiné, et pour lui c'est plus important que de m'avoir pris la vie. De plus, il ignore que j'ai relevé les numéros des billets allemands. Il se fout complètement de moi. Mais vous même, *señor*, comment m'avez-vous retrouvé ?

— J'ai fait une enquête sur le syndicat des transporteurs. Normal, puisqu'il est l'un des principaux artisans de la chute du régime. J'ai obtenu le nom des membres, et j'ai appris que sur huit, sept étaient toujours en place, et très prospères. Qu'ils bénéficiaient des faveurs de la Junta.

— Sauf moi.

— Voilà. Je vous ai fait rechercher. On m'a dit que vous habitez ici maintenant. Rien de plus difficile.

— Et vous pensiez, qu'il y avait une raison à ma déchéance ?

— J'ai soupçonné quelque chose, mais je n'en savais pas tellement plus.

Varegas regarda ses mains boursouflées.

— C'est dur, le métier. Après le putsch, il a fallu travailler jour et nuit, sous la surveillance des carabiniers, pour vider les rues de toutes les saletés. Nous manquions même de pelles, et nous devions prendre les ordures à pleines mains. Je dois avoir pris une sorte d'eczéma. Mais je ne peux me permettre de me faire soigner. Ils me traiteraient de tire-au-flanc.

— Vous êtes prêts à quitter ce pays ?

— Oui, mais je ne voudrais pas vivre dans le vôtre. Des gens comme nous y seraient trop malheureux. Peut-être que le Mexique...

— Comprenez-moi bien, Varegas, les numéros des billets

c'est bien, c'est même très important, mais il me faudrait aussi le nom de cette fille. Il y a une hypothèse. Il est possible qu'elle travaille pour Michaël Mervin, mais ce n'est pas sûr. Pour cela, il faudrait que nous puissions aller ensemble là-bas, pour que vous jetiez un coup d'œil.

— Je travaille toute la journée, *señor*.

— Ne pouvez-vous prétexter le besoin de soigner votre eczéma ?

— Je ne serai pas payé.

— Je peux vous donner de l'argent. Pour vous dédommager.

Mais il sentait Varegas très fier, et craignait de l'avoir blessé.

— Vous allez collaborer avec moi, il est juste que vous soyez payé pour votre peine.

— Je n'en fais pas une question d'argent. Et puis, si vous prouvez que le Syndicat des transporteurs a reçu de l'argent de la C.I.A., est-ce que cela me vengera de Palacio ? Ce sera un règlement de compte entre votre commission et la C.I.A., mais ça ne changera rien dans ce pays.

— C'est vrai, reconnut le Commander. Mais je peux vous aider à sortir de ce ghetto.

— Je devrais aller témoigner dans votre pays ?

— Oui, ce sera obligatoire.

— Et ils me croiront ?

— Certainement, si nous étayons vos dires. Nous parlerons des billets, de cette fille. Mais il nous faudra rechercher l'origine de l'argent, obtenir aussi le témoignage de cette fille.

Varegas soupira :

— C'est un travail impossible.

— Non. Nous avons l'habitude.

Soudain, il y eut un coup de sifflet strident au-dehors, un bruit de galopade. Varegas se dressa d'un bond, faisant basculer sa chaise.

— Que se passe-t-il ?

— C'est le signal que les forces de l'ordre sont dans la *poblacion*, dit le Chilien. Il faudrait que vous partiez le plus vite possible maintenant. Vous risquez des ennuis.

Il y avait d'autres bruits de pas.

— Les gens qui ont quelque chose à cacher préfèrent filer.

Vous n'allez pas sortir par là... Venez.

Kovask le suivit dans la chambre. À la lueur de la lampe, il vit les gosses sur un lit. Varegas désigna la fenêtre.

— Par là, vous pouvez arriver à filer. Méfiez-vous, il y a un grand fossé pas loin. C'est pourquoi les soldats ne s'y risquent pas. Mais vous verrez deux saules. Vous passerez facilement entre eux. Il y a des pierres qui dépassent de l'eau. Bonne chance, *señor*.

Kovask prit quelques billets dans sa poche, les lui fourra dans la main.

— Demain, alors ? Quel endroit ?

— Alameda, vers le chantier du métro. Je passerai à l'hôpital avant.

— Onze heures ?

— Entendu.

Une fois dehors, il fonça droit devant lui. La pluie continuait de tomber, mais de puissants phares éclairaient le bidonville, ceux des command-cars qui le cernaient par l'ouest. Il aperçut les deux saules, mais dut tâtonner pour percevoir les pierres qui permettaient de franchir le fossé large de trois mètres, et qui empestait. Il faillit tomber dedans, se rattrapa à temps. Mais ses souliers étaient pleins de boue lorsqu'il atteignit un petit chemin. Il dut marcher encore longtemps, avant de retrouver sa voiture de location, dans un quartier moins lugubre. De temps en temps, il tendait l'oreille, depuis que quelques coups de feu lui étaient parvenus.

Tout en conduisant sa Peugeot 304, il se demandait si la rafle de ce soir n'était pas destinée à le mettre dans une situation embarrassante, mais nul ne savait qu'il devait venir là.

Dans l'hôtel, il s'efforça de passer inaperçu, mais rencontra Marina Samson dans le couloir de son étage. Elle portait une robe légère pour le soir, qui découvrait ses bras, sa gorge et ses cuisses. Son sourire fut assez ironique :

— D'où sortez-vous, grands dieux, ainsi crotté ?

— Je ne sais pas si vous vous en doutez, dit-il, mais il pleut, et il y a des chantiers abandonnés un peu partout dans cette ville.

— Voulez-vous que je vous aide à réparer ces dégâts ? Nous

pourrions ensuite aller souper.

Il consulta sa montre.

— Neuf heures seulement, dit-elle en lui prenant le bras.

Nous avons tout le temps.

— Jusqu'à minuit, lui rappela-t-il.

— Le sénateur dîne en ville. Je suis libre. Vous savez que dans ces pays, ils servent très tard.

Dans la chambre, il passa dans la salle de bains pour se changer.

— Donnez-moi vos vêtements, demanda-t-elle de l'autre côté de la porte. Je vais sonner pour qu'on vienne les chercher.

— Vous ne craignez pas pour votre réputation ?

Elle ne répondit pas. Il sortit métamorphosé, et elle battit doucement des mains :

— Vous êtes magnifique. Avez-vous accompli une mission périlleuse ce soir ?

— Même pas, dit-il. Si nous allions dîner ?

Dans la grande salle de restaurant, ils choisirent une petite table à l'écart, et par son choix des plats, elle lui montra qu'elle avait un goût gastronomique très sûr.

— Il paraît qu'on danse au sous-sol, dit-elle. Irons-nous ?

— La *dolce vita* reprendra vite ses droits, remarqua-t-il.

— Oh ! ne soyez pas austère, pas ce soir. Nous ne pouvons nous priver de quelques plaisirs, parce que ce pays vit des événements graves.

Il ne répondit pas, se souvint de l'odeur des pommes de terre cuisant dans la pauvre baraque des Varegas. Peut-être, étaient-ils en train de subir la fouille des carabiniers ou des soldats. Il ne pouvait oublier tout ça.

— Songeur ? murmura-t-elle, en tartinant un bout de son toast de foie gras.

— Excusez-moi.

— Avez-vous découvert quelque chose d'intéressant ? Sur Juan Palacio ?

Il secoua la tête :

— Non. Dites-moi, ce nom de Mervin vous dit-il quelque chose ?

— J'ai vu sa fiche dans les papiers du sénateur. Un curieux

bonhomme, non ?

— Il entretenait des relations suivies avec le Syndicat des transporteurs, et, aujourd’hui, il a reçu la visite de Juan Palacio.

Elle leva vers lui ses jolis yeux :

— Quoi d’étrange, puisqu’il s’occupe de commerce ?

— Palacio avait vraiment l’air chez lui.

— Parce que vous êtes entré dans les bureaux ?

— Bien sûr.

Il eut l’impression qu’elle en était estomaquée.

— Mais sous quel prétexte ?

— Oh, je suis ressorti assez vite. Emportant de la documentation. Mais je crois la piste intéressante.

— Serge, dit-elle, estimez-vous vraiment que le changement de régime soit une faute pour notre pays ?

— Je n’en sais rien, mais ce sont les méthodes qu’il faudrait revoir. Nous accumulons les bourdes, et je peux vous en rendre témoignage. Depuis que je fais ce métier, j’ai vu le travail de la C.I.A. : Asie du Sud-Est, Europe, Afrique, Amérique du Sud. Quel gâchis ! Sincèrement, je pense que la C.I.A. devrait passer en Haute Cour, d’un bloc, pour atteinte à l’honneur et au rayonnement de notre pays.

Elle sursauta :

— Oh ! tout de même. Vous exagérez pour me choquer ?

— Pas du tout. Ces gens-là sont en train de nous entraîner vers la catastrophe. Et très peu d’Américains s’en rendent compte.

— Sauf vous, et votre service ? fit-elle goguenarde.

— Oh ! mon service... Il n’est pas innocent, lui non plus. Je ne crois pas que mon chef reste encore longtemps à son poste. Lorsqu’il partira, je ne resterai pas non plus.

— Que deviendrez-vous ?

— Je l’ignore. J’essaierai de travailler pour des gens propres.

Plus tard, ils allèrent danser, boire une coupe de Champagne. Leurs relations devinrent très tendres, et comme il consultait d’un air inquiet sa montre, elle se mit à rire :

— Me prenez-vous pour Cendrillon, qui s’enfuit au premier coup de minuit ?

— N’est-ce pas ce que vous m’avez dit ce matin ?

— Si vous serrez vos bras bien fort autour de mon corps, peut-être que je ne pourrai vous échapper.

Dans l'ascenseur, comme elle lui tournait le dos, il ne put s'empêcher de poser sa bouche sur sa nuque, et puis sur ses épaules satinées. Elle frissonna.

— Qu'en penserait le sénateur, qui me croit sage ?

— Je crois qu'il nous approuverait, dit-il en accentuant son baiser sur le long cou élégant, faisant glisser ses lèvres vers la petite oreille rose.

Dans la chambre de Kovask, elle s'installa sur le canapé, les jambes croisées.

— Faites-moi un peu la cour, que je fonde, murmura-t-elle. J'adore qu'on me murmure des folies.

Il se mit à ses genoux, les embrassa tendrement, fit remonter ses lèvres le long du collant léger.

— Vous ne parlez pas beaucoup, remarqua-t-elle, la voix rauque. Pourtant, vos lèvres sont éloquentes.

CHAPITRE V

À la nuit tombante, ils avaient pu rejoindre un petit village situé sur l'ancienne route de Valparaiso, et ils avaient pris le car pour le port. Mais ils s'étaient séparés dans le véhicule. Lascos était assis à l'avant, et elle pouvait le surveiller. Elle avait fini par le convaincre de se rendre à sa maison de campagne.

— Mais ils vont y venir tout droit, avait-il gémi.

— Ils ont dû y aller tout droit. Maintenant, nous ne risquons plus rien, à moins qu'ils n'aient laissé un guetteur. Je saurai m'en rendre compte. Vous me préviendrez, lorsque l'arrêt approchera. Il suffira que vous vous baissiez pour renouer votre lacet de chaussure.

La route était sinuuse et étroite, et la pluie qui tombait n'arrangeait rien. Ils avaient passé plusieurs heures dans cette cabane abandonnée, et dont le toit fuyait. Ils avaient faim et soif. Aussi, avant de prendre le car, ils avaient pu boire dans un café, et manger un sandwich, toujours en ayant l'air de ne pas se connaître.

Il y eut une alerte, un barrage de carabiniers, mais ils se contentèrent de jeter un coup d'œil aux passagers, avant d'autoriser le chauffeur à continuer. Peu à peu, l'étau se relâchait, autour de la capitale, mais en écoutant ses voisins, la Mamma apprit que le port de Valparaiso était sévèrement gardé.

Lascos se baissa pour renouer son lacet, lui jeta un regard entendu. Elle se leva, tapota ses vêtements, se dirigea vers l'avant en personne qui connaît le trajet. Le car finit par se ranger sur le côté, et elle descendit, avec la crainte obscure, que l'épicier ne lui ait joué un tour, et ne la suive pas. Plus loin, il la rattrapa, à son grand soulagement.

— Inutile de traverser le village. On peut prendre un raccourci. Il y a des provisions là-bas.

Ils marchèrent en silence pendant un quart d'heure, puis Lascos désigna un groupe d'arbres.

— Ma maison est là-bas derrière. Oh ! elle n'est pas très grande. Un rez-de-chaussée, quatre pièces. On y venait tous les samedis soir, jusqu'au dimanche soir.

— Qui ça, on ?

— Ma femme et moi. Lorsqu'elle est morte, j'y suis venu moins souvent.

Soudain, la Mamma le saisit par la manche pour le forcer à s'arrêter.

— Doucement. J'ai cru voir une lumière.

— Vous croyez ? haleta-t-il. Vous voyez bien qu'ils ont laissé quelqu'un pour nous prendre au piège.

— Il n'aurait pas commis une telle imprudence. Nous allons quand même voir. Venez.

— C'est de la folie, protesta-t-il. Je refuse. Je n'irai pas plus loin.

— Soit, à votre guise, dit-elle. Vous m'avez déjà fait le coup un certain nombre de fois. Moi, je vais là-bas. Faites ce que vous voulez.

Il suivit en maugréant, si bien qu'elle dut le faire taire. Ils contournèrent la petite maison, et furent surpris de voir de la lumière aux fenêtres donnant sur la colline.

— Ils ne se gênent pas, constata Lascos avec rancœur.

— Ce ne sont pas des flics. Des gens qui se planquent, plutôt. Ils ont camouflé les fenêtres de devant, mais n'ont pas jugé utile d'en faire autant pour celles-ci. Nous allons essayer d'en savoir plus.

Une silhouette s'interposa entre la lampe et la fenêtre, et la Mamma lui trouva une allure jeune. Mais elle garda cette découverte pour elle.

— On ne voit rien, dit Lascos.

Il devait être myope. Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de la maison.

— Il n'y a pas l'eau courante, chuchota Lascos, et le puits est de ce côté-ci. Vous ne voyez pas une petite construction ?

— Si, dit la Mamma. Vous avez l'électricité ?

— Non. Une installation au gaz. La cuve est sur le côté de la maison. Mais c'est très confortable quand même. Je pourrais faire une citerne ici, et avoir l'eau courante.

À ce moment-là, une porte s'ouvrit, et un grand rectangle de lumière s'allongea derrière la maison. Une silhouette parut, celle d'une fille en pantalon.

— Mon Dieu, gémit Lascos. Blanca.

— Votre fille ?

— Oui... Elle a dû se réfugier là en pensant qu'elle serait tranquille.

Malgré tout ce qu'il lui avait dit dans l'appartement de l'avenue San Miguel, il était ému, et elle pouvait voir ses mains trembler.

— Ils sont certainement plusieurs, dit-elle.

— Ses amis du M.I.R., la gauche révolutionnaire. Ils sont encore plus traqués que les communistes. Mais pourquoi ne vient-elle pas ?

Brusquement, ils aperçurent les ombres qui se déplaçaient entre leur position et la maison. La fille cria quelque chose, et claqua la porte. Les lumières s'éteignirent, mais tout de suite après, la maison fut vivement illuminée par des phares de voitures. Ils pouvaient distinguer les command-cars et les Jeeps.

— Quelqu'un a dû les dénoncer, dit la Mamma. Une chance que nous ne soyons pas en bas.

— Mais ma fille. Ils vont l'arrêter... La torturer. Je ne veux pas ça. Je ne veux pas.

Il se leva d'un bond, pour courir vers la maison, et elle dut le plaquer au sol. Comme elle voulait lui clore la bouche, il la mordit cruellement, et elle l'assomma sans hésiter. Durant ce temps, un mégaphone diffusa une voix menaçante, qui priait les occupants de la maison de sortir les mains sur la tête, sinon, ils seraient tous anéantis à coups de grenades.

— Si vous acceptez, allumez toutes les lampes de la maison.

Pour le moment, la petite villa ne recevait que la lumière des projecteurs. La Mamma se pencha vers Lascos, et se rendit compte qu'il était toujours inconscient. Elle l'avait frappé

sèchement, et il en avait pour un moment.

Au bout d'une minute, tout s'éclaira à l'intérieur de la maison de campagne.

— Sortez maintenant les uns derrière les autres, les mains sur la tête. Vous êtes encerclés, sans aucune possibilité de fuir. Au moindre geste suspect, nous ferons feu.

Malheureusement, elle ne put les voir sortir, mais elle les aperçut lorsqu'ils furent regroupés dans la lumière d'un command-car. Ils étaient quatre, et tous très jeunes. Blanca paraissait être la seule fille du groupe. On les fouillait, et puis soudain, un garçon reçut un coup de crosse dans l'estomac. Il se plia en deux, tomba ensuite, toujours courbé. La fille de Lascos se pencha, mais un soldat la tira en arrière, par les cheveux. Elle se redressa, et le gifla. Il lui porta un coup de crosse, qui l'atteignit à l'épaule. Pourtant, elle resta debout, se contentant de masser l'emplacement du coup.

— Que se passe-t-il ? fit Lascos... Vous m'avez frappé...

Elle se pencha vers lui :

— Silence. Voulez-vous qu'ils nous entendent ?

— Ah ! oui... Les soldats. Mon Dieu, Blanca.

Il se mit à pleurer. Les jeunes gens étaient maintenant poussés à l'arrière d'un command-car, et des soldats s'engouffraient à leur suite. Mais le convoi ne démarrait pas. On fouillait visiblement la maison, et des silhouettes ne cessaient de passer devant les lampes à gaz.

— Ma pauvre petite fille, gémissait Lascos... J'aurais dû me montrer moins intransigeant, essayer de la comprendre... Elle doit me mépriser... Et je ne peux rien faire pour elle.

Puis soudain, il prit conscience de la situation :

— Mais, s'ils me recherchent, et qu'ils détiennent ma fille... Ils vont vouloir lui faire dire où je me trouve. Ils la tortureront. Je ne peux pas laisser faire ça. Non, je ne peux pas.

— Du calme, fit la Mamma. Il sera toujours temps de prendre une décision. Vous n'allez quand même pas vous rendre ?

— Vous ne comprenez pas ? Elle ne sait pas où je suis. Elle n'a rien à leur dire, et ils ne la croiront pas.

— D'accord, ils ne la croiront pas. Mais vous, vous pourrez

toujours négocier sa liberté.

En fait, elle était très ennuyée, cette arrestation compliquait sa tâche. Jusque-là, Lascos se souciait peu de sa fille, mais le drame rapide qui venait de se dérouler l'avait bouleversé, et d'un coup il redevenait un homme déchiré, conscient de sa paternité. Lui, qui avait rejeté son enfant depuis des années, venait de la retrouver dans des circonstances tragiques.

— Vous me mentez, dit-il... Vous n'accepterez jamais que je me rende. Maintenant, je me fiche de tout.

— D'accord. Vous vous fichez de tout, fit-elle excédée. Mais vous n'arrangerez pas sa situation en courant vers eux. C'est demain, après-demain, qu'ils seront intéressés par une proposition d'échange. Mais aujourd'hui, ils ont la possibilité de vous capturer tous les deux, et ce serait folie que de vous constituer prisonnier.

Ils ressortaient avec des objets dans les mains. Certains étaient déposés dans les véhicules, mais d'autres jetés en tas. Certainement des livres. La Mamma se souvint, que des ouvrages comme : *Quai des Brumes*, de Mac Orlan, ou *Le Pays des Aveugles*, de H.-G. Wells, figuraient sur la liste des œuvres interdites !

Bientôt, une flamme monta du tas de livres, qu'un soldat avait arrosés d'essence. Ce rappel de *Fahrenheit 451* bouleversa la Mamma. Elle n'aurait jamais cru possible une telle ignominie, pensa que c'était là la preuve que le nouveau régime n'avait qu'une apparence de puissance, mais qu'il était rongé à l'intérieur par la mesquinerie, le fanatisme, et l'imbécilité.

— Vous croyez, qu'ils brûlent mes éditions rares ? demanda Lascos en tremblant de froid.

— Ne pensez pas qu'ils ont eu le temps de faire la discrimination entre bon et mauvais auteurs, lança-t-elle méchamment. Ils brûlent les livres, c'est tout.

Lascos renifla, mais elle espéra que c'était uniquement pour sa fille.

— Ils s'en vont.

Tous les véhicules partaient, en laissant les lampes allumées, et le feu qui s'élevait dans la nuit pluvieuse. Ils restèrent silencieux de longues minutes, regardant les flammes qui ne

perdaient pas de leur force, malgré l'eau qui tombait du ciel.

— Nous allons là-bas, dit-elle.

— Ils ne reviendront pas ?

— Non. Vous verrez pourquoi.

Lorsqu'il vit les meubles éventrés, la vaisselle cassée, les linges épars, il comprit ce qu'elle avait voulu dire. Hébété, il ramassa un réveil tout écrasé.

— Voilà les gens que vous avez portés au pouvoir, dit la Mamma avec un regard concentré.

Il lui lança un regard tellement suppliant, qu'elle regretta de s'être laissé aller à sa colère. Elle tira les rideaux épargnés, regarda autour d'elle :

— Je vais mettre de l'ordre. Croyez-vous que vous nous trouverez de quoi manger ?

Lascos, planté au milieu de ce qui avait été une salle à manger, sursauta et fit signe que oui. Il alla dans le couloir, roula un tapis négligé par les soldats, et découvrit une trappe. Il s'enfonça dans le sous-sol, remonta avec un panier rempli de boîtes de conserves et de bouteilles. Durant ce temps, la Mamma avait nettoyé une pièce, mettant de côté les objets intacts, faisant disparaître les morceaux des autres dans un grand sac en toile.

Ils mangèrent en silence, la Mamma avec appétit, le Chilien en se forçant.

— Vous dormirez sans vous inquiéter, dit-elle. Moi, j'ai le sommeil léger, et je prendrai mes précautions.

Mais la nuit fut paisible. Le matin vint, dans un brouillard épais, fréquent dans cette région, lui dit Lascos.

— Il faut que je téléphone, dit-elle.

— Ce sera dangereux de le faire depuis le village. Ce sont des gens méfiants.

La Mamma se versa une autre tasse de café, alluma un cigarillo, et les coudes sur la table, le regarda :

— Maintenant, il est temps de parler sérieusement. Vous avez travaillé pour la C.I.A. Vous avez reçu des fonds, pour encourager vos collègues commerçants à dissimuler leurs stocks, et à créer une période de disette. On voyait des files devant toutes les boutiques, et obtenir un bout de pain

seulement était toute une affaire. Vous n'avez pas hésité à affamer vos concitoyens, pour une poignée de dollars. Combien vous ont-ils versé ?

Lascos baissait la tête, comme un coupable.

— Je ne suis pas ici pour vous juger. Je veux seulement ces renseignements. Alors ? Combien ?

— Soixante mille marks.

— Des marks ? Allemands ?

— Oui. Les dollars n'ont plus autant de prestige de nos jours.

C'est pourquoi on nous payait en marks.

— Vous avez gardé l'argent pour vous, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas, et ce silence équivalait à un aveu.

— Vous en aviez besoin ?

— Je... Pas absolument... Seulement...

— Vous n'en avez jamais assez, n'est-ce pas ? Vous aimez l'argent ?

— Oui, c'est ça. Mais j'étais aussi hostile à Allende et à l'Union populaire. Comme tous les commerçants d'ailleurs.

— C'est votre affaire, dit-elle. Qui vous a remis cette somme.

Il secoua la tête :

— Non... Je ne peux pas vous le dire.

— Vous n'avez pas confiance en moi ?

— J'y étais disposé, mais l'arrestation de ma fille, cette nuit, m'a complètement retourné. J'ai cru que j'allais pouvoir l'embrasser, et au même instant elle était arrêtée... Je ne dois pas parler, pour préserver sa vie, sinon elle est perdue.

— Nous pouvons vous aider, dit la Mamma. Seul, vous ne pouvez rien faire, sinon vous livrer, en espérant qu'ils la relâcheront, s'ils n'ont rien à lui reprocher. Mais, jamais, ils ne vous feront plus confiance. Ils vous enverront dans les nouveaux camps de concentration des îles du Sud, où vous mourrez lentement de froid et de faim.

— Je sais, mais je conserverai une arme contre eux.

— Écoutez-moi, Lascos. Je suis une femme de parole. Si j'ai promis de vous aider, je le ferai. Alors, qui vous a contacté ?

Il soupira, regarda autour de lui, découvrit son intérieur dévasté, et cela parut l'aider.

— J'ai reçu un coup de fil. On me disait...

— Voix d'homme, ou de femme ?

— Un homme. Il m'a dit qu'il était au courant de mes sentiments patriotiques et nationalistes, que j'occupais un poste de responsabilité au sein de l'Union régionale des commerces d'alimentation, que je pouvais aider au rétablissement d'un gouvernement légal. J'ai voulu savoir à qui j'avais à faire, mais il a refusé de me répondre. Ce fut tout ce jour-là. Mais le lendemain, je recevais la visite d'un membre du Parti Nationaliste clandestin, qui venait me faire de la propagande, m'affirmait que je pouvais les aider, que je ne pouvais les décevoir. Il est revenu plusieurs fois, et un jour il est venu une fille. Elle m'a demandé un entretien particulier.

— Vous la connaissiez ?

— Non, et j'ignore son nom. Une fille quelconque, avec de grosses jambes, assez forte, et des lunettes. Elle avait l'air très sûre d'elle. Je l'ai fait entrer dans le petit bureau de mon magasin, et elle a ouvert sa serviette, en a tiré les soixante mille marks. Toutes ces liasses, sur mon bureau.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Que cet argent était pour moi, à la seule condition, que j'encourage des collègues à la grève perlée, et à la dissimulation des stocks. Qu'on me jugerait sur les résultats obtenus en un mois. Que je devais signer un reçu.

— Vous avez accepté ?

— Tout cet argent m'affolait. Pourtant, j'en possède assez pour vivre, mais je me suis laissé griser. Et puis, j'avais enfin un autre rôle à jouer, que de débiter des produits fins en faisant des courbettes aux dames de la haute bourgeoisie. Je devenais quelqu'un.

— Savez-vous que le fascisme recrute ainsi ses fidèles, parmi les aigris, les insatisfaits sociaux, les commerçants, les petits employés, les petits fonctionnaires ?

— Je ne suis pas fasciste, répliqua-t-il, avec une superbe innocence. Mais j'ai eu des responsabilités. Et puis vous oubliez, ajouta-t-il en se redressant comme un coq, que j'ai couru des risques. Parfaitement. Tous les commerçants ne pensaient pas comme moi, loin s'en faut, et lorsque je commençais à laisser percer le bout de l'oreille, ils se méfiaient. J'ai été dénoncé. Mais

oui. Convoqué chez les carabiniers, j'ai dû répondre aux questions d'un inspecteur de la brigade économique durant deux heures. Il m'a menacé.

— Vous vous en êtes quand même bien tiré.

Vous avez donc signé ce reçu ? Il y avait bien une indication quelconque sur ce reçu ?

— Oui. D'ailleurs, j'avais reçu un double.

— Vous l'avez conservé ?

— Non, j'ai eu peur, et je l'ai détruit. Cet argent m'était remis par la Banque Allemande pour le Chili.

La Mamma ralluma son cigarillo, qu'elle avait laissé éteindre, tant le récit de Lascos la captivait.

— Vous connaissez cette banque ?

— Oui. Elle a été créée par des Chiliens d'origine germanique, mais n'a rien à voir avec les deux Allemagnes. Les gens qui la dirigent sont connus pour leurs sentiments réactionnaires. Mais je ne connais personne là-bas.

— Cette fille appartenait à la banque ?

— Non, je ne crois pas.

— Tiens, et pourquoi ?

— À cause de son accent. Je crois qu'elle est américaine. Le personnel de la Banque est uniquement d'origine allemande. C'est une tradition chez eux.

— Et d'où venait-elle ?

— Je l'ignore.

— Vous ne l'avez jamais rencontrée ?

— Non, jamais.

— Est-ce tout ?

— C'est-à-dire qu'un mois plus tard, mon mystérieux correspondant me félicitait pour mon action, et me disait que l'argent serait bientôt mon entière propriété.

— Ils vous ont envoyé le reçu ?

— Trois mois plus tard.

La Mamma haussa les épaules :

— Ça ne veut rien dire. Ils en ont fait une photocopie, et peuvent toujours prouver que vous avez travaillé pour eux.

— Je le savais bien, et jusqu'au 11 septembre, je n'ai pas vécu. Mais j'ai fait honnêtement mon travail.

La Mamma ricana :

— Le comble, c'est de faire honnêtement un travail ignoble.

— Vous êtes excessive, dit-il. J'avais bien le droit de lutter pour mes idées.

— En affamant les autres ?

Mouché, il resta silencieux. Elle s'efforça de dissiper leur ressentiment.

— Et puis ?

— Plus rien. Par la suite, tout a été facile pour moi, car les commerçants, d'eux-mêmes, dissimulaient leurs stocks. Je n'avais plus rien à faire pratiquement.

— Et après le 11 septembre ?

Lascos parut très géné. Il sortit un mouchoir, essuya son front.

— On m'a demandé...

— Qui ?

— Le même commissaire de la police économique, qui m'avait déjà interrogé, de lui donner le nom des commerçants sympathisants de l'ex-gouvernement.

— Je sais, dit la Mamma, je me suis renseignée. Vous avez donné des noms, et ils se trouvent maintenant dans les îles du Sud, du côté du détroit de Magellan. Il paraît que le climat est épouvantable, et qu'un vent glacé souffle constamment.

— Je vous en prie..., murmura-t-il. Je suis écœuré d'avoir fait ça... Vous ne pouvez savoir combien... Le reste, je l'accepte, mais ça... J'étais pris dans un engrenage, et j'ai dû donner des noms.

— Donc, vous ne pouvez m'indiquer que la Banque Allemande pour le Chili, et cette grosse fille à lunettes ?

— Oui. L'homme qui téléphonait avait également l'accent américain, j'oubliais. Et le plus étrange, c'est qu'il paraissait très bien me connaître.

Intéressée, la Mamma insista :

— D'où vient cette impression ?

— Eh bien ! un jour, il m'a demandé si je vendais toujours ces merveilleux chocolats suisses d'une certaine marque, et du touron catalan.

— Un gourmand ? Un client également ?

— Certainement. Mais lequel... ?

— Vous avez consulté votre livre de comptes ?
— Tiens, je n'y avais pas songé. En fait, je voulais en savoir le moins possible.
— Ces événements remontent à quand ?
— Il y a un an.
— Donc, il faudrait consulter vos livres de comptes de l'an dernier ? Je suppose qu'ils sont dans votre bureau de Santiago ?
Avec un sourire sans joie, Lascos secoua la tête :
— Non. Je les amène toujours ici, lorsque l'année est terminée. Une vieille habitude prise avec ma femme.
— Bon sang ! s'exclama la Mamma, auraient-ils brûlé vos collections ?
— Certainement pas, car je les descends toujours à la cave. Je vais chercher celui de 1972.

CHAPITRE VI

Lorsque Kovask se réveilla, il était seul dans son lit, et un sourire aux lèvres, il se leva. Marina avait tenu parole, en rejoignant sa chambre dans la nuit. Il commanda son petit déjeuner, et il achevait de s'habiller, lorsque le téléphone sonna.

— Une communication pour vous, *señor*, lui dit la standardiste.

Tout de suite, il reconnut la voix de la Mamma.

— J'ai été obligée de quitter la ville, dit-elle.

— Continuez en différentes langues. Il y a certainement une ligne d'écoute.

Sans difficulté, elle passa au français, à l'italien, au russe, puis au napolitain, qu'elle parlait couramment, et que Kovask comprenait assez bien.

— Je suis avec Lascos, mais je ne précise pas l'endroit. Je vous donnerai plus tard les coordonnées, si vous le désirez. Je résume. Sa fille a été arrêtée. Elle appartient au M.I.R. Probable, qu'ils vont faire pression sur lui par ce moyen. Il a touché soixante mille marks pour diriger la grève des commerçants, et les inciter à dissimuler leurs stocks.

— Des marks ? fit-il avec surprise. Je connais d'autre gars qui ont également touché de l'argent allemand.

— Tout se fait par l'intermédiaire de la Banque Allemande pour le Chili. C'est une fille assez grosse, lunettes et jambes épaisses, qui apportait l'argent.

— J'ai le même tuyau.

— Grâce à des détails insignifiants, nous avons pu retrouver dans les livres de comptes de Lascos une série de noms. Je vais vous les citer rapidement. Peut-être, qu'il y en a un qui vous aidera.

— Allez-y.

— Rosarias, Martin, Lorenzo, Mervin, Sanchez...

— Stop. Mervin me suffit. J'ai déjà ce nom-là. C'est du bon travail, vous savez.

— Merci, mais notre position est inconfortable.

— Je m'occupe de vous. Mais je ne serai disponible que vers midi. Je dispose d'une voiture.

— Bien, alors voici nos coordonnées.

Elle cita une série de chiffres, que Kovask nota soigneusement.

— Nous vous attendrons jusqu'à 14 heures. Ensuite... nous devrons filer.

— Je comprends. Mais je tâcherai d'y être.

— À tout à l'heure, fit-elle fataliste.

Après avoir raccroché, il mit en clair les chiffres cités, et à l'aide d'une carte repéra l'endroit où la Mamma l'attendrait avec Lascos. C'était au croisement de deux routes secondaires, entre Santiago et Valparaiso. Il pouvait y être en moins d'une heure, avec sa voiture de location. Il consulta sa montre, estima qu'il était temps de rendre visite au sénateur Holden.

Dans l'antichambre, Marina paraissait en excellente forme, et lui coula un regard sournois.

— Je croyais qu'un agent secret dormait toujours un œil ouvert, fit-elle ironique. Une déception de plus.

— Je n'avais aucune raison de me méfier, dit-il. Mais j'ai regretté d'être seul au réveil. Le sénateur est là ?

— Oui, et de méchante humeur. Je crois que c'est à cause de sa soirée d'hier.

Holden ressemblait à un bouledogue hargneux derrière son bureau. Il fit signe à Kovask d'approcher et de s'asseoir. Il retira son cigare de ses lèvres poupines, et le regarda avec méfiance.

— J'ai rencontré hier des gens qui savent vous servir des menaces enrobées de sucre. Il paraît que vous en faites trop, Kovask, et que vous pourriez être déclaré *persona non grata*. Je vous croyais plus habile, nom d'un chien. Gary Rice m'avait garanti votre savoir-faire.

Sans s'émouvoir, Kovask prit une cigarette, l'alluma avec soin, fit claquer son briquet, le remit dans sa poche. Puis il

épousseta les revers de sa veste, tandis que le vieux sénateur fronçait ses sourcils blancs, et commençait de s'énerver.

— C'est tout l'effet que cela vous fait ?

— Il y a un proverbe français qui dit que lorsqu'on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage. Voyez-vous, sénateur, je n'ai commis aucune erreur. Je sais que je n'ai jamais été suivi là où je me rendais. Je suis trop expérimenté pour laisser quelqu'un dans mon sillage. Je crois que nos amis chiliens sont justement pleins de dépit. Ils ne peuvent rien me reprocher, et ne peuvent qu'abooyer.

— Je suppose que je dois me contenter de cette réponse ?

Kovask sourit :

— Ils n'oseront pas m'expulser. Ce serait vraiment trop maladroit. Et s'ils se fâchent, c'est que nous avons peut-être des chances de réussir notre mission.

— Vous avez du nouveau ?

— Des renseignements qui se recoupent. Les gens qui ont été achetés, l'ont été à l'aide de marks. Par l'intermédiaire de la Banque Allemande pour le Chili.

— Banque fondée par des Chiliens d'origine allemande, et qui n'a rien à voir avec les deux pays européens. Curieux. On dit que les dirigeants de cette affaire sont d'inquiétants personnages aux idées fascistes. Et puis, que savez-vous encore ?

— On m'a parlé de Mervin. Et hier, j'ai vu Palacio entrer dans son bureau, en homme habitué aux lieux. Il y a aussi une fille à lunettes, qui joue le rôle d'intermédiaire. Je vais savoir aujourd'hui si elle travaille ou non chez Mervin.

— Vous avez revu ce Varegas ?

— Oui... Au fait, en aviez-vous parlé à quelqu'un ?

Le regard du sénateur se fit incisif, et il retira son cigare de sa bouche :

— Pourquoi ?

— J'étais hier soir chez Varegas, et il y a eu une rafle. J'ai pu filer à temps.

— Tout ce que vous m'avez dit est resté là-dedans, dit Holden, en se frappant le front. Même Marina n'en sait rien, et aucun membre de la commission non plus. Lorsque vous aurez

rédigé un rapport, ce sera autre chose, mais jusqu'à présent, nous n'avons fait qu'échanger des hypothèses orales, et je les garde pour moi.

— Ce n'était donc qu'une coïncidence, fit Kovask sans conviction. Ce matin, je vais retrouver Varegas. Nous devons identifier cette fameuse fille aux lunettes.

— Si c'est une Chilienne ?

— Évidemment, dit Kovask. C'est un risque. Mais si elle est Américaine, elle ne pourra refuser de se rendre à votre convocation. Au risque d'avoir par la suite des difficultés.

L'œil bleu du sénateur se fit encore plus aigu. Il tira quelques bouffées de son cigare, puis s'empara d'une feuille, et la signa de son nom.

— Tenez, dit-il. Une convocation en blanc à comparaître. Vous y mettrez le nom, lorsque vous le saurez. Vous croyez que ce sera suffisant ?

— Les commissions sénatoriales d'enquête ont chez nous une grande autorité, et nul ne prendrait à la légère la décision de ne pas se présenter devant elles.

Holden grogna :

— Souhaitons-le. Je vous revois quand ?

— Peut-être pas de la journée.

— Dommage, dit le vieil homme, j'aurais aimé déjeuner avec vous, dans un coin tranquille ; je suis sûr que vous aimez vous taper la cloche à l'occasion, et comme en ce moment ma goutte me laisse tranquille, je voudrais bien en profiter.

— Oh ! mais je retiens l'invitation, sénateur, et lorsque tout sera fini, nous pourrons peut-être fêter notre victoire, dans quelque restaurant de New York.

— Ouais. Espérons que nous aurons la victoire.

Comiquement, il leva son index et son majeur en V, ce qui acheva de le faire ressembler à Churchill.

Dans l'antichambre, Marina raccrochait le téléphone, lorsqu'il sortit de chez le sénateur. Elle lui sourit :

— Vous l'avez déridé ?

— Je pense. Qui attendez-vous aujourd'hui ?

— Oh ! des tas de gens. Des employés d'ambassade, un consul, un représentant de sociétés pétrolières. Le sénateur a

envoyé une foule de convocations, et nous en avons au moins jusqu'à 22 heures, si tous ces gens-là se présentent aujourd'hui.

— Prenez-vous ce qui se dit en sténo ?

— Pas du tout, ce serait du temps perdu. Non, tout est enregistré, et confié ensuite aux dactylos. On découpe la bande en morceaux égaux. Nous avons déjà plusieurs centaines de pages dactylographiées. Mais le contenu en est plutôt décevant pour ce que nous recherchons, mais très important pour l'histoire des événements, vus par différentes personnes.

Il consulta sa montre. Il avait juste le temps de partir rejoindre Jorge Varegas, du côté du chantier du métro dans Alameda.

— Nous reverrons-nous ce soir ? chuchota-t-elle d'un air indifférent.

— Mais je l'espère, répondit-il.

Lorsqu'il eut garé sa Peugeot, il se dirigea vers l'énorme chantier du métro, dont les matériaux avaient souvent été utilisés dans un passé récent, même du temps d'Allende, lorsqu'il y avait des heurts entre grévistes et forces de l'ordre. Il fit le tour des palissades défoncées en plusieurs endroits. La circulation était normale, et la foule très nombreuse. Il y avait bien une automitrailleuse dans le coin, et quelques soldats qui allaient et venaient, mais l'atmosphère ne paraissait pas tendue.

Il vit Varegas venir à sa rencontre. L'ex-camionneur avait essayé de soigner sa tenue, pour ne pas trop détonner dans le centre ville, mais il ne portait que de pauvres vêtements.

Avant d'accoster l'Américain, il regarda derrière lui avec méfiance.

— Je viens de l'hôpital. Ils m'ont donné des médicaments, et le conseil de ne pas continuer mon métier. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? Vous avez pu vous en tirer hier soir ?

— Parfaitement, et vous ?

— Ils ne sont pas venus chez moi. Fausse alerte. Il paraît qu'ils ont arrêté un type pas très loin.

— Il m'a semblé entendre des coups de feu.

— Oui. Un soldat a tiré sur un chien qui voulait le mordre. Mais cela a suffi pour effrayer tout le monde.

— Venez jusqu'à ma voiture.

Kovask roula lentement dans le flot de la circulation, expliqua à son compagnon ce qu'il attendait de lui.

— Nous allons nous poster en face des bureaux d'un certain Mervin. Le personnel sortira à midi pour aller déjeuner. Les bureaux ferment entre midi et 14 heures. Vous n'aurez qu'à regarder les femmes qui sortiront.

Il trouva difficilement une bonne place, juste en face de l'immeuble en question, dut faire plusieurs fois le tour du pâté de maisons.

— Est-ce que votre syndicat de transporteurs avait des relations avec la Banque Allemande pour le Chili ?

Enfoncé dans son siège, une cigarette piquée entre ses lèvres, Varegas parut réfléchir :

— J'ai entendu ce nom. C'est possible, mais je ne peux rien vous garantir.

— Essayez de vous souvenir.

Enfin, il put faire un créneau entre deux voitures.

— On va attendre là-dedans ? demanda Varegas inquiet. Il peut y avoir une patrouille.

— Je sais, mais la sortie des bureaux approche, et il nous faut en prendre le risque.

Kovask surveillait également les gens qui pénétraient dans l'immeuble, essayant de se souvenir de certains visages, mais cette attention soutenue ne donna pas grand-chose. Puis midi sonna quelque part dans le quartier. L'immeuble devait comporter d'autres bureaux que ceux de Mervin, car de très jeunes filles en minijupe sortirent en discutant et en riant très fort.

— Ce doit être un cours de secrétariat, dit Varegas.

— Possible.

— Attention, voilà Michaël Mervin !... Je le reconnaissais parfaitement. Il n'a pas changé. Il a l'air d'un bon garçon comme ça, avec son visage rond et ses lunettes, son air dans la lune.

Mervin se dirigeait tranquillement vers une Chevrolet déjà ancienne, s'installait au volant. Ils l'avaient suivie du regard, et faillirent manquer la sortie du personnel.

— La voilà, dit Varegas la voix vibrante. La grosse fille qui

porte une veste à col fourré. Elle est toute seule.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument, dit Varegas. Je la reconnaissais parfaitement.

Vous n'avez qu'à regarder ses jambes.

— Je n'ai plus besoin de vous, dit Kovask. Rentrez dans votre quartier. Je vous reverrai prochainement. Vous vous souvenez toujours des numéros de ces marks ?

— Ils sont bien gravés dans mon esprit. Rien que des billets de cent marks.

Il paraissait amer, et Kovask n'avait pas le temps de le rassurer plus complètement.

— Je tiens toujours mes promesses, dit-il. Soignez vos mains, et faites-moi confiance.

Le premier, il quitta la voiture, se précipita, et vit de loin la grosse fille. Elle avait une taille assez élevée, et dominait les gens d'une demi-tête. Elle rappela au Commander certaines étudiantes fortes en thème des universités américaines.

Puis elle disparut, et il arriva en face d'un petit restaurant chinois. La fille avait dû pénétrer là-dedans, et sans hésiter, il en fit autant.

Elle était installée dans un coin juste sous une lanterne en papier, et consultait la carte. Il n'y avait pas encore grand monde, et Kovask put trouver une table bien placée pour la surveiller.

Tout au long du repas, alors qu'il se contentait de riz et de poisson, il fut ahuri par la quantité de nourriture que cette fille pouvait avaler, avec une glotonnerie sans pareille. Jamais il n'avait assisté à pareille boulimie, et il arrivait à l'inconnu de se servir de ses doigts, lorsque les baguettes la gênaient. Les serveurs paraissaient la connaître, et plaisantaient avec elle.

Peu à peu, le restaurant se remplit. Pas une fois la fille n'avait paru s'intéresser aux gens qui l'entouraient. Kovask avait depuis longtemps terminé, qu'elle dégustait son dessert. Il faisait durer sa petite tasse de café, mais comprenait qu'on attendait son départ pour installer d'autres clients. Il commanda un autre café, et le serveur lui demanda avec beaucoup d'égards s'il ne pouvait le prendre au comptoir, car un couple attendait sa table. Il accepta, et se dirigea vers le bar

minuscule installé dans un angle, s'installa sur l'un des deux tabourets. Il engagea la conversation avec le barman, la fit glisser sur la fille qui terminait son repas.

— Quel appétit ! fit-il admiratif. Il faut croire qu'elle apprécie votre cuisine. Elle vient souvent ?

— Une fois par semaine. Mais elle est fidèle. Chaque jour elle choisit un restaurant différent. Il y a l'italien, l'espagnol, le français. Là, je crois qu'elle y va plus souvent. C'est une bonne cliente.

— Il lui faut de bons revenus, pour régler de telles notes.

— Oh ! elle n'a pas l'air, mais c'est quelqu'un qui a une bonne situation. Secrétaire particulière dans une maison d'import-export, ou un truc de ce genre. Elle est américaine.

— Tiens, fit Kovask. Vous connaissez son nom ? Je suis moi-même américain.

Le barman parut hésiter, puis finit par dire qu'elle se nommait Erwing, mais qu'il ne connaissait pas son prénom.

— Ça fait longtemps qu'elle vient chez vous ?

— Certainement, mais moi, je ne suis là que depuis huit mois. Mais tout le monde la connaît bien. On sait que le mercredi il faut réserver la table de mademoiselle Erwing, toujours la même, dans ce coin.

Kovask régla sa dépense et sortit. Il rejoignit sa voiture. Varegas n'était plus là, bien entendu, mais il avait laissé un mot sur le siège :

« J'ai l'impression d'être surveillé, écrivait-il. Il y a des types dans une voiture noire, qui regardent dans ma direction. Je vais essayer de ne pas me faire coincer. »

Inquiet, Kovask essaya de repérer la fameuse voiture noire, mais n'y parvint pas. Miss Erwing revint d'un pas paisible, l'air visiblement satisfait. Elle rejoignait son travail bien avant l'heure normale, et il fut tenté de la suivre. Mais il lui fallait retrouver la Mamma le plus rapidement possible.

Sur l'autoroute, il dut s'arrêter à un barrage de l'armée, et un sous-officier éplucha son passeport, et le sauf-conduit spécial accordé par la Junta.

— Bien, *señor*, vous pouvez continuer.

Cinq minutes avant l'heure limite, il arrivait au point de

rendez-vous, un croisement de deux petites routes secondaires boueuses et mal entretenues. Il immobilisa sa Peugeot comme un chauffeur incertain sur sa destination, descendit de voiture. Ils sortirent d'un champ de maïs voisin. La Mamma arrivait la première, les souliers pleins de boue.

— Et les épis ont été récoltés, dit-elle. Même pas de quoi s'amuser les dents. Vous vous êtes bien fait attendre.

— Désolé, mais c'est à cause du travail. *Señor Lascos* ? Commander Kovask.

— Où nous conduisez-vous ? demanda la vieille femme en s'installant à l'avant.

— À Valparaiso.

Ce fut peu après que, timidement, l'épicier demanda, si par hasard, il n'avait pas entendu parler de l'arrestation d'un groupe de révolutionnaire à Santiago.

— Non, dit Kovask, mais je vais m'occuper de votre fille dès ce soir. Si vous avez de quoi écrire, donnez-moi quelques renseignements sur elle.

— Oui, *señor*, tout de suite.

— Et à Valparaiso, que ferons-nous ? demanda la Mamma.

— Vous attendrez un cargo. Chez une amie. Une certaine Luisna Palaz, que j'ai rencontrée au cours d'un précédent voyage³. C'est une fille très sympathique, qui pourra certainement vous héberger, en attendant l'arrivée du bateau.

— Mes renseignements vous ont servi ?

— J'ai retrouvé la fille. Elle travaille pour Mervin, et se nomme Erwing. J'ignore encore où elle habite, mais si je peux retourner à temps dans la capitale, pour la suivre ce soir, je le découvrirai.

— Suis-je obligée de rester à Valparaiso ? demanda la Mamma.

— Au moins jusqu'à demain. Le temps que le *señor Lascos* s'habitue un peu. Si cette fille accepte de témoigner, nous aurons fait d'énormes progrès, mais je ne veux pas me leurrer.

— Il paraît, dit Lascos d'une voix apeurée, que le port est sévèrement surveillé, ainsi que les accès de la ville.

³ Voir : *Échec au froid*, Commander, même auteur, même collection.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai un sauf-conduit de la Junte. Pour le moment. Peut-être, me le supprimeront-ils, car je les ennuie énormément, paraît-il.

Trois fois, ils furent arrêtés par des barrages, et trois fois, le laissez-passer opéra son petit miracle. Dès qu'il le put, Kovask essaya de téléphoner à Luisna Palaz. Il téléphona aux Salines Chiliennes, apprit que le directeur Miguel Ortiz, qu'il connaissait très bien, avait dû abandonner son poste lors des nationalisations. Mais la *señorita* Palaz travaillait toujours là, toutefois était absente.

— Habite-t-elle toujours le même endroit qu'il y a quatre ans ?

— Non, *señor*. Je vais vous donner sa nouvelle adresse, et son numéro de téléphone.

Lorsqu'il obtint Luisna, il ne reconnut pas tout de suite sa voix, mais lorsqu'il se présenta, elle poussa un cri émerveillé.

— C'est toi ? Vraiment ? Excuse-moi, mais je suis grippée.

Il fut pris d'un fou rire silencieux. Luisna, qui avait servi de cobaye à un professeur russe, et possédait alors une résistance extraordinaire au froid, grippée ?

— Oui, fit-elle avec un accent mélancolique. L'effet du traitement a fini par s'atténuer complètement. Mais viens.

— Je ne suis pas seul... Et mes amis risquent d'être encombrants.

— Tu veux rire ? J'habite une petite maison tranquille sur la colline. Je vous attends.

Malgré sa maladie, elle sortit lorsque la voiture s'immobilisa devant la porte de son jardin. Toujours belle, avec sa natte épaisse, ses yeux gris effilés, sa bouche sensuelle. Elle ne regardait que Kovask, et se hissa sur la pointe de ses mules fourrés, pour l'embrasser légèrement sur les lèvres.

— Venez. Je vais faire du café.

— Nous vous dérangeons, dit la Mamma. Vous avez de la fièvre. C'est moi, qui vais faire le jus, et vous retournez au lit.

Luisna parut surprise, puis sourit :

— Je vous obéis, mais venez dans ma chambre.

Elle s'enfonça sous ses couvertures, avec un frisson. Kovask s'assit au bord de son lit, tandis que Lascos, gêné, faisait mine

de regarder par la fenêtre.

Le Commander mit tout de suite les choses au point, désigna l'épicier :

— Il est recherché.

— Et alors ? fit Luisna.

— Mais ce n'est pas un ancien fidèle d'Allende. Ce serait trop long à t'expliquer, mais je dois le protéger. Son témoignage a beaucoup d'importance.

Elle soupira :

— Pour qui travailles-tu ? J'ai failli être arrêtée. Et puis, ça s'est tassé.

— Nous essayons de prouver que le rôle de la C.I.A., dans le drame chilien, a contrevenu aux règles de notre démocratie.

— Et qu'arrivera-t-il, si vous y parvenez ? fit-elle sceptique. On démantèlera la C.I.A. ?

— Je ne crois pas, dit-il, mais peut-être qu'un jour on décidera de la doter d'une déontologie plus stricte. Tu peux les garder tous les deux quelques jours ?

— Il n'y a pas de problème. En aurais-tu douté ?

La Mamma arriva avec le café.

— D'ailleurs, j'en profiterai pour vous soigner, ma petite. Vous n'avez pas très bonne mine. J'ai mes propres remèdes pour la grippe, et ils sont très efficaces.

— Je croyais que tu épouserais Miguel Ortiz, lui dit plus tard Kovask, alors qu'ils étaient seuls.

Elle secoua la tête :

— Il était très gentil, et nous sommes sortis plusieurs fois ensemble par la suite. Nous sommes même devenus très intimes, et il voulait que je sois sa femme, mais j'ai refusé.

— Tu ne regrettas rien ?

— Non. Lorsque l'Union Populaire est venue au pouvoir, il est retourné aux U.S.A. Il était beaucoup plus américain que chilien d'ailleurs. Il m'a écrit qu'il s'était marié, et dernièrement, pour m'annoncer la naissance de son premier enfant. Un fils. Il l'a appelé Luis.

— Et la tribu de Port-Palaz ?

— Mon père est mort. Les autres se sont dispersés. Il n'y a plus de tribu, et je ne les ai pas vus depuis longtemps.

Ils restèrent rêveurs, se souvenant des événements tragiques qu'ils avaient vécus dans le sud.

— J'ai toujours pensé que je ne te reverrais plus, dit-elle. Serais-tu venu, même si tu n'avais pas eu besoin de moi ?

Il hocha la tête :

— Je crois que oui. Il est très difficile de t'oublier, Luisna.

Elle lui prit la main, la porta lentement à ses lèvres fiévreuses.

— C'est très agréable d'entendre des paroles pareilles, fit-elle en souriant, même si ce sont des mensonges.

CHAPITRE VII

Comme tous les soirs, Ciprelle Erwing attendait que toutes les employées aient quitté les bureaux, pour passer une dernière inspection des lieux. Elle avait l'entièr confiance de Michaël Mervin à ce sujet, et en profitait pour fourrer son nez dans les petits secrets des dactylos et des secrétaires. Parfois, elle découvrait une lettre d'amour, qu'elle lisait sans vergogne, une photographie, qu'elle examinait avec soin. Il lui était arrivé de découvrir des livres, ou des revues pornographiques, qu'elle feuilletait, l'œil trouble. Une des filles avait un jour oublié une boîte de préservatifs dans un tiroir, et Ciprelle en avait chipé un, qu'elle avait emporté chez elle. Étonnée, elle l'avait déployé, puis après quelques hésitations, gonflé légèrement. Durant plusieurs jours, elle avait conservé cette figuration obscène du sexe mâle, avant de la crever, à coups d'aiguille rageurs.

Tous les soirs, elle vidait les corbeilles à papiers, étudiait les carbones, pour être certaine, qu'ils n'avaient servi qu'à des besognes courantes. Mervin comptait sur elle, pour que personne ne vienne regarder d'un peu trop près ses activités secrètes. Persuadée que nul n'avait commis d'indélicatesse, elle alla fermer à clé le photocopieur, et enfila sa veste fourrée. D'ores et déjà, elle avait établi le plan de sa soirée. Il y aurait d'abord le bain, qu'elle prendrait avec une grosse quantité d'Opalys, et où elle mijoterait un bon moment. Ensuite, elle se préparera un bon petit repas en puisant dans ses réserves. Tout en fermant les portes à clé, elle composait son menu. Comme entrée, il y aurait une bonne terrine de lièvre, dont la boîte attendait dans le réfrigérateur. Puis, elle se ferait une énorme omelette aux champignons et aux crevettes. Pour terminer, elle battrait de la crème fraîche, qu'elle mangerait

avec des biscuits fourrés au chocolat.

Tout en marchant de son pas tranquille dans les rues de Santiago, elle se laissa aller à une langueur sensuelle, en imaginant la suite de sa soirée, lorsque, revêtue de cette merveilleuse robe de chambre vaporeuse et si sexy, elle s'installera sur son divan, pour suivre sur une visionneuse, les péripéties de ces films danois, dont elle possédait tout un stock. Oui, ce serait une très bonne soirée.

Elle n'habitait pas très loin de son travail, un appartement de deux pièces, dans un immeuble moderne. Une fois chez elle, elle ferma son verrou à double tour, alla tout de suite faire couler son bain. En même temps, elle se versa un whisky bien tassé sur des glaçons, pour se mettre dans l'ambiance, l'emporta à la salle de bains, où elle commença de se dénuder devant la glace, qui garnissait l'intérieur d'une porte de placard.

Ciprelle Erwing avait atteint l'âge de trente ans. Longtemps, elle avait méprisé son corps lourd, aux formes flasques, mais depuis quelques années, elle lui trouvait un certain charme. En fait, ce n'était pas elle qu'elle regardait dans le miroir, mais une autre personne, qui certes avait de gros seins un peu mous, mais néanmoins acceptables, la taille empâtée, les hanches plus que rondes, et des plis graisseux au ventre. Mais Ciprelle en était arrivée au point où elle ne voyait plus ces défauts, et était pleine de désirs pour son image. Se détachant avec peine de cette contemplation, elle se glissa dans la mousse abondante et bleutée de sa baignoire, ferma les yeux de volupté. Au bout d'un moment, lorsque sa main fit glisser la savonnette sur sa peau, elle avait déjà franchi un autre degré dans la distanciation entre elle et son corps. C'était une autre main qui la caressait, appartenant à un être flou, ni homme ni femme, une main experte.

Elle hésita entre rajouter de l'eau chaude ou sortir de son bain, pour préparer son repas, opta pour cette dernière tentation, pensant qu'elle aurait toute la soirée pour se consacrer à la volupté. Mais elle n'oublia pas d'enfiler sa robe de chambre vaporeuse, et si sexy, une fois bien essuyée. Une folie, que ce vêtement aérien, et elle revoyait l'étonnement de la vendeuse, son regard appuyé sur son corps lourdaud. Mais elle

s'en était moquée. Elle voulait cette merveille, se promettant une foule de joies troubles, lorsqu'elle la revêtirait. Et d'ailleurs, depuis, lorsqu'elle l'enfilait, elle était une autre femme, une de ces créatures de rêve, qui évoluaient dans les magazines féminins, si belles, si sensuelles, presque inhumaines.

Dans sa cuisine, elle disposa son couvert, se demanda si elle boirait du vin ou non. Il lui montait rapidement à la tête, l'endormait, et elle préféra se servir un autre whisky, mais avec de l'eau pétillante, celui-là.

Elle en avait bu une gorgée, lorsqu'on sonna. Elle crut que c'était le téléphone, et Mervin au bout du fil, mais non, c'était bien la porte. Alors, elle décida de ne pas ouvrir. Elle ne connaissait personne, et Mervin lui téléphonait toujours, s'il avait à lui parler.

Seulement, on insistait, et bientôt elle pensa que l'on avait coincé le bouton pour l'obliger à ouvrir. Qui pouvait bien venir l'importuner à cette heure ? Pas la concierge, car celle-ci savait que Ciprelle détestait qu'on la dérange, et s'arrangeait toujours pour la voir dans le hall de l'immeuble.

Furieuse, elle fit quelques pas, puis pensa qu'elle ne pouvait ouvrir ainsi, à moitié nue. Elle savait, pour s'être longuement admirée devant son miroir, que le tissu ne cachait rien des aréoles de ses seins, et de la tache brune de sa toison. Elle trouva une robe de chambre en éponge, qu'elle enfila sur l'autre.

L'homme qu'elle découvrit sur son palier, lui parut venu d'un autre monde. Il était grand, et ses cheveux clairs, presque blancs, formaient une sorte d'auréole, autour de son visage bronzé. Il avait une expression austère, presque sévère.

— Mademoiselle Ciprelle Erwing ?

Non sans étonnement, Kovask, qui l'avait suivie depuis son bureau, avait découvert son étrange prénom, sur la plaque de sa porte. Avant de sonner, il était allé dans un bar, remplir les espaces blancs de la convocation de la commission sénatoriale, que lui avait signée le sénateur Holden.

— Oui, c'est moi.

Contrairement à son attente, cette fille avait une voix musicale très agréable. Une voix qui, au téléphone, pouvait donner le change, et laisser espérer qu'on avait affaire à une

vénus lascive.

— Commander Serge Kovask. Je suis le collaborateur du sénateur Holden, le président de la commission sénatoriale d'enquête, qui vient d'arriver dans ce pays.

Elle parut stupéfaite.

— Je suppose que vous en avez entendu parler ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Puis-je entrer ?

Ciprelle parut paniquée, puis s'effaça, pour qu'il puisse pénétrer dans l'appartement. D'un seul coup d'œil, il estima que le goût de cette vieille fille était catastrophique, et qu'elle s'environnait de meubles et d'objets d'une laideur à faire frémir. Il s'installa dans le fauteuil en similicuir qu'elle lui désignait.

— J'ai eu l'air de vous surprendre, avec cette commission sénatoriale. Me suis-je trompé ?

— J'en ai entendu parler, mais... Enfin, j'avais l'impression que cela ne me concernait pas. Je ne fais pas de politique, je travaille dans les bureaux de monsieur Mervin, et...

— Je vous comprends bien, mais je suis porteur d'une convocation. Elle est signée du président.

Il prit une enveloppe dans sa poche, et la lui tendit. Tout en ayant l'air de regarder ailleurs, il remarqua que ses doigts tremblaient en défaisant le papier. Elle le lut à plusieurs reprises.

— Mais pourquoi ?

— Je l'ignore, dit Kovask froidement.

— Suis-je obligée de m'y rendre ?

— Je suis ici pour vous mettre en garde contre tout refus de votre part. Vous n'ignorez pas que ces convocations sont impératives, et qu'une commission a des pouvoirs équivalents à n'importe quelle juridiction américaine.

— Mais nous sommes dans un pays étranger.

— Justement. La commission a vu ses pouvoirs renforcés à ce sujet sur les ressortissants américains. Vous pouvez évidemment vous abstenir de comparaître, mais dans ce cas, vous seriez poursuivie, et la sanction pourrait aller jusqu'à vous enlever la nationalité américaine, et vous priver de votre passeport.

Les yeux, de couleur incertaine, s'agrandirent derrière les lunettes. Kovask éprouvait un étrange sentiment en face de cette fille au corps informe et sans charme. Un sentiment qui n'était peut-être que de la pitié.

— Quand dois-je y aller ?

— Demain matin, à 10 heures.

— Ne puis-je faire remettre ce rendez-vous ? Il faut que je voie mon chef.

Puis elle rougit violemment, comme si elle venait de commettre une gaffe impardonnable :

— Je veux dire mon patron. M. Mervin. Je suis sa secrétaire particulière, et comme il n'arrive jamais avant 10 heures à son bureau...

Sans s'en rendre compte, elle faisait le bonheur de Kovask. Mieux valait que Mervin ne soit pas au courant de cette convocation.

— Ne pouvez-vous téléphoner chez lui ?

— Je... Oui... Il n'est peut-être pas chez lui en ce moment...

Vraiment, elle était désemparée, et ne savait comment faire. Il jugea préférable de la rassurer, et sourit :

— Ne vous mettez pas dans un tel état. Il y a des dizaines d'Américains qui reçoivent des convocations. Il est à peu près certains que tous ceux qui habitent ce pays en recevront une.

— Vous croyez ?

— Bien sûr. Cela n'a rien d'infamant. On vous posera quelques questions, et ce sera fini.

— Est-ce que mon... patron en a reçu une ?

— Je l'ignore. Peut-être avez vous eu connaissance de certains faits, prononcé quelques paroles qui laissent penser que vous avez quelque chose à raconter ?

— Moi ? Mais je ne connais personne.

— Vos collègues de bureau. Vous savez que la commission reçoit des lettres anonymes ?

Elle parut se détendre, haussa les épaules avec un sourire méprisant.

— Si ce n'est que ça... Oui, vous avez raison. C'est certainement quelque chose dans ce goût-là.

— D'ailleurs, mieux vaudrait pour vous ne pas l'ébruiter.

Ainsi, vous décevriez ceux où celles qui ont voulu vous nuire.

Bien qu'un peu méfiante, elle approuva de la tête.

— N'en soufflez pas mot, même à votre patron. Vous verrez bien ensuite l'attitude qu'il vous faudra adopter.

Ne rien dire à Mervin ? C'était presque impensable. Mais, d'autre part, elle ne savait vraiment pas où le toucher avant l'heure de cette convocation. Elle avait bien quelques numéros où l'atteindre, mais elle se souvenait que, le 11 septembre, effrayée par les événements, et ne sachant que faire dans les bureaux vides de tous leurs employés, elle avait vainement tenté de l'obtenir au bout du fil.

— Oui, bien sûr, murmura-t-elle, machinalement.

Il fit mine de se lever, mais elle voulait en savoir plus, se rassurer complètement.

— Je vous offre un whisky ?

— Oh ! je ne voudrais pas vous déranger.

— Pas du tout.

Très vivement, elle était allée à la cuisine, revenait avec deux verres, des glaçons, une bouteille. Dans l'un des verres, il y avait déjà du Cutty Sark.

— J'étais en train de boire, lorsque vous avez sonné, fit-elle un peu gênée. À votre santé.

Ils levèrent leur verre.

— Comment se passent ces ?... Ce sont des interrogatoires, en fait.

— Si vous voulez, mais le sénateur Holden est un homme très courtois, très galant, lorsqu'il a affaire à une dame. Ne vous inquiétez pas à l'avance.

Elle réfléchit :

— J'ai lu quelque part que c'était un homme obstiné, et très intègre.

— C'est exact. Il accomplit sa tâche avec passion, mais cela n'exclut pas l'humanité nécessaire. N'imaginez ni un inquisiteur, ni un juge sévère. Il est plutôt débonnaire, vous demandera si l'odeur du cigare ne vous dérange pas, vous fera servir des rafraîchissements, si vous en désirez. Il ne faut pas vous inquiéter.

— Bien sûr.

D'un trait, elle vida son verre, alors que Kovask n'en avait bu qu'une gorgée.

— Un peu, encore ?

— Non, merci. Je dois encore porter un certain nombre de convocations.

Elle parut étonnée :

— Vous m'avez bien dit commander ? C'est un grade d'officier supérieur, n'est-ce pas ?

— Et vous êtes étonnée que je sois devenu simple planton, fit-il avec bonne humeur.

Elle joua la confusion.

— Ces convocations sont personnelles, et ne regardent que la commission, et les personnes appelées à comparaître. Il vaut mieux que le gouvernement chilien les ignore.

— Bien sûr. Mais les autres sénateurs interrogent-ils ?

— Évidemment. Mais ils ont leur propre planton. Moi, je suis attaché au président.

Il posa son verre sur une affreuse petite table basse en plastique imitant l'acajou.

— Maintenant, il faut que je parte.

— Comment dois-je m'habiller ? fit-elle, ne trouvant pas autre chose pour le retenir.

Kovask sourit de cette question enfantine.

— Mais comme vous voudrez. Le sénateur n'est ni un censeur, ni un maître des élégances.

— Je ne sais pas où... Ah ! oui, à l'hôtel *San Cristobal*... C'est un palace, n'est-ce pas...

— On vous guidera depuis la réception. Ne vous inquiétez pas.

— Bien, je vous remercie.

Il se dirigea vers la porte, assez content de lui. Cette fille était bouleversée, et peut-être garderait-elle le silence jusqu'à demain 10 heures. C'était le plus important. Pour la suite, il faisait confiance au sénateur Holden, pour lui faire avouer tout ce que justement elle cherchait à cacher.

— Dormez tranquillement, et ne vous inquiétez pas. Tout ira très bien.

Sur le point de lui recommander de ne chercher à avertir

personne, il préféra s'abstenir, de crainte de lui mettre la puce à l'oreille. Ciprelle referma la porte derrière lui, s'appuya un instant contre, ne sachant plus où elle en était.

Ensuite, elle se précipita sur la bouteille de whisky, et s'en servit une copieuse rasade, qu'elle avala d'un trait. Puis, elle emporta le plateau à la cuisine, constata qu'elle n'avait guère d'appétit. Elle ouvrit un bocal d'olives fourrées aux anchois, et les grignota distraitemment, tout en réfléchissant.

— Tant pis, dit-elle, il faut que je le mette au courant.

Elle alla au téléphone, forma un des numéros que lui avait donnés Mervin. La sonnerie sonna dix fois avant qu'elle ne raccroche. Au numéro suivant, une voix anonyme lui répondit qu'on ignorait où se trouvait M. Mervin.

— Il ne doit pas passer ?

— Je l'ignore.

— Dites-lui...

Mais son chef lui avait recommandé de ne jamais laisser son nom, ni d'adresse.

— Je rappellerai.

— Bien, *señora*.

Le troisième numéro lui permit d'entendre une voix de femme rauque et équivoque.

— Michael ? Une éternité que je ne l'ai pas vu. Que devient-il, ce petit polisson ?

D'entendre traiter son chef de petit polisson la choqua et la révolta. Elle qui lui trouvait des airs et les capacités d'un Kissinger ! Elle raccrocha brusquement, mais n'obtint pas de meilleurs résultats avec les numéros qui lui restaient. Elle eut l'impression d'avoir joué aux cartes, à la bataille, par exemple, et d'avoir perdu bêtement tout le jeu.

— Dix heures demain, 10 heures.

Elle alla boire un autre whisky, termina le bocal d'olives, et attaqua celui des cornichons. Mais se souvenant de la terrine de lièvre, elle l'ouvrit, se blessa au doigt, et la vue de son sang l'énerva. Maladroitement, elle se fit un pansement. Elle confectionna des sandwiches avec du pain en paquet, les empila sur une soucoupe, avec des cornichons.

Puis découvrant qu'elle portait cet horrible peignoir en

éponge, elle s'en débarrassa, le piétina. De se retrouver à moitié nue la réconforta, et embrasa son corps d'une chaleur trouble. Elle emporta les sandwiches, le whisky, et alla chercher sa visionneuse. Longtemps, elle hésita devant les titres de films, choisit celui qui s'intitulait « Les Ravageuses ». Elle en connaissait le contenu sur le bout du doigt. Cette histoire de lesbiennes en folie, qui enlevaient des jeunes filles pour les séduire la comblait d'aise, éveillait dans ses fibres les plus secrètes, des désirs inavoués. Tout de suite, les scènes étaient gratinées, et elle haletait, tout en mastiquant d'une mâchoire bovine, les yeux fixes. Le whisky inondait son cerveau, et le besoin de volupté le reste de son corps. Sur le tout petit écran de la visionneuse, des filles nues, échevelées et déchaînées, ne formaient plus qu'un seul tas. La caméra fit quelques gros plans, et Ciprelle voulut immobiliser l'image, mais comme elle le faisait trop souvent, le film fondit, et elle fut obligée d'aller chercher une autre bobine, et de rembobiner les deux morceaux. Elle prenait les sandwiches, sans même s'en rendre compte.

Elle n'avait que des films de scènes saphiques, et elle mit en place un de ceux qu'elle aimait beaucoup, et qui se déroulait dans un bain public, commençant par une imitation plutôt pâlotte du tableau d'Ingres, mais avec des audaces inouïes. Pour faire passer un morceau de pain un peu trop gros, elle avala un peu plus de whisky, mais elle s'étouffait, et dut aller boire un peu d'eau. Elle constata qu'elle titubait, plus ivre qu'elle ne l'avait pensé.

On sonna à la porte. Cette fois, il n'y avait aucun doute, c'était bien Mervin. En zigzaguant dans la pièce, elle alla ouvrir, souffla au nez de la visiteuse son haleine alcoolisée.

— Bonsoir, dit l'inconnue, une jolie fille brune, au sourire merveilleux.

Hébétée, Ciprelle ne put rien faire pour l'empêcher d'entrer. D'ailleurs, elle n'en avait pas envie, trouvait la nouvelle venue merveilleuse, et désirable en diable.

— Comme c'est joli chez vous !

Elle dégraça son manteau de fourrure. Dessous, elle portait une robe à danser très courte, très décolletée. Ciprelle eut un vertige devant cette chair brune qui s'offrait, ces cuisses

découvertes très hauts, ces seins qui gonflaient hors du corsage.

— Quel est ce bruit ?

L'inconnue se dirigea vers le divan, découvrit la visionneuse qui déroulait le film en arrière. Elle vit les scènes érotiques, mordit ses lèvres pulpeuses.

— Eh bien ! ma chérie, on se distrait toute seule, je vois !

Ciprelle affolée, voulut prendre l'appareil.

— Mais non, laisse, on va les regarder toutes les deux... Ce sera beaucoup mieux, non ?

— Qui... qui êtes-vous ? articula difficilement la grosse fille... Je ne vous connais pas.

— Mais si... Tu ne te souviens pas de moi, mais nous nous connaissons. Et puis, qu'importe. Viens t'asseoir ici, que nous repassions le film dans le bon sens. Tu en as d'autres ?

Ciprelle eut un geste maladroit et emphatique d'ivrogne :

— Des tas.

— Mais c'est parfait. Quelle bonne soirée nous allons passer. Viens, ma chérie.

Ciprelle se laissa tomber comme une masse, faisant rebondir le corps léger de sa visiteuse. Avec une audace dont elle ne se serait pas cru capable, la vieille fille posa sa main sur un genou très fin, sentit à travers le léger collant la chaleur de la cuisse, fit glisser sa main plus haut.

— Oh ! la petite polissonne...

Ce mot figea Ciprelle, lui rappela quelque chose de désagréable. Elle se redressa, le visage fermé, retirant sa main.

— Qu'y-a-t-il, ma chérie ?

— Mervin... Il faut que je voie Mervin, que je lui parle de cette convocation à comparaître.

— Mais, ma chérie, c'est lui qui m'envoie. Mais oui. Je t'assure. Il m'a dit : « va tenir compagnie à Ciprelle, et sois gentille avec elle ».

L'autre la regardait fixement.

— Il a dit Ciprelle ?

— Bien sûr.

— Non. Jamais, sanglota l'autre... Jamais il ne m'appelle par mon prénom. Il me dit toujours Erwing... Erwing...

La jeune femme haussa ses épaules nues, se leva et regarda

autour d'elle. Dans la cuisine, elle vit une sorte de grosse ficelle sur un tas informe, le peignoir éponge, et ce n'était autre que la ceinture. Elle en prit une extrémité dans chaque main, revint vers le divan. Ciprelle était assise sur le bord, ses grosses jambes découvertes jusqu'en haut. Avec une grimace de dégoût, la visiteuse passa derrière elle, jeta vivement la ceinture autour du cou, et serra avec une force peu commune. Surprise, trop ivre pour se débattre, Ciprelle le larynx enfoncé, bascula en arrière. La jeune femme la repoussa de son genou entre les omoplates, jusqu'à ce qu'elle meure.

CHAPITRE VIII

À 10 h 10, le sénateur Holden ouvrit la porte de l'antichambre où attendaient, outre quatre personnels, Marina Samson, et le Commander Kovask. Le vieil homme donnait des signes d'impatience irritée. Il fit signe au capitaine de vaisseau, le fit entrer dans son bureau, et l'apostropha derrière la porte fermée.

— Elle devait venir à 10 heures ?
— Je n'y comprends rien. Peut-être un retard.
— Ou bien, elle aura voulu prévenir Mervin.
— Je m'en occupe, dit Kovask.
— Je suis obligé de commencer. Tant pis, elle attendra son tour. Ne trouvez-vous pas ça curieux ?
— Si.

Dans l'antichambre, il demanda à Marina d'appeler le numéro des bureaux de Mervin.

— Demandez mademoiselle Ciprelle Erwing.
— Comment dites-vous ?
— Ciprelle.

Marina pouffa et n'avait pas réussi à maîtriser son fou rire, lorsqu'elle obtint la communication. Kovask lui prit le combiné des doigts.

— Puis-je parler à la *señorita* Ciprelle Erwing ?
— La *señorita* n'est pas encore arrivée, dit une voix de fille jeune. Mais elle ne va pas tarder.

Songeur, il raccrocha.

— Elle n'était pas à son bureau, n'a même pas prévenu qu'elle ne viendrait pas ce matin. Je vais aux nouvelles.

— J'attends avec impatience la fille qui porte un tel prénom, fit Marina à voix basse.

Sur le palier de Ciprelle Erwing, Kovask ne sonna qu'une fois, puis entreprit d'ouvrir la porte. Celle-ci n'offrit aucune difficulté. Le verrou n'était pas tourné, et n'importe quel passe aurait permis d'entrer dans l'appartement. Cela l'intrigua.

La pauvre fille était dans la salle de séjour. Elle s'était pendue à l'aide de la ceinture d'un peignoir éponge. Cette ceinture était accrochée au tuyau du chauffage central, qui passait au plafond de la pièce. Le corps était froid, et il estima qu'elle était morte depuis la veille, peut-être peu de temps après son passage. Il retrouva la convocation qu'il lui avait remise. Sur le divan, une visionneuse de films attira son attention. Il la mit en route. La nature du film qui se présenta sur le petit écran le surprit. Des filles nues, très belles, se livraient entre elles à des audaces sexuelles inouïes. Une multitude de gros plans insistaient sur les techniques utilisées.

Il coupa la visionneuse, ouvrit la porte d'un placard, y trouva d'autres bobines. Toutes, du même style. Et toujours des femmes entre elles. Il les vérifia rapidement toutes, en transparence. Déjà, les titres suffisaient à décrire le contenu.

Dans la cuisine, il trouva la bouteille de whisky, et le niveau avait considérablement baissé depuis la veille. Il y avait aussi deux verres et, à tout hasard, il les essuya, car l'un d'eux conservait ses empreintes. Depuis la porte de la cuisine, il étudia la position du corps, la chaise renversée. Il la redressa pour grimper dessus, et examiner le tube du chauffage. Ce qu'il avait soupçonné se vérifiait. La peinture avait été usé par un frottement assez fort, celui de la ceinture coulissant autour, tandis qu'on hissait le corps de la malheureuse secrétaire pour donner l'impression qu'elle s'était suicidée.

Puis il se baissa pour regarder sous le divan, vit la trace qu'avaient laissé les pieds sur la poussière. Ciprelle Erwing n'était pas une ménagère méticuleuse. Lorsqu'elle rentrait, elle préférait boire, manger et regarder des films cochons, plutôt que de passer le balai. On avait eu besoin du divan pour l'opération de pendaison. De la chaise également. Le corps n'étant pas encore rigide, rien de plus facile. Puis, on l'avait hissé depuis cet échafaudage. Cela laissait supposer une personne seule, et de musculature moyenne. Kovask estimait

qu'il aurait pu charger Ciprelle sur ses épaules, lui attacher le nœud coulant autour du cou, et laisser retomber son poids, sans laisser de marque sur le tube.

Il chercha encore d'autres indices, mais n'en trouva aucun. Il lui fallait quitter les lieux. La police conclurait certainement au suicide, dû à l'affolement causé par cette convocation devant la commission sénatoriale.

Au *San Cristobal*, il y avait toujours des Américains vivant au Chili, qui attendaient leur tour. Marina Samson l'interrogea du regard.

— Elle ne viendra pas. Elle est morte.

— Morte ? Mais comment ?

Il préféra ne pas répondre, gardant la primeur de la nouvelle pour le sénateur, qui le reçut entre deux personnes. La nouvelle le laissa impassible, du moins en apparence.

— Comment ?

— Pendue.

— Suicide ?

— Non. On l'a pendue. Peu de temps après mon départ. Une personne seule, pas très costaud.

— Mervin correspond à ce signalement ?

— Oui.

Holden s'assit derrière son bureau, la bouche crispée autour de son havane :

— Ils n'hésitent devant rien. Mais c'est la preuve que nous sommes sur la bonne voie.

À cause de son cigare, il parlait de côté, avec une expression comique.

— Malheureusement, dit Kovask, je ne vois pas comment arriver au but. Michaël Mervin bénéficie d'un sursis.

— Il faut continuer, fit le sénateur en scandant chaque syllabe du poing sur la table. On ne va pas se décourager pour autant. Au fait, vous avez pris vos précautions là-bas ?

— Ne vous inquiétez pas. J'ai l'habitude. Mais je me pose des questions. Qui pouvait savoir que miss Erwing serait convoquée ici ? Elle a quitté son bureau assez tard, et est morte peu après mon départ.

— Sûrement qu'elle a téléphoné à Mervin, pour lui demander

conseil. Vous pensez bien qu'il a tout de suite compris le danger d'une telle comparution.

— Mais aurait-il commis lui-même le meurtre ? Je le vois mal se compromettre d'un seul coup, lui qui jusqu'à présent a été d'une prudence parfaite.

— Oui, dit le sénateur. C'est étrange.

Kovask regarda autour de lui d'un air attentif, et le sénateur suivit son regard.

— À quoi pensez-vous ? À des micros ?

— Exactement.

Sans plus attendre, il grimpait sur le bureau, pour examiner la suspension en bronze, mais ne trouva rien de suspect. De même dans la lampe de travail. Il dévissa le combiné, mais celui-ci ne recelait aucune pastille émettrice.

— Nos conversations seraient écoutées ? Je vous ai remis cette convocation hier matin. Dans le fond, ils auraient pu la liquider tout au long de la journée, et de façon plus satisfaisante, remarqua le sénateur. Maintenant, il y a cette fameuse convocation, et la police chilienne se posera quelques questions. Oh ! je ne me fais aucune illusion. L'affaire sera étouffée, et je ne crois pas qu'il serait très habile de ma part, de demander une contre-enquête.

— Toute une journée pour la liquider, dit Kovask. Pourquoi agir si tard ? Elle pouvait se faire renverser par une voiture, se faire abattre en pleine rue. Qui se serait étonné ? Non... Ils ont attendu le soir.

— À moins qu'elle n'ait pu téléphoner à Mervin.

— Lorsque je l'ai laissée, elle paraissait bien décidée à ne pas le faire.

Puis il changea complètement de conversation :

— J'ai besoin que vous interveniez auprès de la Junta, pour obtenir des renseignements sur une certaine Blanca Lascos, née dans cette ville le 20 juillet 1950, et qui a été arrêtée avant-hier dans une maison de campagne entre Valparaiso et ici. Elle est accusée d'appartenir au M.I.R.

Le sénateur fit la grimace :

— Le M.I.R. ? Vous voulez qu'un type comme moi se compromette pour un membre du M.I.R. ? Vous savez que ce

sont les plus recherchés, et je crains qu'elle ne soit en mauvaise posture.

— Il faut savoir où elle se trouve, et au besoin obtenir qu'elle soit libérée.

— Vous êtes fou ?

— Ne disposez-vous pas de monnaie d'échange ? Vous n'avez pas quitté le sol des États-Unis les mains vides ?

L'œil du sénateur se fit rusé, et il haussa ses épaules massives.

— Bon, je vais voir ce que l'on peut faire. C'est la fille de Lascos ?

— J'ai promis de faire quelque chose. En échange, nous aurons certainement d'autres renseignements. Cet homme n'a pas tout révélé. Il doit garder quelque chose d'important. C'est un commerçant, ne l'oubliez pas, et il reste prudent.

— Laissez-moi maintenant, dit Holden. J'ai pas mal de travail.

Dans l'antichambre, Marina essayait de rassurer une grosse dame en manteau de fourrure, qui paraissait offusquée d'être convoquée par la commission.

— Mais enfin, je suis la veuve d'un général, et je dirige depuis des années cette institution privée, qui ne recevait que des jeunes filles de bonnes familles. Je n'ai rien à voir avec la politique, ni avec les événements actuels.

— Vous l'expliquerez au président, chère madame. Ce n'est qu'une simple formalité.

La grosse dame finit par s'asseoir. Marina soupira :

— C'est souvent ainsi. Le sénateur reçoit des gens à ménager, étant donné qu'il est président de la commission, mais ce n'est pas toujours facile. Vous partez déjà ? Nous ne nous sommes pas vus, hier au soir.

Kovask sourit :

— J'en suis désolé. Mais, je suis rentré tard.

Inquiet, il était allé dans la *poblacion* de Varegas, voulant savoir si l'ex-transporteur n'avait pas d'ennuis. Le Chilien avait voulu l'inviter à manger, et il n'avait pu refuser. Une façon délicate de le remercier pour ses dollars.

— Ce soir peut-être murmura-t-elle l'œil en coin.

— Pourquoi pas.

En descendant vers Valparaiso, il fut surpris de ne trouver aucun barrage à la sortie de la capitale. En revanche, l'accès du port était toujours sévèrement surveillé. Des hauteurs, il avait pu se rendre compte que la plupart des bâtiments de la flotte de guerre chilienne se trouvaient rassemblés dans la rade.

Ce fut la Mamma qui vint lui ouvrir.

— Luisna ne va pas mieux ?

— Oh ! que si. Elle est sortie. Hier au soir, elle a même voulu faire un petit tour en ville. C'est une fille indépendante.

Lascos arriva en bras de chemise, et l'air inquiet :

— Avez-vous des nouvelles de ma fille ?

— Le sénateur Holden s'en occupe. Il va savoir ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

Il soupira, repartit vers la cuisine.

— Je lui laisse faire la cuisine. Ça le distrait, et il ne se débrouille pas trop mal. Vous avez du nouveau ?

— Oui, et c'est la tuile.

En quelques mots, il lui expliqua pourquoi. La Mamma comprit l'importance de la situation nouvelle créée par la mort de Ciprelle Erwing.

— Nous avons affaire à des gens décidés. Sur quelle base allez-vous repartir ?

— Je suis venu ici pour ce faire. Lascos nous cache sûrement quelque chose.

Elle hocha son visage lourd :

— Ça, c'est certain. J'essaye de lui tirer les vers du nez, mais il joue les naïfs. Et depuis que sa fille est arrêtée, les pères accablés. Jusqu'ici, il se moquait bien d'elle.

— Je vais le rejoindre.

Installé devant la table de bistrot en marbre, Lascos hachait finement de la viande, des légumes, et sur le feu dans une casserole, des cholgas s'ouvraient. Il s'agissait d'énormes moules à la chair délicieuse.

— Je vais les farcir, dit Lascos, d'après la recette d'une vieille bonne chilote que j'ai eu dans le temps. J'espère que cette jeune femme me rapportera du vin blanc.

Kovask s'assit en face de lui :

— Lascos, écoutez-moi. J'ai retrouvé la fille aux lunettes et aux grosses jambes. Elle travaille chez ce Michaël Mervin qui vous achetait des confiseries étrangères.

L'oignon que hachait le petit épicier faisait pleurer les yeux, et il dut s'écartier un peu.

— J'ai retrouvé cette fille, mais malheureusement pour peu de temps. Elle devait se présenter devant le sénateur Holden ce matin. Elle n'est pas venue.

Lascos releva la tête. Il essayait vainement de maîtriser le petit toupet de cheveux qui se hérissait sur son crâne, mais n'y parvenait pas.

— Elle a refusé de venir ?

— Elle n'a pas pu venir, car elle est morte. Étranglée.

Un tressaillement parcourut le corps replet de l'épicier, qui dut s'arrêter de hacher son mélange ; ses mains tremblaient.

— Étranglée, fit-il avec horreur. Vous en êtes certain ?

— Il y a eu Heinrich d'abord. Maintenant, cette fille. Nous sommes dans une impasse, Lascos.

— Je savais que ce serait impossible. Jamais je n'aurais dû vous écouter. Ils sont forts, très forts. Vous n'y arriverez jamais, et j'ai tout perdu. Mon magasin, ma fortune, ma fille.

Kovask eut soudain une illumination. Il se souvint que Lascos passait pour aimer l'argent, et qu'il poussait cet amour jusqu'à une certaine avarice.

— Oh ! je ne m'inquiète pas pour vous, Lascos. Votre fortune est certainement à l'abri ?

L'épicier se pencha vers son travail, commença de faire de petits tas de farce.

— Il est même possible que vous l'ayez transférée dans un pays étranger ?

L'autre releva vivement la tête, inquiet.

— Peut-être aux U.S.A. ?

— C'est-à-dire... J'ai fait certains placements dans votre pays en effet.

— Importants ? fit négligemment Kovask.

— Assez, oui... Mais pourquoi ?

— La Junta voudrait faire geler certains avoirs par notre gouvernement... Pour lutter contre les opposants réfugiés à

l'étranger... Il ne faudra pas que cela vous arrive. Mais il y a peut-être un moyen de l'éviter.

— C'est que j'ai cent mille dollars là-bas, souffla Lascos avec une grimace.

Kovask hocha la tête :

— C'est quand même une somme qui vous permettrait de bien repartir, si vous choisissez notre pays... Vous aurez aussi besoin d'appuis, pour obtenir un permis de séjour. Alors, pourquoi ne pas jouer franc jeu avec nous ?

Les yeux noirs se troublèrent, et Lascos cilla à plusieurs reprises.

— Je ne comprends pas.

— Mais si. Vous ne nous avez pas tout dit sur vos activités, vos relations. Je suis sûr que vous avez conservé le plus gros morceau pour vous. Afin de voir venir. Peut-être que vous pensiez même négocier ces renseignements, une fois à l'abri ?

— Oh ! vous vous trompez. J'ai dit tout ce que je savais sur mes activités à l'Union régionale des commerçants... La description de cette fille qui est morte... Le nom de Mervin sur mes livres.

Kovask ne répondit pas, alluma paisiblement une cigarette sans le quitter du regard.

— Je vous jure que vous vous trompez.

— Voyez-vous, Lascos, il m'aurait été désagréable d'utiliser votre fille comme monnaie d'échange. Au contraire, je ferai tout ce que je pourrai pour la sortir des griffes des militaires. Mais pour les cent mille dollars, ne comptez pas sur la même indulgence. Au contraire, si vous me laissez dans l'ignorance, je m'efforcerai de vous créer des difficultés telles que vous mettrez des années pour rentrer dans vos fonds. C'est bien compris ?

Stupéfait du ton employé, Lascos resta immobile, figé. Ce fut Kovask qui se leva, pour couper le feu sous les cholgas qui commençaient à griller, faute de jus.

— Vous m'avez compris ?

— Vous vous trompez *señor*, je ne sais rien d'autre, fit tristement Lascos, et j'en suis désolé.

— Vous prenez votre ton d'épicier du temps où, avec l'arrière-boutique pleine à craquer, vous vous excusiez de

n'avoir rien à vendre au prix normal. Mais là, il s'agit de cent mille dollars, ne l'oubliez pas. Allez, videz votre sac. Je vais même plus loin, Lascos. Si vous persistez dans cette attitude, je vous rejette à la rue, comme un malpropre. Les carabiniers auront vite fait de vous retrouver. Ou les hommes de la C.I.A. Ce qui ne m'empêchera pas d'essayer de sauver votre fille, qui est beaucoup plus estimable que vous.

Lascos le suivit d'un regard flou. Kovask cessa d'aller et venir, s'assit à nouveau en face de lui :

— De quoi s'agit-il ?

— *Señor*, gémit Lascos.

— Vite. Je dois rentrer à Santiago.

— C'est grave, *señor*... Je sais que la vie de ma fille est suspendue à ce secret. Ils n'hésiteront pas. Votre sénateur ne pourra rien faire pour elle, car ils vont la garder en otage. Mervin y veillera personnellement, dès qu'il apprendra son arrestation. Et il doit déjà être au courant.

— Vous connaissiez Mervin ? s'étonna Kovask.

— Oui. Je n'ai donné son nom qu'à contrecœur, et avec précautions. Mais je l'ai rencontré à plusieurs reprises.

— Dans quelles circonstances ?

— Un mois avant le putsch. Nous avons été une vingtaine de responsables de l'économie chilienne réunis dans une propriété, au nord de Santiago, dans la banlieue d'Aconcagua.

— Des noms, je vous prie.

— Il y avait Heinrich, oui, celui qui a sauté... Corres, le patron des bouchers, Palacio...

— Celui des transporteurs ?

— Beaucoup d'autres. Je peux vous en établir une liste. Mais, ce n'est pas le plus important. Mervin nous a parlé. Il nous a dit, que le régime Allende approchait de sa fin, mais qu'il faudrait le renverser, et empêcher les masses populaires de réagir. À cette époque-là. Mervin avait l'air de douter des militaires. Il pensait que jamais ils n'oseraient aller jusqu'au bout, que bien des officiers resteraient fidèles. Il fallait que nous soyons vigilants, et il comptait sur nous.

— De quel droit ?

— Parce que nous avions touché des fonds, et il nous l'a

rappelé cyniquement. Par la suite, les événements ont tourné différemment, mais tout était basé sur une insurrection des quartiers centraux. Nous devions recevoir des armes, des munitions. À cette époque, on ignorait que les carabiniers abandonneraient si vite Allende. Ils devaient être nos premières victimes.

— Bigre. Et vous avez accepté ?

— Sans enthousiasme, oui. Mais nous l'avons fait.

— On vous a livré des armes ?

— Non. Le 11 septembre est arrivé, et a surpris tout le monde. Je crois même, que Mervin a été pris de court. Mais, je les ai vues dans le sous-sol de cette grande maison de campagne. Des milliers d'armes.

— Et à qui appartient cette propriété, à un Chilien, je suppose ?

— Non. À un Américain.

Kovask réprima une joie féroce :

— Mervin ?

— Non. À un certain Alan Decker.

— Que fait-il ?

— Il travaille à l'ambassade. Comme conseiller économique.

C'était trop beau, et Kovask se montra soupçonneux :

— Comment le savez-vous ?

— Je me suis renseigné. J'ai des amis dans le coin. Pour nous rendre dans cette propriété, ils nous ont regroupés à Vina del Mar, sous prétexte d'un banquet offert par Mervin, au nom des Chambres de commerce. Il y avait un car qui attendait devant la porte du restaurant. De là, nous sommes partis à la nuit tombée. Mais je connais bien la région d'Aconcagua, puisque ma femme est de là-bas. Je me suis repéré aisément, et par la suite, j'ai téléphoné à des amis, pour avoir confirmation de l'endroit exact où nous avions été réunis.

— Quelles étaient ces armes ?

— Des mitrailleuses, des grenades à main, des mitrailleuses légères, et des mines pour les automitrailleuses des carabiniers. Toutes ces armes provenaient de Panama. Il y avait des caisses qui portaient des inscriptions. D'ailleurs, Mervin n'avait aucune crainte. Il pensait que nul ne viendrait fouiller la propriété d'un

homme jouissant de l'immunité diplomatique.

— Vous pensez que ces armes y sont toujours ?

— Certainement. Voyez-vous, Mervin a dû ensuite se mettre d'accord avec les généraux, et il est possible que ceux-ci aient déconseillé d'armer des gens comme moi.

— Les représentants de la classe moyenne, ricana Kovask.

— C'est ça... Tiens, j'oubliais de vous dire qu'il y avait aussi un médecin, représentant un club médical, un dentiste, des fonctionnaires, et même un curé.

— Et puis, que s'est-il passé ?

— On nous a ramenés à Vina del Mar, où nous avons retrouvé nos voitures.

— À qui deviez-vous distribuer ces armes ?

— À des amis sûrs.

Kovask se leva pour regarder par la fenêtre. Luisna venait d'arriver en voiture, et discutait avec la Mamma, en désignant ses massifs de fleurs.

— Dites-moi comment parvenir à cette propriété.

— C'est facile, car elle est sur la route qui conduit à la frontière. Dans un vallon perdu. On l'appelle *Las Madrés*. Je ne sais pourquoi. Vous trouverez facilement.

Puis il se mit à sangloter, la tête entre ses mains.

— Comment ai-je pu ?... Je viens de condamner ma petite fille... Je suis un misérable.

— Et de sauver cent mille dollars, dit Kovask sèchement. Ne jouez pas les Tartuffe. Votre fille, vous vous moquez de son sort dans le fond de vous-même.

— Vous êtes odieux, lança Lascos... Vous ne voulez pas la sauver...

— Si, je le ferai. Mais pour elle, pas pour vous.

Il quitta la cuisine, vit les deux femmes dans le hall.

— Tu t'en vas déjà ? demanda Luisna déçue.

— Je dois regagner Santiago. Cesca, veillez sur Lascos. Il ne faut pas qu'il bouge d'ici.

— Ça a marché alors ?

— Oui, mais il peut le regretter dans l'heure qui suit, et je ne veux pas que cette nouvelle piste m'échappe.

Luisna le raccompagna jusqu'à la voiture :

— Quand reviendras-tu ?

CHAPITRE IX

À peine venait-il de pénétrer dans sa chambre, que le téléphone sonna. À l'autre bout, Marina Samson s'annonça, la voix bizarre.

— Le sénateur Holden veut vous voir tout de suite. Que lui avez-vous fait ? Il a l'air mécontent.

— J'arrive tout de suite.

Il descendit au rez-de-chaussée, pénétra dans les salons réservés à la commission. Il n'y avait plus que la brune secrétaire particulière dans la pièce.

— Le sénateur reçoit une dernière personne, et ensuite vous pourrez entrer.

— Que se passe-t-il ?

Elle prit un air embarrassé, regarda la porte qui la séparait de son patron avec appréhension.

— Il s'agit de cette fille, Blanca Lascos.

— Oui. Et alors ?

— Le ministre de l'Intérieur a fait faire des recherches. Elle ne figure sur aucune liste d'arrestations.

— Ça ne prouve rien, dit Kovask très sur de lui. Certains prisonniers sont enfermés dans les entrailles du stade Chile ou du Stade national, sans qu'on n'en sache rien.

— Le sénateur vous expliquera.

La porte s'ouvrait, et Holden raccompagnait un dernier visiteur visiblement soulagé.

— Entrez ! aboya-t-il à l'adresse du Commander.

Sans attendre, il retourna à son bureau. La pièce était remplie de fumée.

— Ouvrez-moi une fenêtre, s'il vous plaît.

— C'est pour cela que vous m'avez convoqué ?

— Ne faites pas de la susceptibilité. Blanca Lascos n'a pas été arrêtée, comme vous le prétendiez.

— C'est le ministre lui-même qui l'affirme ?

— Oui. Et il m'a laissé entendre que s'il mettait la main sur elle, il ne la relâcherait pas.

— Ils l'ont fait disparaître, un point c'est tout.

— Non. Il n'y a pas eu d'opération policière dans la région que vous m'avez indiquée. Ni ce soir-là, ni depuis huit jours. Pas plus de la part des carabiniers, que de l'armée. Je n'ai aucune raison de mettre sa parole en doute. Il m'a proposé de visiter les deux stades, et les vapeurs en rade de Valparaiso où sont enfermés les suspects.

Kovask fronça les sourcils.

— Curieux. Il faut croire que cette fille est d'une importance capitale. Pourtant, ma collaboratrice a assisté à son arrestation avec déploiement de forces.

— Elle n'a pas eu la berlue ?

— Non, pas du tout. Je ne doute pas plus d'elle, que vous du ministre de l'Intérieur chilien.

Un sourire défit les lèvres boudeuses du sénateur :

— Bon. Soit. Que penser ?

— Que les Chiliens vous cachent son arrestation.

— Ce n'est quand même pas un personnage sensationnel. Le ministre m'a dit que, selon son dossier, elle en prendrait pour dix ans. Comme tous ceux qui ont gravité autour du M.I.R. Les autres sont exécutés. Donc, malgré la sévérité de la peine encourue, ce n'était qu'une sympathisante.

— Dans ce cas, dit Kovask, il faut admettre qu'il existe une force de répression parallèle dans ce pays. Qui utilise des command-cars, des Jeeps, et des uniformes des carabiniers.

Holden tendit la main vers sa boîte de cigares, mais se souvenant que l'heure du déjeuner était sonnée, il préféra s'abstenir.

— Et qui dirigerait cette force ?

— Pourquoi pas la C.I.A. ?

— Bigre... Comment vous y allez !

— Souvenez-vous des informations publiées par la presse. Que des gorilles boliviens, brésiliens et uruguayens, sont arrivés

dans ce pays depuis le coup d'État pour mettre en pratique les méthodes éprouvées, qui leur ont été inculquées dans les écoles du Southern Command au Panama. Je cite de mémoire. Vous savez comment ça se passe ? Tous les sous-officiers et officiers catholiques, qui sont passés dans ces diverses écoles éparpillées le long du canal de Panama, se sont juré aide et solidarité. Dès que la Junte a été au pouvoir, ils sont accourus. Certains opèrent dans les stades, les camps et les prisons, mais d'autres se sont peut-être mis au service de Mervin.

— Possible, admit Holden. Écoutez, mon vieux, venez avec moi déjeuner. Je meurs de faim. Nous pourrons continuer à discuter.

— D'autant, que j'ai des nouvelles étranges à vous apprendre.

Dans l'antichambre, Holden présenta la jeune femme avec ironie :

— Voici une demoiselle qui ne mange jamais à midi pour conserver la ligne. Je vous avais tendu un piège, Kovask. Vous avez accepté parce que vous pensiez qu'elle serait à notre table, et que vous n'auriez pas à supporter un vieux birbe comme moi.

— Pas du tout, protesta le Commander amusé.

Marina, elle, paraissait furieuse. Peut-être regrettait-elle d'observer trop strictement son régime.

— À tout à l'heure, belle enfant. Nous allons absorber quelques maxicalories.

Le menu composé avec soin, Holden porta son cocktail à sa bouche.

— Je suis un vieux traditionaliste, et rien ne vaut un vermouth dry pour moi, avec un peu de gin, une olive et un zeste d'orange. Je vous laisse volontiers votre whisky. Alors, ces nouvelles ?

— Avez-vous déjà convoqué un certain Alan Decker ?

— Le conseiller économique de l'ambassade ? Non, pas encore. Vous croyez qu'il a quelque chose à se reprocher ?

Mi-sceptique, mi-intéressé, il écouta le récit que Kovask tenait du petit épicier.

— Une maison bourrée d'armes ? Appartenant à un diplomate ? Avec la complicité de Mervin ? C'est quoi ? Un feuilleton T.V., ou de la provocation ?

Kovask ne répondit pas, à cause du maître d'hôtel qui approchait avec les serveurs. On déposa dans leur assiette un feuilleté de fruits de mer, recouvert d'une sauce onctueuse. Holden commença de manger avec appétit, savoura ensuite son vin d'Alsace.

— Avouez que vous avez des doutes.

— Je ne sais pas, dit Kovask. Il faut que j'aille voir là-bas.

— Et si vous êtes pris en flagrant délit ?

— Je vais tâter le terrain. Ou la maison est paisible, sans précautions particulières de surveillance, ou bien elle est truffée de gardes, et je n'insisterai pas.

— Qu'attendez-vous de moi ? Que je me présente à la porte de cette propriété pour la visiter ?

Le Commander se frotta le menton.

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes fou ou quoi ?

— Demandez à Decker s'il ne veut pas vous la louer. Dites que vous avez besoin de passer le week-end au calme, pour méditer et réfléchir sur votre mission.

Holden se mit à rire, sans bruit, mais en secouant son corps puissant.

— Et une fois là-bas, je fais un caprice, et j'insiste pour voir si la cave est bien fournie en crus des meilleures années ?

— Pourquoi pas ? dit froidement Kovask.

Interdit, le sénateur avala le contenu de son verre, parut se renfrogner, mais n'en perdit pas l'appétit pour autant. Peu à peu, il se calma, et regarda Kovask d'un air songeur :

— Vous voulez les paniquer ?

— Exactement. Convoquez Alan Decker pour vendredi, et demandez-lui carrément son hospitalité. Laissez-lui même entendre que vous ne l'avez convoqué que pour cela. Vous avez entendu dire qu'il avait une maison merveilleuse, et vous avez besoin de repos. Il ne pourra pas refuser. Il sera coincé. Il devra déménager les armes dans la nuit, si vous lui dites que vous arriverez le samedi matin.

— Seul, ou avec le reste de la commission sénatoriale ?

— Pourquoi pas ?

— Et vous pensez nous faire intervenir de nuit ? Comme des

douaniers ou des flics ? C'est insensé. Écoutez, Kovask. La moyenne d'âge est de soixante ans, chez nous, et il y a belle lurette que nous ne courons plus l'aventure au clair de lune. De plus, nous sommes tous des gens honorables, et vous nous voyez faire le guet, sauter au collet des chauffeurs, pour exiger de fouiller les caisses ? Et si nous faisons chou blanc ? Quelle catastrophe ! Quel scandale ! Nous n'aurions plus qu'à faire nos bagages et à rentrer à Washington. Et, là-bas, on nous recevra comment ? De quoi perdre nos sièges aux prochaines élections.

Le maître d'hôtel approchait à nouveau avec le carré d'agneau, et ils se turent. Mais lorsqu'ils furent seuls, Kovask mangea en silence, et Holden finit par exploser :

— Dites-le, que vous me prenez pour un froussard, pour un type qui a peur de se mouiller ?

— L'ai-je dit, sénateur ? s'offusqua le Commander.

— Non, mais je lis très bien dans votre regard couleur de mer. Il y a un fond de tempête dans ce regard. Vous vous dites que jamais vous n'auriez dû accepter d'accompagner un vieux con qui dirige une commission composée d'autres vieux cons, qu'on ne peut rien espérer de vieux bien confortablement installés dans la vie. Que les peuples peuvent être enchaînés, que la C.I.A. peut triompher, nous resterons immuables dans notre auto satisfaction.

On les regardait discrètement, tant le vieil homme paraissait en colère. Le serveur s'approcha opportunément pour remplir les verres d'un bordeaux irréprochable, et Holden s'apaisa.

— Bon, dit-il plus tard, je vais étudier ça. Mais arrangez-vous pour que nous ne fassions pas chou blanc.

— J'y veillerai, dit Kovask.

— Et pour la fille de Lascos ?

— Je ne sais pas. Il n'y a que Mervin qui peut nous renseigner. Mais, par Decker, nous pouvons le coincer. Vous m'excuserez de ne pas attendre le dessert, mais il faut que je file.

Holden hocha la tête :

— Soyez prudent. Ciprelle Erwing a été liquidée sans pitié. Souvenez-vous-en.

— Merci.

Vers 14 heures, il arrivait dans le centre d'Aconcagua,

repartait en direction de la frontière. Il fut arrêté par un barrage. Le sous-officier des carabiniers examina son passeport, son sauf-conduit, et lui demanda où il se rendait.

— Chez un ami, Alan Decker, un diplomate qui possède une propriété dans le coin.

— Je connais, dit le sergent. Je vous le demande, car nul n'est autorisé à aller beaucoup plus loin sur cette route, qui se dirige vers la frontière. Le *señor* Decker vient souvent dans sa propriété. Depuis les événements, il y a accueilli beaucoup d'amis, qui ne voulaient pas rester à Santiago. Je le sais, car le gardien-chef vient tous les jours en ville, faire des provisions.

— Il y a beaucoup de monde là-haut ?

— Au moins une dizaine de personnes, dit le carabinier. Un groupe révolutionnaire avait tenté de s'en emparer le 12 septembre, mais ils n'ont pas insisté. Les amis du *señor* Decker sont de bons tireurs.

— Ils se sont défendus ?

— Bien sûr. La propriété bénéficie de l'extra-territorialité. Il y a même une plate-forme pour les hélicoptères légers.

Kovask le remercia et poursuivit sa route. Sans le vouloir, il venait d'obtenir des renseignements précieux. Il repéra vite l'entrée de la propriété, deux piliers soutenant une chaîne. Un Chilien avec un vague uniforme de garde-chasse veillait tout près. Il continua, remarqua le haut grillage qui courait sur des kilomètres, désespéra de trouver une issue. Il dut abandonner sa voiture dans une zone boisée, et grimper en haut d'une colline, pour découvrir les bâtiments.

L'habitation principale, de style colonial, était très belle avec ses colonnades, ses patios intérieurs. Mais, plus loin, d'autres bâtiments attirèrent son regard. Grâce à ses jumelles, il les détailla, estima qu'il s'agissait de garages. Sur le sol, il nota des traces de pneus assez curieuses. Aucune voiture n'avait pu les laisser, et il ne pouvait s'agir que de camions.

Son cœur battit plus rapidement, lorsqu'il supposa qu'elles pouvaient venir de command-cars ou de Jeeps. Est-ce que la police parallèle qui avait procédé à l'arrestation de Blanca Lascos provenait de Las Madrés ?

Il s'arma de patience et, caché par les arbres, attendit

longtemps. Il aperçut des silhouettes, reprit ses jumelles. Des hommes allaient et venaient apparemment désœuvrés. L'endroit paraissait paisible. Assez loin derrière la résidence s'étendaient des champs et des prés, mais il découvrit qu'un grillage élevé isolait cette partie de la propriété des bâtiments principaux. Des ouvriers agricoles travaillaient dans ces étendues, et il nota la présence de plusieurs tracteurs.

Vers le soir, alors qu'il allait renoncer, un command-car sortit soudain d'un des garages, et grâce à ses jumelles, il put parfaitement distinguer l'insigne des carabiniers peint sur l'une des portières. Le Dodge se dirigea vers une aire de lavage, et deux hommes en treillis le nettoyèrent soigneusement. L'un d'eux avec une brosse fit même disparaître l'insigne peint avec un produit facile à enlever. Puis, l'engin regagna son abri. C'était suffisant pour Kovask.

Redescendu de sa colline, il regagna Aconcagua par une autre route, où il ne trouva aucun barrage. Lorsqu'il atteignit Santiago la nuit était tombée depuis longtemps, mais le sénateur Holden travaillait dans son bureau, recevait encore des citoyens américains habitant le Chili. Dans l'antichambre, l'ambiance était morne, et les trois personnes qui attendaient paraissaient se morfondre.

— Je vous envie, dit Marina. Vous vous baladez, tandis que je suis bloquée ici. J'aimerais bien connaître les environs.

— Vous croyez que l'époque est bien choisie, pour faire du tourisme ? fit-il un peu agacé.

Elle haussa les épaules :

— Oh ! moi, la politique... Vous sortez ce soir ?

— Je ne crois pas.

— Nous allons danser ?

— Pourquoi pas ?

Holden le vit lorsqu'il ouvrit sa porte, lui fit signe d'attendre. D'ailleurs, il liquida les trois personnes en un temps record. Puis, il invita Kovask à rentrer.

— Ouf, quel métier ! C'est curieux, mais j'ai l'impression que les gens ont la trouille, comme s'ils avaient tous quelque chose à se reprocher, et vous savez ce que j'en arrive à penser ?

Kovask secoua la tête :

— Non. Vous paraissiez troublé.

— Je le suis. Car j'ai la conviction intime que tous les Américains qui habitent ce pays sont tous, à des titres divers, responsables de ce qui est arrivé le 11 septembre. Oh ! ce ne sont pas tous des activistes, loin s'en faut, mais tous ont péché, par pensée, par omission, par vanité, par dépit. En fait, vous savez ce qui se passe ? Ils détestent les Chiliens, tous les Américains du Sud. Ils auraient les mêmes réactions pour les Boliviens, les Brésiliens, les Mexicains ou les Argentins. Et de les avoir vu danser et chanter sous le régime Allende, même lorsqu'ils crevaient de faim, nos compatriotes ne le leur ont pas pardonné. On veut faire le procès de la C.I.A., mais ce sont tous les Américains vivant dans ce pays qu'il faudrait mettre en accusation. Ils ont répandu des faux bruits, ils ont mis des bâtons dans les roues. Un professeur m'a laissé entendre que dans ses cours, il glissait des allusions perfides contre le gouvernement. La femme d'un représentant de société se vante d'avoir tous les jours vidé les boîtes aux lettres de son immeuble, de toute la prose marxiste qu'elles contenaient. Pourquoi ? Elle ne se l'explique pas elle-même. Si on l'avait arrêtée et condamnée, que n'aurait pas entendu l'ambassade ? Elle était dans son tort, mais ne veut pas l'admettre. Il y a aussi celle qui apportait du café aux militaires, lorsqu'ils patrouillaient dans sa rue le jour du putsch. Curieux, non ? Un type apparemment paisible m'a confié que, lorsqu'il prenait le train à cette époque-là, il lacérait toujours les coussins de son compartiment, pour que l'on puisse dire, que depuis que l'Union Populaire était aux pouvoirs, le public en prenait à son aise. Des stupidités, des petites : mesquineries, des veuleries, et voilà !

Il haussa les épaules :

— Laissons cela. J'ai eu des renseignements sur Decker. En fait, il n'est pas conseiller économique en titre, depuis que l'autre a été renvoyé au pays du temps d'Allende. Celui-là fait l'intérim, mais a été imposé par Langley très certainement. Donc, jusqu'ici, rien n'accroche. Je lui ferai parvenir ma convocation demain, pour après-demain. Vous êtes allé là-bas ?

— Oui. Grande propriété, cernée par un grillage épais. J'ai vu

un Dodge portant les insignes des carabiniers. Deux hommes l'ont lavé, et ils ont tout effacé.

— Hum, pas mal, reconnut Holden.

— Il y a au moins dix hommes en permanence là-bas. La propriété jouit du droit d'extritorialité. Je ne sais pourquoi. Il y a même une piste pour hélicoptère.

— Oui, c'est intéressant. Pour en revenir à cet Alan Decker, il a séjourné longtemps à Panama. J'ai pu avoir Washington par téléphone spécial, et c'est mon pool qui m'a renseigné. Ils ont des fiches sur tout le monde, ce qui est nécessaire. Depuis le temps que je dirige des commissions d'enquête... Mais pas moyen de savoir si ce type appartient à la C.I.A. C'est comme pour Mervin. Langley prend des précautions depuis quelque temps. Il y a eu tellement d'histoires cafouilleuses. Mais cette nouvelle génération d'agents est vraiment dangereuse, car ils ressemblent à des technocrates, et sont aussi froids et efficaces. Inhumains pour tout dire. La plupart sont gagnés par des idées extrémistes, sans même s'en rendre compte. Vous leur diriez qu'ils se comportent comme des fascistes, qu'ils vous traiteraient de gamin. Il faut dire que ce mot a été mis à toutes les sauces depuis quelques années. Mais c'est cela. Leur seul but est de réussir, en écrasant le maximum de pieds, et quand je dis ça, c'est un euphémisme, car il leur arrive au besoin de torturer de façon scientifique les gens qui leur font obstacle. Mais ils se conduisent comme n'importe quel jeune cadre qui tend des pièges à un supérieur immédiat, pour lui faucher son poste. Rien de plus. Le malheur, c'est qu'ils ont la responsabilité de l'avenir du pays. On est allé trop loin, et lorsque vous protestez, on insinue que vous n'êtes plus de votre temps, et qu'un sénateur moins âgé pourrait très bien vous remplacer opportunément.

— Quand allez-vous prévenir vos confrères de leur escapade nocturne ?

Il éclata de rire :

— Vendredi seulement. Mais comment allons-nous agir ?

— Je vais y réfléchir, dit Kovask, et nous en reparlerons demain. Vous devriez vous arrêter. Il est tard.

— Merci, Commander. D'ailleurs, je suis un peu écœuré par

ce que j'ai entendu. Ces gens médiocres, qui pensent et agissent avec tant de haine... Ils ont glacé quelque chose en moi.

Kovask dîna avec Marina, et l'emmena danser, mais, rapidement, elle remarqua son peu d'allant.

— Fatigué ?

— Oui, un peu.

— On va boire un verre au bar, et on va se coucher ?

— Ensemble ?

— Le repos du guerrier, hein ? Je devrais m'offusquer. Vous me considérez vraiment comme une insignifiante personne.

Il songeait à Luisna, que peut-être il n'aurait pas l'occasion de prendre dans ses bras. Marina n'était pas désagréable, mais même dans l'amour, restait fonctionnelle.

— Vous avez un air rêveur qui vous va très bien, murmura-t-elle. D'habitude, vous ne vous laissez pas tellement aller.

— Allons boire ce verre, dit-il, en lui prenant la main, et en l'entraînant jusqu'au bar.

Assise sur le tabouret voisin, elle appuya son genou contre le sien.

— Beaucoup de gibier dans votre besace ?

— Ça peut aller, fit-il brièvement.

— Pas bavard. Serez-vous plus prolixe tout à l'heure ?

Il sourit.

— À moins que vous aussi, vous n'ayez besoin de films érotiques pour vous donner des idées ?

Kovask souriait toujours. Marina plongea ses lèvres dans son verre :

— Vous me trouvez bien dévergondée ?

— Non, pas du tout.

— Ces gens, ce travail enfermé m'énervent en diable, dit-elle, comme pour s'excuser. Je suis habituée à plus d'activité, lorsque mon patron est à Washington. Et puis, ces gens qui attendent leur tour plus ou moins fébrilement, me dépriment.

— Vous n'aimeriez pas être à leur place, hein ?

— Grands dieux, pourquoi ? Je me demande d'ailleurs ce qu'ils peuvent bien répondre aux questions du sénateur. La plupart sont de braves gens, qui n'ont rien à se reprocher.

— Le sénateur Holden n'en est pas aussi certain que vous,

savez-vous ?

Elle haussa ses jolies épaules.

— Oh ! il philosophe beaucoup en ce moment, et aurait tendance à se poser trop de questions.

— Vous le jugez trop vieux ? demanda-t-il perfide.

Marina hésita, le regarda avec surprise, puis secoua la tête en riant.

— Pas du tout. Mais que nous sommes graves soudain. Je me demande, si ce soir, j'arriverai à vous dérider.

— Vous avez raison, dit-il brusquement. Je crois que je ferai un piètre compagnon, et je préfère aller me coucher.

CHAPITRE X

Vers minuit, Cesca Pepini se réveilla, la bouche sèche, et le nez bouché. Depuis la veille, elle couvait un rhume, peut-être contracté en soignant Luisna Palaz. Elle quitta son lit, sa chambre, pour aller boire un verre d'eau à la cuisine. Elle revint aussitôt après, et se glissa entre ses draps, mais ne pouvant retrouver le sommeil. Une demi-heure plus tard, elle ne dormait pas encore, lorsqu'elle entendit le bruit de plusieurs moteurs. C'était plutôt rare dans ce quartier neuf, encore peu fréquenté, et elle se leva pour regarder à travers les persiennes. Elle aperçut la silhouette de plusieurs command-cars, et réalisa tout de suite que la police ou l'armée venaient pour les arrêter. En un éclair, elle enfila son tailleur, pensa avoir le temps de prévenir Luisna et Lascos, mais il était trop tard. La porte d'entrée était défoncée, sans que la sonnette n'ait retenti. On voulait vraiment les surprendre au lit, et l'opération était sur le point de réussir.

La Mamma fonça vers sa fenêtre, ouvrit les volets. Il n'y avait qu'un mètre pour rejoindre le sol. Elle retourna chercher son sac, y fourra sa main, et à tout hasard, prit sa bombe lacrymogène de poche. À peine posait-elle le pied sur le gravier du jardin, qu'un homme en uniforme se présenta :

— Halte, ne bougez plus !

Il braquait sur elle sa mitraillette, mais sans hésiter, elle jeta sa main en avant, et le jet de gaz lacrymogène l'atteignit en plein dans les yeux. Il jura atrocement, mais ne tira pas. Elle se mit à courir. Par chance, la clôture de la petite villa n'était pas construite de ce côté-là, et bientôt elle fut dans le terrain vague du lotissement, galopant maladroitement dans les fondrières, trébuchant souvent, mais animée d'une farouche volonté. Lorsqu'elle atteignit les premiers arbres, elle s'arrêta pour

reprendre souffle, et regarder derrière. Elle apercevait une lumière dans la villa, mais n'entendait absolument rien. Même pas le bruit de ses poursuivants, et elle finit par conclure, que nul n'avait essayé de la rattraper.

Intriguée, elle s'assit sur un tumulus, et essaya de comprendre ce qui se passait exactement. Peu après, il y eut des bruits de moteurs, et les véhicules descendirent vers la ville. Certainement un simulacre, pensa-t-elle, et elle s'installa plus confortablement, dans la nuit très fraîche.

Une heure s'écoula ainsi, et il lui était impossible de rester là. Elle suivit une sorte de sentier, qui lui permit de regagner la route du lotissement bien plus haut. Elle se rapprocha de la villa par courtes progressions, puis s'embusqua dans le terrain, juste en face de la maison, jusqu'à ce qu'elle ait la quasi-certitude que celle-ci était vide. Alors, elle prit son petit automatique dans son sac, l'arma, et le gardant au poing, traversa la route, trouva la grille ouverte, ainsi que la porte d'entrée.

La lampe qui brillait, était celle du séjour. Tout avait été bouleversé. Mais en grande hâte, comme si les agresseurs étaient pressés. Luisna n'était plus dans sa chambre, et la Mamma estima qu'on ne lui avait laissé passer qu'une robe de chambre. Lascos avait également disparu, mais on l'avait autorisé à enfiler ses vêtements. Sa propre chambre ressemblait à un champ de bataille. Tout s'était déroulé en moins d'une demi-heure, et elle ignorait l'identité de ces inconnus. Armée ou carabiniers ? Elle n'aurait pu le dire.

Les fils du téléphone avaient été arrachés, et cette précaution la surprit. Tranquillement, elle les relia, et lorsqu'elle obtint la tonalité, forma le numéro du *San Cristobal*, demanda la chambre du Commander au veilleur de nuit.

— Mamma ? Qu'arrive-t-il ?

— Lascos et Luisna ont été enlevés. J'ai pu me tirer. Mais je suis retournée à la villa. Il n'y a plus de danger. Pouvez-vous venir ?

— N'ont-ils pas tendu une embuscade dans les environs ?

— Je ne pense pas, mais je peux descendre vers la ville. Vous me trouverez à l'embranchement du lotissement.

— Entendu.

Lorsque le veilleur de nuit vit l'Américain se diriger vers la sortie, il crut bon de le prévenir :

— Il y a beaucoup de patrouilles cette nuit, *señor*. J'espère que vous n'avez pas oublié votre sauf-conduit ?

— Non. Merci.

À peine engageait-il sa clé dans la serrure de sa voiture, qu'il fut entouré par une patrouille de l'armée de l'air. On lui demanda de poser ses mains sur le toit de la Peugeot, et on le fouilla. Le gradé trouva le passeport, le sauf-conduit, lui rendit le tout sans même s'excuser.

— Il est bien tard, *señor*, pour faire une promenade.

— Je dois aller à Valparaiso. Un destroyer américain arrive cette nuit, et je dois me rendre à bord.

C'était une information qu'il avait lue dans *El Mercurio*, qui voyait dans cette arrivée, le signe que Washington désirait entretenir de bonnes relations avec le Chili.

La patrouille s'éloigna, et il démarra. Il fut arrêté plusieurs fois avant d'arriver au lieu du rendez-vous. Après quelques appels de phares, il découvrit la silhouette massive de la Mamma qui traversait la route, ouvrit la portière, et s'installa à ses côtés.

— Comment avez-vous pu vous enfuir ?

— Je ne dormais pas.

— Carabiniers ? Armée ?

— Ça, je l'ignore, mais tout est curieux dans cette affaire. J'ai brûlé un type aux yeux avec mon lacrymogène, et il n'a pas eu le réflexe de me tirer dessus. Tout s'est passé avec une rapidité foudroyante. D'habitude, ils mettent un certain sadisme dans ces arrestations nocturnes. Ils n'ont même pas sonné à la porte, l'ont enfoncée, et moins d'une demi-heure après, filaient comme des voleurs. Ils ont fouillé partout évidemment, mais n'ont pas emporté de livres, comme ce fut le cas pour la maison de campagne de Lascos.

— Ici, il n'y avait pas de témoins, remarqua Kovask. La villa de Luisna est la seule du coin.

— C'est vrai.

— Je ne crois pas que ce soient des flics, ni encore moins des soldats.

— Mais alors, s'étonna la vieille femme, qui donc ?

— Une police parallèle, créée par Mervin, avec des Sud-Américains venus du Brésil, de Bolivie, d'Uruguay.

Il roulait lentement, et il s'arrêta dans un coin tranquille. La Mamma alluma un cigarillo.

— Comment nous auraient-ils trouvés ?

— Voilà, dit son compagnon, je l'ignore.

— Seule Luisna est sortie. Vous avez confiance en elle ?

— Entièrement.

— En quatre ans, elle a pu évoluer ?

— C'est une chose à considérer. Et pour donner le change, elle serait partie avec ces inconnus ?

— Ils voulaient Lascos. Aucun doute là-dessus. Après ce qu'il vous a révélé, il devenait dangereux. Vous pensez qu'ils détiennent aussi sa fille ?

— Très certainement. C'est une chance que vous ayez pu vous enfuir.

La Mamma fit une grimace comique :

— J'ai vraiment eu l'impression de compter pour du beurre pour eux. Ils n'ont même pas daigné me poursuivre. À croire qu'ils nous ignorent complètement.

— C'est fort possible, dit Kovask. Mais, dans ce cas, Luisna serait innocente, car elle sait que vous êtes ma collaboratrice. Nous allons rentrer à Santiago. Vous avez toujours votre chambre à l'hôtel ?

— Bien sûr. J'ai même téléphoné que je la conservais. Que vont-ils faire d'eux ?

— Lascos finira par avouer qu'il m'a révélé l'existence de cette propriété de Las Madrés, et peut-être vont-ils essayer de connaître nos intentions à ce sujet.

Il lui expliqua le plan qu'il avait imaginé avec le sénateur Holden, pour prendre Decker et Mervin en flagrant délit de trafic d'armes.

— Peut-être que ce n'est pas tout à fait négatif pour nous. Lorsque Decker recevra la convocation du sénateur, ils voudront prendre leurs précautions.

— Il y a deux jours, soupira la Mamma. Ils peuvent tout évacuer bien avant la nuit de vendredi à samedi.

— Vous estimatez que je devrais précipiter les choses ? Je ne peux quand même pas faire passer plusieurs nuits à la belle étoile à une flopée de sénateurs d'un âge certain. D'autant plus que la composition de la commission n'est pas homogène. Si le sénateur Holden, le président, est intègre, et bien décidé à mettre en lumière le rôle de la C.I.A., certains sont réticents, et pensent que notre influence sur le continent sud-américain doit continuer à s'exercer de cette façon, avec pour base un anticomunisme militant, et une lutte attentive contre tous les éléments de subversion. Ils se moquent bien que le niveau de vie soit aussi bas, pourvu que notre grand pays ne se trouve pas face à un nouveau Cuba. Nous devons ménager ces gens-là, leur fournir des preuves flagrantes que Langley a largement outrepassé ses droits.

Ce fut au troisième barrage, à l'entrée de Santiago, que le chef de détachement fit des difficultés. La Mamma ne possédait pas de sauf-conduit, seulement son passeport américain.

— Cette dame travaille pour le sénateur Holden, président de la commission sénatoriale d'enquête. Elle se trouvait à Valparaiso, mais n'a pas trouvé de moyens de transports pour regagner la capitale. Je viens de faire l'aller et retour pour aller la chercher.

Mais l'officier restait intraitable. Il lança un appel-radio, et ils durent en attendre le résultat, après avoir rangé la Peugeot sur le bord de la route. Les camions qui ravitaillaient les marchés de Santiago étaient également arrêtés et fouillés. Ils assistèrent à plusieurs scènes pénibles. Un maraîcher fut frappé à coups de crosse, et sa cargaison éparpillée sur le sol. Lorsqu'il fut relâché, il avait une hémorragie nasale, et dut remplir ses cageots sous les quolibets de la troupe. Il renonça à pénétrer dans la ville avec sa cargaison endommagée, et préféra revenir chez lui. Deux jeunes gens, qui roulaient dans une vieille Jeep, disparurent pendant une demi-heure à l'intérieur d'un gros G.M.C. stationné plus loin. Lorsqu'ils en ressortirent, le crâne du garçon n'avait plus un cheveu, et la fille sanglotait nerveusement. La Mamma avait un regard féroce, qui n'annonçait rien de bon.

Enfin on s'occupa d'eux, et un sous-officier vint leur dire

qu'ils pouvaient continuer.

— Je ne bougerai pas, dit Kovask, avant d'avoir reçu d'autres explications de l'officier responsable de ce contretemps.

Le sergent parut stupéfait. En général, les suspects filaient sans demander leur reste. Ennuyé, il alla chercher l'officier, qui mit un quart d'heure avant de venir, hautain et plein de morgue.

— Je n'ai rien à expliquer. Je fais mon devoir, c'est tout.

— Puis-je vous demander une chose ? fit Kovask avec une politesse glacée.

L'autre parut choqué, mais inclina la tête.

— Avez-vous fait un stage au Southern Command ? Le sénateur Holden est de plus en plus intéressé par les résultats que ces fameuses écoles de Panama obtiennent. Dans l'esprit de ses créateurs, à l'origine, il était question d'action psychologique, de méthodes nouvelles basées sur la compréhension et l'entente entre les peuples. Il sera certainement passionné par votre témoignage.

L'officier chilien se mordit les lèvres, puis tourna les talons. Kovask démarra lentement pour franchir les chicanes.

— Un jour, dit la Mamma, un jour c'est tout ce continent, qui flambera de haine, et nous nous retrouverons avec un nouveau Viêt-Nam, mais d'une dimension colossale. Il est regrettable que Nixon ait été réélu. Des tas de salopards se sont sentis encouragés par cette décision de l'électorat.

— Il n'est pas certain qu'il termine son nouveau mandat, dit Kovask. Et je suis un de ceux qui le souhaitent.

Le lendemain matin, lorsqu'il se présenta comme d'habitude devant le sénateur Holden, ce dernier le considéra d'un œil froid :

— Ne m'avez-vous pas conseillé de me reposer hier au soir ?

Étonné, Kovask inclina la tête.

— Pour se reposer, il faut dormir n'est-ce pas ? Nous sommes bien d'accord ? À mon âge, le sommeil est léger, et si on nous réveille, la nuit est pour ainsi dire fichue. Vers 2 heures, j'ai été réveillé par quelqu'un du ministère de l'Intérieur, qui désirait savoir si une certaine Cesca Pepini faisait bien partie de mon entourage. Voilà de quoi réveiller un homme fatigué.

— Je suis navré, fit Kovask. Cette dame ne possède pas de

sauf-conduit.

— Dans ce cas, pourquoi se balade-t-elle en pleine nuit ? D'abord ce n'est pas de son âge. Vous savez, que j'ai évité de peu l'expulsion, et qu'à la prochaine incartade, elle sera embarquée de force dans un avion ? Que s'est-il passé cette nuit ?

Le récit fidèle de Kovask parut l'assombrir. Il alluma son premier cigare avec un calme trop parfait.

— C'est la tuile, quoi ! Ils vont avoir le temps de vider les caves de Las Madrés, et mes amis sénateurs ne trouveront rien là-bas. Ne pouviez-vous cacher ce Lascos ailleurs ?

— Je le croyais en parfaite sécurité.

— Et cette fille ? Amie, ennemie ?

— J'ai confiance en elle.

— Qui vous a trahis alors ?

— Je l'ignore. En fait, je crois savoir comment les choses se sont passées. Il y a quatre ans, je suis déjà venu dans ce pays, et j'ai eu affaire à un attaché d'ambassade. Il a dû rédiger un rapport sur mes activités. Un type comme Decker n'a eu aucune difficulté à se renseigner sur moi. Le nom de Luisna Palaz devait figurer dans ce rapport. Il suffisait de la retrouver.

Soudain, Holden se rappela de quelque chose, et prit *El Mercurio* sur son bureau.

— La mort de Ciprelle Erwing fait un petit article de dix lignes. Dépression nerveuse conduisant au suicide.

— Mais, s'écria Kovask, pourquoi ne pas en profiter pour convoquer Mervin à ce sujet ? Vous le harcelez, concentrez tous vos efforts sur lui. Pendant ce temps, Decker pourrait se rassurer.

Holden caressa son menton volontaire :

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Je peux le chambrier ici toute la journée, l'inviter à déjeuner. Il ne pourra ni contacter les autres, ni téléphoner.

— Pendant ce temps, je surveille la propriété. Tout peut se jouer sur ces quelques heures, avec un peu de chance.

Sans plus attendre, Holden prit la fiche de Michaël Mervin, et une convocation.

— Allez la lui porter. Mes ordres sont que vous ne le quittiez plus dès que vous l'aurez trouvé. Mettez lui bien dans la tête que

je dirige une juridiction exceptionnelle de haute autorité, et que vous êtes pour l'occasion délégué dans les fonctions d'officier de police. Ne perdez plus un instant.

Dans l'antichambre, Marina qui lui avait paru boudeuse lorsqu'il était entré, paraissait plus détendue :

— Que se passe-t-il ? Le sénateur me paraît énervé.

— C'est la dernière bataille, dit Kovask. Mais vous en saurez plus long dans quelques jours.

— Vous ne me faites pas confiance ?

— Je suis tenu au secret par le sénateur, mais il ne vous laissera certainement pas dans l'ignorance de ce qui se prépare.

Elle fit une moue désabusée, et n'insista pas.

Les bureaux de Mervin étaient ouverts depuis peu, lorsque Kovask arriva. Il se présenta à l'employée de la réception, comme envoyé de la commission sénatoriale, et produisit un effet profond sur les gens présents.

— Je désire voir monsieur Mervin.

— Il n'est pas encore arrivé.

— Son bureau est bien par là, dit-il en se dirigeant vers la pièce en question.

Une jeune fille en minijupe essaya de le rattraper, et de s'opposer à son intrusion, mais il avait déjà ouvert la porte, s'installait dans le fauteuil des visiteurs.

— J'attendrai ici. Laissez la porte ouverte. Je vous mets en garde contre toute tentative pour avertir votre patron. Il est citoyen américain, et le fait d'être appelé à comparaître devant une juridiction aussi importante lui fait obligation de se montrer coopératif, sous peine d'une condamnation pour outrage à magistrat.

Interdite, la jeune fille recula, et dès lors il y eut un silence de mort dans les bureaux. Plusieurs visiteurs se présentèrent, et parurent surpris par l'atmosphère étrange qui régnait dans les lieux.

Marvin arriva un peu avant 10 heures, découvrit que la porte de son bureau était ouverte, et qu'un visiteur l'attendait. Il fit quelques réflexions cinglantes à son personnel, mais la réponse chuchotée qu'il obtint parut le calmer.

Pâle mais décidé, il se présenta devant Kovask, qui se leva et

s'inclina :

— Commander Kovask, faisant actuellement fonction d'officier de police auprès de la commission sénatoriale d'enquête. Voici une convocation pour vous.

Il jeta un coup d'œil au papier :

— Vous êtes bien Mervin Michaël, célibataire, né à Boston le 10 août 1938, résidant actuellement à Santiago, exerçant la profession de représentant exclusif des Chambres de commerce du Continent Nord ?

— C'est bien moi, dit Mervin avec un sourire crispé. Je suis heureux de vous connaître, Commander.

C'est à peine s'il s'intéressa à la convocation.

— Je vous remercie. Je me rendrai devant la commission dès que mon emploi du temps...

— Cette convocation est impérative, et peut être assimilée à un mandat d'amener. Si vous refusez de m'accompagner, je devrai en établir le constat, et la commission en tirera les conclusions, demandera votre expulsion au gouvernement chilien, en direction des U.S.A.

— Mais c'est incroyable !... De quel droit, en territoire étranger ?

— Je vous rappelle qu'il s'agit d'une juridiction spéciale, et qu'en tant que citoyen américain, vous ne pouvez vous dérober. Si vous le voulez bien, nous partons.

— Un instant... Il faut que je règle un certain nombre de questions... Que je téléphone.

— Le président de la commission a bien insisté sur ce point. Je ne dois vous laisser communiquer avec personne. Sauf pour quelques détails d'ordre professionnels. Vous pouvez donner des ordres à votre personnel, puis nous partirons. Mais je dois vous accompagner partout.

— Voulez-vous dire que je suis en état d'arrestation ?

— N'avez-vous jamais lu les conditions dans lesquelles un citoyen devait obéir aux intimations d'une commission d'enquête ? Ce n'est pas une arrestation. Si vous acceptez de comparaître, vous devez vous soumettre à ces impératifs. C'est tout. Libre à vous de risquer l'expulsion, qui d'après les accords entre Washington et Santiago serait immédiate.

Pour la première fois, le visage bon enfant de Mervin parut se défaire, et une lueur de panique palpita une seconde derrière les verres des lunettes. Il parut réfléchir, puis se redressa, prêt à la lutte :

— Très bien, allons-y. Je ne sais de quoi on m'accuse, mais il me sera facile de prouver que tout cela n'est qu'une monstrueuse erreur. Je ne vous cache pas que les suites pourraient être graves, pour tout le monde.

— Dois-je l'interpréter comme une menace à mon égard ? riposta Kovask sèchement.

Mervin se concentra, puis sourit :

— Non, Commander, pas la moindre menace.

Dix minutes plus tard, il s'installait aux côtés de Kovask dans la Peugeot. Et, tout de suite après, le masque tombait :

— Vous jouez une partie difficile Commander. Si vous croyez m'avoir par ce biais, vous faites erreur. Vous ne pouvez rien prouver contre moi, et vous le savez bien.

Kovask conduisait calmement, sans paraître se soucier des paroles de son compagnon.

— Vous tournez autour de moi depuis votre arrivée, mais vous n'avez rien trouvé. Me prenez-vous pour un enfant de chœur ? Je suppose que vous allez essayer de fouiller mes bureaux ? Je vous le dis à l'avance, peine perdue. Quand certaines personnes apprendront que vous avez usé de ce procédé envers moi, vous le regretterez.

— Donc, je ne me suis pas trompé tout à l'heure. Vous m'avez bien menacé dans l'exercice de mes fonctions. Je vous conseille un peu plus de retenue, Mervin. Vous donnez l'impression d'un rat pris au piège.

— Tout cela découle d'un abus de pouvoir, et je le prouverai. Je suis un citoyen américain libre de ses actes. Mais si on m'accuse de faire ici un travail occulte, ce n'est pas à moi qu'il faut demander des comptes.

Il ricana :

— Vous avez eu tort, Commander. Oh ! je sais que depuis des années vous luttez contre nous. Vous avez déjà eu beaucoup de chance, mais elle ne durera pas, car vous venez de vous attaquer à plus fort que vous. Jamais vous ne pourrez nous abattre.

Kovask s'immobilisa à un feu rouge, désigna la portière :

— Vous pouvez toujours descendre, et refuser de m'accompagner, mais je vous ai prévenu. Du moment que vous acceptez de me suivre, essayez de vous comporter plus dignement.

Mervin dut avoir l'impression de recevoir une gifle, car il se tassa sur son siège, regardant droit devant lui. Jusqu'au *San Cristobal*, il n'ouvrit plus la bouche.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'antichambre, Marina se leva machinalement. Deux visiteurs attendaient leur tour, et elle désigna une autre porte.

— Le sénateur vous prie d'attendre quelques instants. Ce ne sera pas long. Il vous demande, si vous désirez déjeuner.

— Inutile, dit Mervin. C'est déjà fait.

— Le sénateur vous informe, que votre audition risquant d'être longue, il serait peut-être plus prudent de vous alimenter.

Surpris, Mervin regarda la jeune femme, puis Kovask. Ils venaient de pénétrer dans un tout petit salon, donnant sur le jardin de l'hôtel.

— Faites-moi apporter un jus d'orange, dans ce cas.

Kovask quitta la pièce, en compagnie de la jeune femme, qui paraissait bouleversée.

— Que se passe-t-il ? C'est bien lui, Michael Mervin ? Le sénateur a l'air d'attendre beaucoup de cette confrontation.

— Moi aussi, dit Kovask. Faites-lui apporter son jus d'orange. Je suppose que le sénateur a annulé ses autres rendez-vous ?

— Il a renvoyé les personnes attendues devant le sénateur Mac Gregor. Je ne comprends plus rien à cette histoire.

Il la suivit du regard, appréciant le gracieux mouvement de ses hanches, et la beauté de ses jambes. Holden vint raccompagner son visiteur, lui adressa un signe interrogatif, auquel Kovask répondit par une inclinaison de tête. Une des deux personnes en attente pénétra dans le bureau du président.

— Donnez-moi ce jus d'orange, dit-il à la jeune femme. Je vais le lui porter moi-même.

— Mais pourquoi ?

— Depuis qu'il a eu sa convocation en main, il ne doit plus

communiquer avec qui que ce soit. Sauf moi et le sénateur Holden, évidemment.

Vexée, elle haussa les épaules, et alla s'asseoir derrière son bureau.

CHAPITRE XI

À 13 heures, le sénateur Holden se leva pour traverser la pièce en direction de la porte. Michaël Mervin poussa un soupir de soulagement, et pensa que c'était terminé pour le moment, et qu'il allait pouvoir récupérer. Mais le vieil homme lui demanda ce qu'il désirait manger.

— Pas question de faire un repas gastronomique, fit-il en souriant, mais nous pouvons obtenir de bons sandwiches. Que boirez-vous ?

Pétrifié, Mervin avala difficilement sa salive. Il avait la bouche sèche, car les questions de Holden, aussi nombreuses que variées, l'avaient obligé à parler constamment.

— Vous voulez dire que nous ne sortirons pas de cette pièce ?

— Mon cher, lui dit Holden d'une voix calme, nous n'avons fait qu'effleurer différents problèmes. Maintenant, il est important que nous entrions un peu dans le détail. Alors ? De la bière ? De l'eau minérale ?

— Ce que vous voudrez, lança l'autre, de mauvaise humeur.

— Non, vous êtes mon hôte, et je voudrais que vous vous sentiez à l'aise.

Lorsque Marina se présenta, il lui donna quelques instructions. La jeune femme essaya de voir le visage de son hôte, mais Mervin tournait le dos à la porte, paraissait courbé légèrement en avant.

— Qu'on soigne ces sandwiches. Pas de vulgaire jambon ou pâté. Je vous fais confiance... Ah ! si le Commander téléphonait, branchez directement la ligne sur mon appareil, merci.

Lentement, les pouces dans les poches de son gilet, cigare au bec, il contourna Mervin, alla jeter un coup d'œil à la fenêtre, fit mine de s'asseoir, mais parut s'intéresser au spectacle de la rue.

Pourtant, la question fusa, avec une précision de procureur :

— Quelles étaient vos relations avec Juan Palacio, principal artisan de la longue grève des transporteurs ?

Mervin sursauta, comme pris en défaut :

— Mais je vous l'ai dit. Relations professionnelles.

— Ça ne suffit pas. Précisez. Quand vous rencontraiez-vous, où, dans quelles circonstances ? N'oubliez pas que vous témoignez sous la foi du serment, et que tous ces renseignements seront vérifiés, tous vos dires inspectés à la loupe.

— Mais je n'ai pas les dates en tête, murmura Mervin. Il me faudrait des notes.

— Où sont-elles ?

— Dans mon bureau.

— À quelle heure reviennent vos employées ?

— Quatorze heures.

— Vous direz à votre secrétaire d'apporter tout cela.

— Je n'ai plus de secrétaire. Elle s'est suicidée, fit Mervin avec nervosité. Vous avez dû le lire dans le journal, puisque vous l'aviez convoquée.

Le sénateur se retourna violemment, et pointa son cigare vers lui.

— Comment le savez-vous ? Le journal n'en parle pas.

— Je sais que les journaux n'en parlent pas, mais je me suis renseigné auprès de la police criminelle chargée de l'enquête. Ce sont eux qui m'ont dit qu'on a retrouvé ce papier près d'elle.

— Qui « on » ? soyez précis.

— Le commissaire Gaetano.

— Un ami ?

— Une relation.

— Était-il en place avant le putsch ?

— Oui, il l'était.

Mervin comprenait la tactique du vieillard. Chaque fois qu'un détail obscur apparaissait, il sautait dessus avec voracité, et l'obligeait à s'expliquer durant un certain temps. Tous ces petits temps finissaient par faire des heures. Au début, il avait cru que le vieil homme ne tiendrait jamais le coup, mais il était frais, en parfaite condition, n'arrêtait pas de fumer ses gros

cigares. Avec un début d'angoisse, Mervin se demanda s'il pourrait supporter de longues heures de ce régime.

— Vous entretenez des relations avec la police ?

— Bien sûr. C'est mon rôle, d'être en bons termes avec tous les corps constitués.

— Avez-vous invité ce Gaetano à déjeuner, par exemple ?

— Cela a dû m'arriver en effet.

— Et Palacio ?

— Plus souvent. Il acheminait une bonne partie du fret que je procurais à des commerçants et des sociétés de ce pays.

— Quelle banque utilisiez-vous ?

— Plusieurs. Banques américaines et chiliennes bien sûr.

— La Banque Allemande pour le Chili ?

Le regard de Mervin resta limpide :

— Bien entendu.

— Avez-vous eu l'occasion d'effectuer des paiements en liquide ?

Mervin hésitait.

— Oui ou non ?

— Oui. Pour certaines fraudes fiscales, du temps d'Allende.

Les marges étaient tellement réduites.

— Quelle monnaie utilisiez-vous ?

— Des dollars principalement, mais aussi des livres sterling, des marks allemands.

— Que vous procurait la Banque Allemande pour le Chili ?

Disons la B.A.P.C. ?

— Peut-être.

— Vous n'avez pas de livres de comptes ?

— Si, mais certaines transactions sont restées orales.

Il savait qu'il s'enferrait, mais avec ce diable d'homme, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Refuser de répondre ? Le sénateur était capable de le faire embarquer pour les U.S.A. Il se demandait si la Junta lèverait seulement le petit doigt pour s'y opposer. Après tout, ils se moquaient bien qu'on prouve que la C.I.A. avait participé à la destitution d'Allende, et au coup de force illégal. La sueur coulait de son front, et il l'essuya avec un mouchoir déjà humide.

— Tenez, dit le sénateur. Il y a des Kleenex, et je ne m'en sers

pas.

Il poussa la boîte vers le bord de son bureau. On frappa à la porte. Marina entra avec un plateau bien garni. Au passage, elle eut un regard en coin pour Mervin, mais le sénateur lui fit signe qu'elle pouvait disposer :

— Allez déjeuner.

— Mais je ne prends jamais rien à midi.

— Eh bien ! promenez-vous ! Je vous trouve pâlotte. Il n'y a aucune raison pour que vous restiez enfermée comme nous deux. Revenez dans un moment. À tout à l'heure.

La jeune femme referma la porte un peu vivement, et Holden sourit d'un air amusé :

— Forte personnalité, vous savez. Tenez, prenez un sandwich...

Mais Mervin se versa un grand verre d'eau, qu'il but d'un trait, puis un autre. Le sénateur se contenta d'un verre de vin rouge, qu'il dégusta tout en tirant toujours sur son cigare.

— Qui connaissez-vous à la B.A.P.C. ?

Michaël reposa son verre, soupira :

— Un peu tout le monde. Le P.D.G., son fondé de pouvoir, certains chefs de service...

— Quel est le montant de vos transactions chez eux ?

— Je ne sais pas... Enfin, pas exactement. Peut-être deux millions de dollars.

— Et pour les autres banques ?

— À peu près autant.

— Pour chacune ?

— Non, en tout. En fait, ce sont souvent des arrhes, des commissions. Les grosses sommes étaient réglées directement entre l'acheteur et le vendeur. Moi, je n'étais que l'intermédiaire.

— Donc, on peut dire, articula Holden, que la Banque Allemande pour le Chili était la plus importante pour vous ?

— Si vous voulez.

— Non, c'est une réalité. Pourquoi avantager une banque plus qu'une autre ?

— Les Chiliens ont confiance en celle-ci. À cause du mark très certainement.

— Avez-vous eu dans les mains de grosses sommes en marks ?

— Ça m'est arrivé.

— Pour quel montant ?

Mervin versa de l'eau dans son verre, et en but la moitié.

— Je ne sais pas exactement. Dix mille marks, vingt mille.

— Jamais plus ?

— Non.

— J'ai un témoin qui prétend que vous ayez un jour opéré un versement de soixante mille marks.

Mervin haussa les épaules :

— Montrez-moi ce témoin.

— Plus tard, les confrontations, plus tard... Un autre dit que vous avez fait envoyer au Syndicat des transporteurs, la somme de trois cent mille marks.

Retirant ses lunettes, Mervin les essuya avec un Kleenex. Il les remit sur son nez :

— C'est un mensonge.

— Cette somme leur a été remise par Ciprelle Erwing, juste avant la grève des transporteurs. Dans quelque temps, j'aurai le jour et l'heure, et d'autres témoignages.

— Je ne suis pas responsable des actes de ma secrétaire.

— Elle travaillait pour vous cependant.

Le téléphone sonna, et le sénateur décrocha. C'était le Commander, qui lui apprit qu'il surveillait la propriété de Las Madrés, et que jusqu'à présent tout était calme dans le domaine.

— J'ai quelqu'un là-bas. La même dame pour laquelle on vous a tiré de votre lit cette nuit.

— Bien, continuez.

Il raccrocha, prit un sandwich, mordit dedans.

— Oh ! du blanc de faisан. Vous devriez essayer.

— Non, merci.

— Vous ne tiendrez jamais le coup. Nous sommes là jusqu'à une heure avancée, et peut-être demain, et après-demain.

Mervin eut un vertige, mais le domina très bien :

— Pourquoi moi, et moi seul ?

— Ne vous inquiétez pas. Demain, il y aura d'autres personnes. Vous verrez. Différentes informations vous signalent

comme le responsable de certains troubles économiques enregistrés dans ce pays, peu avant le putsch. Je vous donne cette information pour ce qu'elle vaut, mais je suis forcé de vérifier différents points.

— Si vous voulez savoir si j'étais favorable au gouvernement Allende, je vous dis non. Le commerce n'était plus aussi actif, et l'économie en régression complète. Mais je suis resté en-dehors des luttes politiques.

— Il s'agit d'économie, je vous le répète, fit Holden avec fermeté, et c'est votre partie. Comment expliquez-vous la grève des transporteurs ?

— Mais il y a des causes, connues de tous.

— Je vous parle de sa dureté, et de sa longueur. Il fallait des fonds pour tenir le coup.

— Le syndicat passe pour être riche.

— Avez-vous connu un certain Heinrich ?

— Je l'ai rencontré. Il achetait des fourrures au Canada. Il dirigeait l'association des commerces de vêtements.

— Lui aussi est mort. Comme votre secrétaire.

— Pardon, il a été tué dans un attentat, alors que miss Erwing s'est suicidée.

— En êtes-vous certain ?

— Mais je n'ai aucune raison d'en douter, puisque la police a conclu son enquête.

— Parlez-moi de cet Heinrich.

Mervin soupira, prit un sandwich, et le fourra dans sa bouche presque entièrement. Il ne pouvait plus répondre aux questions. Holden apprécia la tactique, et but un peu de vin. Il se mit ensuite à écrire, comme si Mervin n'était pas là. Si bien que ce dernier finit par toussoter discrètement. Il avait compris que le sénateur prendrait le temps qu'il faudrait, le laisserait manger et boire, sans s'impatienter. Jamais il n'avait rencontré un homme aussi résistant. Jamais.

— Vous voulez reprendre ?

— Si ça doit nous faire terminer plus vite, oui, sinon, je mangerai encore un sandwich.

— Ne vous gênez pas. Il y a même du caviar dans ceux-là. Ils doivent être excellents. Un peu de vin avec ?

— Non, merci, fit Mervin décontenancé.

Il avala un petit canapé, puis but encore un verre d'eau. Le sénateur continuait d'écrire. Puis il consulta sa montre, et désigna le téléphone :

— Quatorze heures dix. Votre personnel est de retour. Demandez qu'on apporte ici les papiers dont vous pourriez avoir besoin.

— Est-ce légal ?

— Non, fit le sénateur souriant. C'est un désir de ma part, mais je n'ai aucun moyen de vous y forcer, ni celui de faire perquisitionner dans vos bureaux. Mais ce que je peux faire, c'est demander que le procureur général des U.S.A. vous inculpe pour non présentation de pièces et documents, ce qui vous vaudra un retour rapide vers Washington.

Mervin lui jeta un regard noir, et prit le combiné. Il composa son numéro, demanda à une certaine Maria de rassembler ses affaires en un paquet, et de l'apporter au *San Cristobal*.

— Très bien, dit Holden. Nous pourrons faire éplucher tout cela. Votre comptabilité pour l'année 1973 y sera également ?

— Un récapitulatif seulement.

— Nous verrons. Il est possible que dans les prochains jours, nous nous transportions dans vos bureaux. Y verriez-vous une opposition ?

— Dans les prochains jours, soupira Mervin... Mais combien cela va-t-il durer ?

— Autant qu'il le faudra. Mais ne nous égarons pas. Nous étions à ce Palacio. Vous savez que dès le premier jour, il s'est présenté ici, pour justifier le mouvement de grève de son syndicat ?

— Je l'ignorais.

— J'ai trouvé cette démarche aussi inattendue que suspecte. Je crois que c'était une erreur. Il est Chilien, et je ne peux rien contre lui. Voulait-il vous sauver la mise ?

— Je ne lui ai rien demandé, et je n'ai rien à me reprocher.

— Vous êtes pourtant très liés. En était-il de même avec les autres membres du bureau ?

Mervin avait envie d'un autre verre d'eau, mais la bouteille était vide. Holden surprit son regard, et appela Marina par

téléphone.

— Une autre bouteille d'eau, dit-il. Pour moi, une vodka orange, avec beaucoup de glaçons.

À 16 heures seulement, il interrogeait Mervin sur ses relations avec l'Union des commerçants en alimentation. Après un moment de dépression, Mervin avait repris du poil de la bête, et répondait avec précision, et un ton assuré.

— Des relations normales.

— Leur approvisionnement devenait difficile, ou bien dissimulaient-ils leurs stocks ?

— Les deux, sénateur, les deux.

— Les avez-vous encouragés à cacher la marchandise ?

— Absolument pas.

— On retrouve Ciprelle Erwing à nouveau. Un jour, elle a apporté une somme de soixante mille marks à l'un des responsables de l'Union régionale.

— Ça ne me regarde pas, mais le rôle de ma secrétaire me paraît assez curieux dans cette affaire. N'avez-vous pas l'impression qu'elle a opéré, par-dessus moi, de curieuses transactions ?

Holden faisait craquer un nouveau cigare contre son oreille, en humait le parfum :

— Je me les procure en Russie. Étonnant, non ? Mais mon fils est là-bas, comme attaché d'ambassade.

— Vous ne répondez pas à ma question, s'énerva Mervin.

— Oh ! mais je vous ai écouté. Seulement, les questions, c'est moi qui les pose, et j'ai assez d'indépendance d'esprit pour me faire une idée exacte sur le rôle de miss Erwing. Je sais que c'était une fille effacée, névrosée, et d'une sexualité rentrée mais exacerbée. D'après mes renseignements, elle était trop à votre dévotion pour avoir des initiatives personnelles.

Mervin allait répondre, mais Marina apporta un message après avoir frappé. Le sénateur le parcourut, et approuva :

— Merci. Cela vous concerne, dit Holden. Le pool des secrétaires a commencé de trier vos documents. D'après eux, vous possédez au moins trois domiciles connus. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ?

— C'est une intrusion intolérable dans ma vie privée.

À 20 heures, le repas fut servi sur une table roulante, par un maître d'hôtel silencieux et stylé. Mervin céda alors à un moment de rage mal contenue :

— C'est intolérable. Vous me tenez ici comme un criminel. Je n'ai même pas eu la possibilité d'aller aux toilettes, et...

— Que ne le disiez-vous plutôt, fit Holden flegmatique. Vous pouvez trouver ce qu'il vous faut à côté. Venez.

Il le conduisit jusqu'à une salle de bains, où rien ne manquait.

— Prenez votre temps. Nous dînerons ensuite.

— Quand me laisserez-vous partir ?

— Mon cher, vous allez être obligé de passer la nuit ici. Tout est prévu, d'ailleurs.

— C'est exclu. Je rentre chez moi.

— Réfléchissez, dit Holden avec gravité. Si vous quittez cet hôtel, je demande votre expulsion.

— C'est un abus de pouvoir, de la tyrannie. Vous n'avez pas le droit de faire cela. Je demande le secours d'un avocat.

Holden eut un sourire narquois :

— Il faudrait que vous soyez inculpé pour cela. Je crois que l'aide d'un ténor du barreau chilien ferait le plus mauvais effet.

— Faites-en venir un des U.S.A.

— Ce serait trop long. Mais si vous le voulez, nous pouvons en convoquer un, ce qui n'empêchera pas que je m'entretiendrais avec vous entre-temps.

— Vous appelez ça un entretien ? C'est de l'inquisition pure et simple.

Il claqua la porte de la salle de bains, tandis que Holden philosophe, soulevait les couvercles des plats, et remuait les lèvres d'un air gourmand. Marina était partie depuis une heure, il recevait directement les appels téléphoniques, et Kovask se manifesta à ce moment-là.

— Tout est calme. Je crois que nous avons eu une bonne idée.

— Ne me flattez pas, bougonna Holden, elle est de vous.

— Ce marathon ne vous épouse pas trop, sénateur ?

— Dites-donc, jeune homme, j'en ai connu d'autres au Sénat, qui duraient des jours et des nuits. Je ne suis pas près de

flancher. Je le retournerai sur le gril autant qu'il le faudra. Bonne nuit.

Mervin prolongea son séjour dans la salle de bains. Il avait dû se doucher, car il parut plus calme, et même souriant.

— Ce sera la première fois que je dînerai en compagnie d'un sénateur.

— Eh bien ! alors, portons un toast ! Un whisky ?

— Léger.

Durant tout le repas, le sénateur s'abstint de questions précises. Il se permit même de raconter quelques anecdotes de sa vie, avec un entrain éblouissant, qui consterna Mervin. Malgré la douche et le repas, il se sentait très las.

— Nous allons boire du café, et vous pourrez en commander toute la soirée autant qu'il vous plaira, dit Holden.

— Si je m'endors dans mon fauteuil, considérerez-vous cela comme une offense à magistrat ?

— Pas du tout, fit Holden, mais cela retardera d'autant notre travail, qui devra se prolonger dans les jours suivants.

Résigné, Marvin avala deux tasses de café très fort, puis attendit la première question de Holden, qui revint sur les domiciles multiples de son vis-à-vis.

— Pour quelle raison cette précaution ? Vous sentiez-vous menacé ?

— Pas le moins du monde.

— Le gouvernement populaire ne vous a jamais cherché d'ennuis ?

— J'ai comparu plusieurs fois devant un commissaire de la police économique, comme bien des gens.

— Que vous reprochait-on ?

— Rien de précis. Comme vous aujourd'hui.

— Je vous en prie, dit Holden, ne mélangez pas tout. Quelle fut la dernière comparution ?

— Le 28 août. Devant le commissaire Lanera. J'étais soupçonné de trafic de devises. J'ai pu me disculper facilement.

— Quelles devises ?

— Des marks. Des passeurs clandestins à la frontière argentine avaient été trouvés porteurs d'argent allemand. L'un d'eux avait mon numéro de téléphone.

— Vous vous êtes disculpé ?

— Cet homme avait une petite amie qui travaillait alors chez moi.

— Quelle coïncidence, remarqua le sénateur sarcastique. Vous avez été relâché ?

— Aussitôt.

— On tripote beaucoup de marks autour de vous. C'est quand même surprenant, non ?

Mervin n'eut même pas la force de sourire :

— Qu'y puis-je ?

— Reprenons plus haut...

À minuit, Mervin n'en pouvait plus, et le sénateur le conduisit jusqu'à sa chambre, très satisfait d'avoir eu le dernier mot. Un secrétaire devait discrètement surveiller Mervin, toute la nuit.

CHAPITRE XII

Revenu à Santiago vers 19 heures, Kovask était en train de se raser, lorsque le sénateur frappa à sa porte. En robe de chambre et cigare aux lèvres, le vieil homme paraissait en très grande forme. Il pria le Commander de poursuivre sa toilette, et s'assit sur le rebord de la baignoire.

— Toujours calme, du côté de *Las Madrés* ?

— Toujours. Activité normale.

— Qui surveille le coin ? Cette dame noctambule ?

— Oui. Nous avons aménagé un poste de guet, et nous disposons d'un matériel suffisant. Lunettes équipées d'infrarouge d'abord. Nous avons aussi disposé quelques détecteurs acoustiques tout autour de la propriété, qui nous renseignent sur les mouvements de véhicules. Ceux-ci sont rares.

— Pas vu Alan Decker ?

— Non, pas encore.

Une fois rasé, Kovask se dénuda pour passer sous la douche, et le sénateur eut le temps d'admirer sa musculature, et ses nombreuses cicatrices.

— Vous êtes un baroudeur, hein ? Pourquoi faites-vous ce métier ?

— Je ne sais plus, mais ce que je sais, c'est que je ne le ferai pas encore longtemps. Du temps de la guerre froide, nous luttions contre un ennemi puissant, d'égale force. Maintenant, nous nous attaquons aux faibles, aux peuples qui veulent vivre libres et manger à leur faim. Tout est différent, et laisse un goût de cendres dans la bouche.

— Mervin était mort de fatigue, lorsque je l'ai abandonné à minuit. Ces jeunes technocrates ne tiennent pas le coup. Dans le

fond, cette mise en scène n'a pas été inutile, et à plusieurs reprises j'ai cru qu'il allait flancher. Notamment pour la question des marks, et de ses relations avec des responsables de l'économie chilienne. Si ça durait trois jours, il finirait par plaider coupable. Et nous allons reprendre ce matin à 9 heures. Même cinéma, excepté le rendez-vous que j'ai avec Alan Decker dans l'après-midi.

— Pourvu qu'il vienne, lança Kovask sous la douche.

— Oh ! il viendra. Par curiosité d'abord, par désir de savoir ce que devient son ami Mervin. Je vais les confronter tous les deux.

— Et vos amis sénateurs ?

— Ceux qui sont présents ici seront prévenus ce soir. Comment nous amenez-vous là-bas ?

— J'ai retenu un car Pullman. Faut-il prévoir des boissons, une hôtesse en minijupe ?

— N'exagérons rien. Nous n'allons pas à une partie de plaisir.

Kovask sortit de la douche, se frotta énergiquement avec une serviette.

— Il faudra même prendre quelques précautions, pour éviter quelques réactions violentes isolées.

— Decker ne ferait pas tirer sur des sénateurs ! s'indigna Holden. Il n'est pas fou à ce point.

— N'oubliez pas qu'il abrite dans sa propriété des spécialistes formés dans notre zone du Panama. Des gens qui sont dangereux, et conditionnés pour l'attaque et la défense.

— Évidemment, un incident serait très désagréable. Et vous n'êtes que deux pour vous y opposer. Rien de nouveau, au sujet de Lascos et de cette fille, votre amie ?

— Non. Je compte sur Decker pour nous renseigner sur eux. De même que sur Blanca Lascos.

— Que ferez-vous de tous ces gens, pour leur permettre de quitter le Chili, à bord d'un cargo, qui arrivera aujourd'hui ou demain à Valparaiso ?

Le serveur apporta le petit déjeuner, et le sénateur accepta une tasse de café.

— Ce sont tous des témoins importants. Je pense forcer la Banque Allemande pour le Chili à nous fournir quelques

explications. En la menaçant de mesures de rétorsions financières. Ce qui est d'ailleurs très réalisable. Toutes les banques de ce pays vont avoir besoin de beaucoup d'argent, pour relancer l'économie. Je ne sais pas si la Banque Internationale leur accordera un prêt. Ils seront obligés de se retourner vers les sociétés privées de notre pays. Et n'oubliez pas que j'appartiens à la commission de contrôle des activités financières.

— Les marks utilisés par Mervin par l'intermédiaire de Ciprelle Erwing devaient venir de cette banque. Il suffirait qu'il vous communique les bordereaux relatifs aux retraits. Nous les comparerions avec les numéros des billets relevés par Varegas ?

— Au fait, comment assurez-vous la protection de ce témoin très important ?

— J'évite au contraire d'attirer l'attention sur lui. Palacio et les autres membres du syndicat l'ont oublié depuis longtemps. Ils l'ont ruiné, obligé à chercher un emploi. Pour eux, il n'existe plus. Jamais ils ne se sont doutés qu'il avait eu l'idée et le temps de relever les numéros des billets de banque.

Le sénateur se leva :

— Je pars à l'attaque de la forteresse Mervin.

Elle s'effrite peu à peu. J'espère qu'il a très mal dormi, et que la fatigue aidant, il lui sera difficile de supporter une deuxième journée de question.

— Mais, vous-même, sénateur, comment faites-vous ?

— Moi ? J'aime ce travail. La passion de faire toute la lumière me soutient, et jamais je ne me porte aussi bien que lorsque j'ai une grande affaire à résoudre.

Mervin n'était pas encore prêt, lorsque le sénateur pénétra dans l'antichambre, où Marina vérifiait son maquillage dans un miroir de poche.

— Vous êtes toujours belle, mon petit. Qu'avez-vous de nouveau à me proposer ?

— Un monticule de courrier. Beaucoup de lettres personnelles, et certainement anonymes, comme tous les matins.

Holden les lisait toutes, en emportant même dans sa chambre, lorsqu'il n'avait pu dans la journée ouvrir celles qui

attendaient dans la corbeille. La plupart dénonçaient des gens peu connus, et il ne pouvait tout vérifier. Pourtant, l'une d'elles attira son attention, car elle mettait directement en cause Palacio. Il fut surpris de la dernière phrase. Jusque-là, son correspondant essayait de prouver la collusion entre la C.I.A. et le dirigeant syndical, mais à la fin, l'inconnu ajoutait que la femme de Palacio, Inès Palacio, n'était autre que la maîtresse de Michaël Mervin, lequel avait lui-même des accointances avec le service secret américain.

Holden déposa la lettre de côté. Marina introduisait justement Mervin. Plus pâle que la veille, le visage moins rond, et les yeux incertains derrière les lunettes. Mais dès qu'il fut en présence du sénateur, il se recomposa son personnage.

— Bien dormi, Mervin ?

— Non. J'ai trop bu de café hier au soir, et je n'ai pas l'habitude.

— Ce soir, nous prendrons du décaféiné, fit allègrement Holden.

Mervin eut un haut-le-corps.

— Vous comptez me garder encore ce soir ?

— Oui, mais demain samedi, vous pourrez vous reposer. Cette nuit, j'ai épluché vos dossiers, et j'ai retrouvé votre carnet de rendez-vous. Pouvez-vous me dire qui vous désignez par les initiales I.P. ? Vous rencontrez cette personne dans le courant des après-midis, le mardi généralement, ou bien le vendredi.

— Il s'agit de la vie privée, et je ne peux pas mettre en cause l'honneur d'une femme.

— Et je vous en félicite, fit Holden sans ironie. Mais, ne s'agirait-il pas de la femme de Palacio, Inès ?

Mervin sursauta, rougit, puis pâlit :

— Vous êtes un démon.

— Non, j'ai beaucoup de chance. Ainsi, vous entretenez des relations adultères avec la femme d'une de vos relations, presque un ami. Que penseriez-vous de sa réaction, si jamais il apprenait son infortune ? Ces Chiliens sont assez susceptibles sur leur honneur.

Un moment de panique s'empara de Mervin. Il serra les poings, comme s'il allait se jeter sur le sénateur.

— Vous... Ce serait ignoble !

— Donc, vous reconnaissiez les faits ?

— J'ai rencontré Inès par hasard... Nous avons sympathisé.

— Elle vous fournissait des renseignements sur son mari ?

Ainsi, vous pouviez mieux l'avoir à l'œil ? Car Palacio était vraiment la colonne vertébrale de votre action. La grève des transporteurs, il fallait la provoquer, la faire durer le plus longtemps possible, dans un pays tout en longueur, mal équipé en voies ferrées. Je sais que c'est un procédé écœurant, mais peut-être serai-je obligé d'utiliser cette information.

— Vous condamnez Inès à mort. Palacio est un violent, un sournois, qui ne lui pardonnera jamais...

— Je peux m'adresser à elle, dit suavement Holden, lui demander de me fournir des preuves contre vous. Entre un mari puissant, dangereux, riche, et un amant menacé d'inculpation, qui choisira-t-elle ?

— Vous n'êtes qu'un fouille-merde, cria Mervin, un vieux con sadique et obsédé ! Mais méfiez-vous, sénateur, ne me poussez pas à bout. Il pourrait vous arriver un malheur...

La porte s'entrouvrit, et Marina passa sa tête effrayée dans l'ouverture.

D'un geste furieux, le sénateur la renvoya. Il tapa du poing sur la table :

— En voilà assez, Mervin. Ces menaces sont indignes de vous. De même que vos injures.

— Vous n'avez pas le droit de tripoter dans ma vie privée, répliqua l'autre.

— Je ferai ce qu'il me plaira. Inès Palacio peut aider la justice. Que croyez-vous qu'il va se passer, Mervin ? Regardez ce tas de lettres anonymes. Les gens savent que vous êtes ici, et que je vous interroge. Du coup, ils se sentent soulagés, et envoient des lettres anonymes.

Mervin haussa les épaules.

— Oui, je sais. Des lettres anonymes demeurent sans valeur. Mais chacune apporte une petite indication, au milieu de bien des exagérations, et plus le temps passera, plus les gens deviendront audacieux. Je ne désespère donc pas d'avoir bientôt d'autres preuves accablantes contre vous.

— Pour le moment, vous n'avez rien, dit Mervin d'une voix tremblante, car le raisonnement du sénateur l'inquiétait.

Tout son empire pouvait se défaire en quelques jours, et ils seraient nombreux à lui tirer dessus.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? demanda Holden, pour que le calme revienne complètement.

— Non, pas pour l'instant.

— Je ne vous cache pas que je vais faire pression sur la Banque Allemande, pour qu'elle me communique tous les bordereaux concernant votre compte. Ils ne pourront me les refuser. Ils vont avoir besoin d'argent, et je peux leur fermer le robinet. Je préfère mettre les choses au point franchement. Vous savez que cette conversation est enregistrée sur plusieurs magnétophones. Je n'en retrancherai rien. Ni mes petites ruses parfois sordides, ni vos insultes.

— Cette banque ne peut trahir son secret professionnel.

— Elle le fera, soyez-en certain. Craignez-vous quelque chose ?

— Simplement au point de vue fiscal, se hâta de dire Mervin. Mais vous connaissez le montant de mes débits et crédits à cette banque. Deux millions de dollars. Croyez-vous que ce soit suffisant, pour saboter, comme vous m'en accusez, l'économie d'un pays comme le Chili ?

— Ne me prenez pas pour un naïf, répondit le sénateur. Outre l'argent, il y a tout le reste, les contrats que vous pouviez faire obtenir, les renseignements que vous pouviez fournir, pour réaliser de bonnes affaires, des coups de bourse, des spéculations. En fait, je vous accuse d'avoir gangrené une foule de gens par des moyens différents, les obligeant à se sentir vos débiteurs.

Mervin eut un sourire amusé, pour la première fois depuis la veille.

— Dites qu'à moi tout seul, j'ai renversé Allende. Il fallait quand même autre chose que de l'argent et quelques prébendes. Notamment des armes, et des hommes décidés.

Le sénateur comprit à temps que c'était un piège auquel il aurait pu se laisser prendre. Mervin reprenait l'offensive, et essayait de savoir s'il en savait beaucoup plus.

— D'autres ont dû s'en charger, se contenta-t-il de dire, et ceux-là, je finirai par les trouver. Au cours de la semaine prochaine, très certainement.

Il constata que Mervin paraissait soulagé. Fouillant dans ses papiers, il en sortit une fiche :

— Tous les mois, vous faites un voyage à Washington. Voilà qui est tout de même curieux. Vous travaillez pour des villes comme San Francisco, Vancouver, Anchorage, Seattle, Los Angeles, toutes situées sur la côte Ouest, pour éviter le canal de Panama, et vous ne vous y rendez que très rarement. Vous leur préférez Washington ? On s'y ennuie beaucoup, si vous voulez mon avis personnel.

— Je rencontrais des gens intéressants dans la capitale.

— Des appuis ?

— Si vous voulez.

— Des élus ? Des fonctionnaires, des membres du gouvernement ?

— Parfois oui, mais toujours pour des affaires saines et légales.

— Pouvez-vous me donner des noms ?

— Non, je refuse. Je ne tiens pas à ce que vous ennuiez des gens qui m'ont rendu service.

— Je note votre refus, dit le sénateur, mais rien que cela m'autorise à vous faire inculper officiellement. Demain, des agents du F.B.I. peuvent être ici pour vous prendre en charge.

— Tant pis, dit Mervin tête. Ces gens-là n'ont pas commis de délits.

— Alliez-vous à Langley quelquefois ?

— Qu'y serais-je allé faire ?

— Oui ou non ?

— Non.

— Vous mentez, dit Holden. Cette nuit, j'ai téléphoné à Washington, et j'ai eu la preuve du contraire.

Mervin soupira :

— Vous savez bien, que tôt ou tard, un Américain vivant à l'étranger, est contacté par la C.I.A. ? Parfois, simplement pour un détail, pour expliquer les raisons de son voyage.

— On peut refuser de comparaître, à moins que la demande

ne passe par un magistrat.

— Eh bien ! disons que je suis un bon citoyen, et que je n'ai pas jugé utile d'exiger la voie légale !

— Tiens donc, s'irrita faussement Holden. Vous faites des manières pour comparaître devant moi, et vous n'avez rien à refuser à la C.I.A. ?

— Je n'ai pas fait de difficultés, puisque je suis ici.

— Je peux vous repasser la bande enregistrée hier matin. Vous protestiez assez vivement.

— La C.I.A. ne m'a jamais retenu aussi longtemps.

— Vous savez que vous êtes libre de partir, mais vous savez également que je peux vous faire expulser. Parlez-moi de ces rencontres avec des gens de la C.I.A. Donnez-moi des noms ?

— Je ne m'en souviens plus, et, chaque fois, je rencontrais quelqu'un de différent.

— Un spécialiste de l'Amérique du Sud ?

— Je suppose.

— N'en êtes-vous pas un vous-même ? À quelle époque avez-vous fait un stage au Southern Command ?

— C'est faux. Je n'ai jamais fait de stage là-bas.

— Attention, vous témoignez sous serment. Ne l'oubliez pas.

Mervin prit son mouchoir, et s'essuya le visage.

— À propos, dit Holden, vous donnerez une liste des affaires dont vous avez besoin à ma secrétaire. Linge de rechange, rasoir, etc.

— Mais vous m'avez promis que demain...

— Vous ne serez pas autorisé à quitter votre chambre.

— Ne me poussez pas à bout, sénateur. Je peux refuser de répondre, et entreprendre une grève de la faim.

— D'accord. Un avion sanitaire de la Navy vous prendra en charge. Vous serez bien soigné.

Mais je vous le déconseille. Je suis un acharné, et jamais je n'abandonne une tâche que mes collègues sénateurs m'on confiée par un vote de confiance. Ne l'oubliez jamais. Nous allons faire une pause, pour prendre quelque chose. Alors, pas de café ?

— Je préfère une eau minérale.

À midi, le sénateur fit servir un véritable repas, au lieu des

sandwiches de la veille, et Mervin mangea d'assez bon appétit. Holden se contenta d'un steak, et d'un verre de bordeaux. Lorsqu'ils reprirent, Mervin se sentit lourd et ensommeillé. Les questions de Holden l'irritaient, et à plusieurs reprises, il se coupa dans ses réponses. Chaque fois le sénateur le lui faisait remarquer, ce qui accroissait son trouble. Il finit par admettre de ce fait qu'il avait également séjourné dans d'autres villes de l'Amérique du Sud.

— Rio de Janeiro, durant deux ans. La Paz également, Montevideo. Des pays qui ont connu de grosses difficultés, qui vivent sous des régimes non démocratiques. Voilà qui est curieux. Pourquoi l'Uruguay surtout, où le niveau de vie ne cesse de se détériorer chaque jour ? Vous deviez faire de très mauvaises affaires là-bas.

— C'est pourquoi je n'y suis resté que six mois.

— Pour vous installer ici, où un gouvernement démocratique, mais de gauche, ne pouvait guère encourager votre travail ?

— Vous n'ignorez quand même pas que le fait pour des cargos de ne pas franchir le Canal représente un gain considérable pour les affréteurs, et non seulement en argent, mais en temps gagné.

— Je l'admetts, mais vos affaires n'ont guère été brillantes durant cette période. Vous avez dû faire beaucoup de promesses, pour la période qui suivrait la fin du régime Allende ?

— C'est vrai. Mais mon travail ne porte ses fruits qu'à long terme. C'est peut-être difficile, mais c'est comme la publicité de bouche à oreille. On reconnaît que c'est quand même la plus rentable, et la plus sûre.

— Avez-vous des amis ? De véritables amis ?

— Je crois que oui.

— Ici, dans cette ville ?

— Bien sûr. Mais si je vous donne des noms, vous allez les importuner.

— Pas s'ils sont Chiliens.

Mervin secoua la tête :

— Non, inutile.

— Vos relations avec l'ambassade ?

— Excellentes.

— Avec le nouveau conseiller économique Alan Decker ?

Cette question, Mervin aurait pu s'étonner qu'il ne la lui pose pas, et en tirer des conclusions pessimistes. Mais en la posant, il s'efforçait de paraître indifférent.

— Oui. Nous sympathisons.

— Je dois le rencontrer aujourd'hui d'ailleurs, dit le sénateur. Mais, je ne crois pas que vous soyez passé par l'ambassade, pour parvenir à vos fins. Qui connaissez-vous encore à l'ambassade ?

— À peu près tout le monde, mais de façon superficielle. Je suis obligé d'assister à toutes les réceptions évidemment, mais ce n'est pas dans ce milieu que je choisis mes amis.

Vers 17 heures, Marina lui téléphona que Alan Decker venait d'arriver.

— Un instant. Faites-le patienter.

Il posa encore une question à Mervin, puis passa dans l'antichambre, prit un air jovial, et avança la main tendue vers le conseiller économique. Decker avait un visage taillé à la hache, une corpulence de joueur de baseball, le regard intelligent, mais méfiant. Il parut déconcerté par l'accueil du sénateur à la réputation de vieux dur à cuire.

— Cher ami, désolé de vous déranger, j'ai un service à vous demander... Mais, auparavant, je veux vous faire voir quelqu'un que vous connaissez bien.

Les deux hommes se serrèrent la main avec réserve. Mervin paraissait inquiet, tandis que Decker essayait de paraître à l'aise.

— Comment allez-vous, Michaël ? Je ne croyais pas vous rencontrer ici.

— Je suis en train de lui poser quelques questions, fit Holden avec l'air de s'excuser. Mais, Decker, si je vous ai fait venir, c'est pour vous demander pourquoi vous louez cette propriété, *Las Madrés*, qui appartient à l'ambassade, et jouit d'un droit d'extraterritorialité.

La foudre tombant dans la pièce n'aurait pas provoqué autant de stupeur.

— Mais, dit Decker la voix traînante, je mets le domaine en

culture, et je profite de la résidence pour me reposer. L'air est excellent là-bas. Très pur.

— Parfait, dit le sénateur en se frottant les mains. Voyez-vous, je cherche un endroit pour passer la journée de demain. Pour mes collègues et moi-même. Nous avons besoin d'un endroit calme et serein, à la campagne, et j'ai pensé que nous pourrions passer la journée là-bas.

— À *Las Madrés* ? demanda Decker abasourdi.

— Voilà... Nous ne vous dérangerons pas trop ?

— Mais pas du tout... Je vais m'occuper dès aujourd'hui de votre accueil.

— Comprenez-moi, Decker... Nous avons besoin de réfléchir un peu, après une semaine de travail, et de nous retrouver à l'abri des oreilles étrangères.

Le conseiller s'inclina civilement :

— Je crois que vous serez très bien là-bas.

Lui et Mervin évitaient de se regarder, mais Holden aurait été curieux de leur prendre le pouls en cet instant précis.

— Surtout, ne vous compliquez pas la vie. Prévoyez un repas très simple. Des grillades, par exemple. S'il fait beau, ce sera merveilleux.

Nous sommes tous d'un âge certain, et avons besoin de nous reuinquer. Je peux vous faire confiance ?

— Bien sûr, monsieur le sénateur.

— Eh bien ! à demain ! Nous arriverons vers les 10 heures certainement...

— Je serai heureux de vous accueillir à la porte du domaine.

Holden le raccompagna jusqu'à la porte, très cordial, très enjoué. Decker ne paraissait rien y comprendre et Mervin, lorsque le vieil homme revint, essaya de lire sur le gros visage poupin les intentions secrètes de cet homme ahurissant.

Lorsque Decker sortit de l'hôtel, il se précipita vers sa voiture, démarra sans se rendre compte qu'il était suivi par la Peugeot de Kovask. Ce dernier le vit ensuite pénétrer dans l'ambassade, y rester une demi-heure.

La Chrysler de Decker réapparut ensuite avec trois autres personnes à bord. Kovask craignant de se faire remarquer, n'osa l'approcher de trop près, mais lorsque le véhicule roula en

direction du nord, il fut certain que Decker regagnait en toute hâte sa propriété de *Las Madrés*. Pourtant, il le suivit jusqu'au bout, eut un regard insistant pour la colline où se planquait la Mamma depuis la veille, sous un abri de fortune, emmitouflée dans des couvertures chaudes.

Pendant ce temps, Holden suspendait son interrogatoire pour réunir les sénateurs, et leur annoncer brutalement qu'ils étaient tous conviés à une sortie nocturne pour le soir même.

— Je vous demande le plus grand secret, dit-il. Mais si mes renseignements sont bons, je vous promets une très belle surprise pour cette nuit. Ne mettez personne dans la confidence, ni vos secrétaires, ni vos collaborateurs. Vous êtes personnellement responsables du mutisme total sur cette promenade inattendue.

Tous se regardaient avec effarement, mais, connaissant les idées parfois fantasques de leur président, ils jugèrent inutile de poser la moindre question.

CHAPITRE XIII

Vers 22 heures, la garde fut doublée à l'entrée du domaine. Depuis longtemps, tout de suite après la tombée du jour, Kovask et la Mamma étaient descendus de la colline, pour se rapprocher au maximum de *Las Madrés*. Depuis que Decker était arrivé, il régnait une grande animation dans la propriété, mais jusqu'à présent, aucun véhicule n'en avait franchi le seuil.

— Il faudra neutraliser les gars qui montent la garde, expliquait Kovask à voix basse. De façon que le car puisse pénétrer dans l'allée, et aille jusqu'aux bâtiments là où se font les préparatifs. Je suppose qu'ils vont attendre le creux de la nuit, pour acheminer les armes.

— Et les prisonniers !

— Souhaitons que nous les retrouvions vivants, fit Kovask pessimiste.

Profitant du passage d'un camion, ils traversèrent la route, pour se planquer dans le fossé, à quelques mètres du poste de garde. Si tout allait bien, le car devait se présenter vers 22 heures 30, selon ce qui avait été convenu avec le sénateur Holden. Vers 22 h 25, Kovask, suivi de la Mamma, rampa vers le petit pont qui enjambait le ruisseau. Il s'était muni d'une matraque, et derrière lui, la vieille dame le couvrait avec son petit automatique.

Alors que l'un des gardes restait à l'intérieur de la petite loge, l'autre venait souvent faire un tour sur la route, puis rentrait sur ces pas. Lorsqu'il fut sur le retour, Kovask bondit, et lui porta un coup sur la nuque, le recueillit dans ses bras, et le laissa glisser dans le fossé. Rapidement, la Mamma lui attacha les mains et les pieds, le bâillonna.

Kovask adopta le pas lourd qui faisait crisser les graviers, de

sa victime, pour approcher de la zone éclairée par une veilleuse discrète. Le second homme l'entendit, se retourna, mais ne réagit qu'avec une seconde de retard. Kovask l'assomma, lui prit sa mitraillette, sa compagne ayant dépouillé le premier de la sienne. Tout était réglé, mais encore fallait-il que le car soit à l'heure. Le Commander consulta sa montre avec inquiétude.

— Écoutez, lui dit la Mamma en lui serrant le bras.

Cela pouvait bien être le bruit du moteur d'un car, mais aussi celui d'un camion. Mais lorsque le véhicule ralentit et fit un appel de phares, il n'y eut plus de doute.

— Venez.

La porte se replia en même temps que le Pullman s'immobilisait. La Mamma grima la première, salua d'un coup de tête les dix sénateurs bien installés dans leur confortable fauteuil, tandis que Kovask donnait la direction à suivre au chauffeur. Ce dernier loucha sur les mitrailleuses, mais s'exécuta.

Ils roulèrent près d'un kilomètre, avant de déboucher entre les bâtiments, sur une zone très bien éclairée, où plusieurs véhicules stationnaient. Des Jeeps, des Dodges et des camions bâchés. Déjà, le sénateur se levait, et s'apprêtait à descendre. Une dizaine de personnes paraissaient sidérées par l'arrivée de ce car luxueux. Kovask repéra Decker en pantalon et blouson de velours.

Holden descendit, et marcha courageusement vers lui. Il portait un chapeau, un douillet manteau de demi-saison, et fumait son éternel cigare :

— Hello, Decker... Je suis venu un peu à l'avance avec mes collègues. Nous ne vous dérangeons pas ?

Derrière lui, les autres sénateurs descendaient avec ordre et calme. Les gorilles sud-américains qui entouraient le conseiller économique n'en revenaient pas. Que venaient faire tous ces vieux messieurs en un tel endroit ?

— C'est charmant... Mais que de véhicules Et tous militaires, hein ? On se croirait plus dans un camp clandestin d'entraînement que dans une propriété de plaisance. Pouvez-vous m'expliquer cela ?

Kovask et la Mamma fermaient la marche, mitrailleuse au

poing, et il y eut un mouvement parmi les gorilles. Holden haussa le ton de sa voix de tribun, parla avec une netteté qui dut s'entendre à des centaines de mètres à la ronde.

— Je vous avertis que vous êtes ici sur un morceau de terre des États-Unis, et que je suis investi d'une mission officielle. Celle-ci me donne le titre de magistrat instructeur, et toute rébellion, tout geste de menace, pourraient être sanctionnés par une cour de justice. Decker, dites à ces hommes de déposer leurs armes.

Il y eut un moment de flottement, et parmi les sénateurs, certains regrettèrent leur escapade, mais tous avaient une attitude aussi déterminée que celle de leur président.

Decker, très pâle, mais le regard furieux, fit signe d'obtempérer, et Kovask et la Mamma allèrent faire la cueillette des mitraillettes et des pistolets.

— Maintenant, je veux voir votre cargaison. Commencez de faire descendre ces caisses.

— Elles sont ici avec l'accord de Washington, essaya de dire Decker.

— C'est possible. Mais je suis ici au nom du peuple américain également. Vous devez vous exécuter, ou je vous traduis devant la Haute Cour de Justice, pour rébellion.

La première des caisses ouvertes contenait des grenades à main. Et puis, au fur et à mesure, les sénateurs éberlués allèrent de surprise en surprise. Des M 16, des lance-roquettes, des bazookas, des mitrailleuses, des milliers de munitions apparaissaient. Et puis, dans l'une des caisses un cadavre. Celui de Lascos.

Kovask se pencha sur le visage bouffi du petit épicer, écarta ses vêtements :

— Sénateur ?

Suivi de ses collègues, Holden approcha. Silencieux, ils découvrirent les traces horribles de tortures, qui n'épargnaient aucune partie du corps. Un des sénateurs alla jusqu'au car, revint avec un appareil de photographie équipé d'un flash. Il prit plusieurs clichés des armes, et du cadavre de Lascos.

— Où sont les autres ? demanda Kovask les dents serrées à Decker.

Le conseiller désigna un autre camion, et ce fut derrière les caisses qu'ils trouvèrent Blanca Lascos et Luisna Palaz. Vivantes, mais dans un état de prostration inquiétant. Pourtant, Luisna fut la première à réagir. Trompant la surveillance de Kovask, elle bondit sur une mitraillette. Un des gorilles hurla, mais il était trop tard. La rafale crépita, étendant plusieurs corps. Le Commander réussit enfin à désarmer la jeune femme.

— Non, Luisna, il faut être patiente. Ils seront tous jugés.

— Tu sais bien que non, cracha-t-elle.

— Si. Pour ceux-là, ils seront obligés. Pour les autres, les Américains, nous y veillerons tous.

— Ils nous ont battues, violées, je ne sais combien de fois, torturées. J'ai vu mourir Lasnos dans des conditions épouvantables, que jamais, je ne pourrai oublier.

Holden s'approcha de Kovask :

— Il faut soigner ces malheureuses, avertir l'ambassade, le ministère de l'Intérieur chilien.

Il ricana :

— Je serais heureux de voir la tête de l'amiral Coruna. J'espère qu'il va venir en personne.

Alan Decker semblait avoir repris quelque courage, lorsqu'il apostropha le président de la commission :

— Sénateur, vous avez tort de tout mettre au grand jour. Le prestige de notre pays ne s'en relèvera pas.

Holden le regarda dans le blanc des yeux :

— Je suis mieux placé que quiconque, et surtout mieux que vous, monsieur, pour parler du prestige des U.S.A. Taisez-vous. Même vos paroles sont une insulte à notre pays.

Kovask surveilla Decker du coin de l'œil, car l'homme paraissait prêt à tout. Mais il finit par se dominer :

— Je demande le bénéfice de la loi sur la collaboration avec la justice.

Surpris, Holden attendait, son cigare au coin de la bouche.

— Ici, je ne suis pas le patron. Je ne fais qu'exécuter les ordres.

— Et qui, vous donnait ces ordres ?

— Bénéficierai-je de l'indulgence du tribunal, si je donne son nom ?

— Je m'en porte garant.

Les gorilles suivaient la conversation avec difficulté, bien que la plupart aient quelques rudiments d'anglais.

— C'est Michael Mervin qui avait organisé ce camp clandestin. Tous les deux, nous appartenons à une section spéciale et peu connue de la C.I.A.

Holden approuva de la tête :

— Parfait. Je vous demanderai de signer ces aveux. Il vous en sera tenu compte, j'y veillerai.

En même temps, il clignait victorieusement de l'œil à l'adresse de Kovask, qui n'éprouvait que de l'éccœurement. La Mamma s'occupait des deux filles avec douceur, mais qui pourrait faire quelque chose pour elles ? Les membres du commando spécial secouraient leurs compagnons abattus par la rafale de mitraillette. Il y avait deux morts, et deux blessés graves.

— Nous allons avoir beaucoup de travail, dit le sénateur.

Kovask alla téléphoner, passant outre les exclamations, les fausses déclarations d'innocence. Le ministère de l'Intérieur répondit, par la bouche d'un jeune officier, qu'on allait aviser.

En dépit de cette indifférence affectée, l'amiral José Coruna arriva le premier en voiture blindée, flanquée de motards de la marine, et d'une Jeep-radio. L'entretien entre lui et le sénateur fut particulièrement orageux, mais Holdent ne faiblit pas d'un pouce. L'amiral dut repartir furieux. Peu après arrivèrent des ambulances. Kovask veilla à ce que Luisna et Blanca soient dirigées vers une clinique américaine dépendant de l'ambassade. Puis arriva l'ambassadeur, avec ses attachés, ses conseillers, ses secrétaires. Tout un monde de fonctionnaires éberlués, qui juraient leurs grands dieux que jamais ils ne s'étaient doutés de ce qui se passait dans l'immense propriété louée à Decker.

Par téléphone, Kovask s'assura que Mervin se trouvait toujours à l'hôtel *San Cristobal*. Un secrétaire de la commission sénatoriale le rassura sur ce point.

Plus tard, Holden fit signe à Kovask :

— Vous avez votre voiture ? Je me sens fatigué.

— Je vous raccompagne.

— Votre amie, la vieille dame ?

— Elle a tenu à accompagner ces deux jeunes femmes. Elle veillera à ce qu'on les soigne, et saura interdire l'accès de leur chambre aux indésirables.

— Bien. Allons-y.

Tout au long de la route, ils restèrent silencieux, et que ce ne fut que dans Santiago que le sénateur releva la tête, qu'il avait tenue inclinée, son menton écrasant son nœud de cravate :

— Vous m'avez dit dernièrement, que vous ne pensiez pas rester longtemps encore dans ce métier.

— Oui, c'est vraiment mon intention.

— Je vous approuve. Je me demande si nous arriverons jamais à purger notre grand corps de toutes ses maladies honteuses.

— Merci pour tout. Je vous verrai demain matin comme d'habitude. Une sévère journée nous attend. Ça va grenouiller de partout. Washington, Santiago, la presse internationale. Évidemment, pour le moment, le secret absolu, mais tout sera révélé au grand jour. Mervin ne sait pas ce qui l'attend. Bonsoir.

Lorsqu'il descendit de sa chambre, Kovask constata qu'une grande activité régnait dans l'hôtel. D'abord, celui-ci était surveillé par de nombreux carabiniers, qui refoulaient la foule des journalistes, du moins de ceux qui n'avaient pas été expulsés par la Junta. Il y avait aussi, plus loin, quelques curieux timides.

Dans l'antichambre, Marina Samson paraissait bouleversée, elle aussi.

— Enfin, allez-vous me dire ? Il y a tant de bruits qui courent... Que s'est-il passé cette nuit ? Le sénateur joue les mystérieux...

— Vous le saurez bientôt, promit-il avec un sourire indéfinissable. Mais sachez déjà que nous avons fait une grande lessive. Mervin est cuit, Decker aussi. Nous n'avons plus qu'à découvrir certains complices, comme le tueur de la pauvre Ciprelle Erwing.

La laissant sur sa faim, il pénétra chez le sénateur. En face de Holden, Mervin, effondré sur sa chaise, ne lui accorda même pas un regard.

— C'est le panier aux crabes. Washington ne cesse d'appeler. J'ai dû déléguer un des sénateurs pour répondre spécialement. Les Chiliens sont bougrement embarrassés. Sans l'appui de la C.I.A., sans la désorganisation de l'économie, jamais ils n'auraient pu abattre Allende et l'Union Populaire. Ils avaient plus de quarante pour cent des voix. Jamais la droite n'a fait un tel score.

Kovask s'approcha de lui, l'entraîna vers la fenêtre, pour que Mervin ne puisse entendre.

— A-t-il avoué le meurtre de Ciprelle Erwing ?

— Nous n'en sommes pas encore là.

— Vous souvenez-vous, lorsque l'autre jour, je cherchais des micros dans votre bureau ? Nous n'en avons pas trouvé, mais nous avions oublié une chose : ceci.

Le sénateur se retourna, et regarda son bureau.

— Je ne comprends pas.

Mervin ne faisait même pas attention à eux, ruminait sa défaite d'un air lointain.

— Le téléphone, dit Kovask. Un vieux truc. Il est calé pour ne pas reposer complètement sur son socle. Avec un amplificateur ou un magnéto branché ailleurs, on capte tout ce qui se dit ici.

— Mais, fit Holden bouleversé, cet ailleurs ne peut-être...

— Oui, dit Kovask.

Pour la première fois, le sénateur parut désesparé. Il porta la main à ses yeux, attendit quelques secondes avant d'accompagner Kovask jusqu'à l'antichambre. Lorsqu'elle les vit entrer, Marina commença de sourire, mais Kovask décrocha son téléphone, souleva le support, vit le petit fil qui s'enfonçait dans le bois de la table, rejoignant un magnétophone à bande longue durée.

— Voilà ! C'est elle qui transmettait à Mervin ce qui se disait ici. Elle qui a su que Ciprelle Erwing devenait dangereuse. Et comme ce soir-là Mervin ne pouvait s'en occuper, elle encore qui a étranglé la pauvre fille avant de la pendre.

Holden eut un geste d'horreur :

— Non, pas ça.

— Elle doit sortir d'une école de la C.I.A. Elle s'est trahie l'autre soir.

Il se tourna vers elle :

— À moins que vous aussi n'ayez besoin de films érotiques, pour vous donner des idées. Ce sont vos paroles exactes. Pourquoi cet « aussi », qui vous a trahie ? Parce que vous aviez vu les films cochons que Ciprelle Erwing se projetait, lorsqu'elle était seule. Donc, vous êtes allée chez elle.

— Pour l'amour de Dieu et de la justice, répondez Marina ! s'écria le sénateur Holden.

Mais, le silence de la jeune femme persistant, il tourna lentement les talons, rentra tristement dans son bureau. Kovask posa sa main sur l'épaule de la jeune femme.

— Vous devrez répondre de cet assassinat d'un témoin important de cette affaire. Je vais prévenir la police chilienne. Vos chers amis de la police chilienne !

FIN